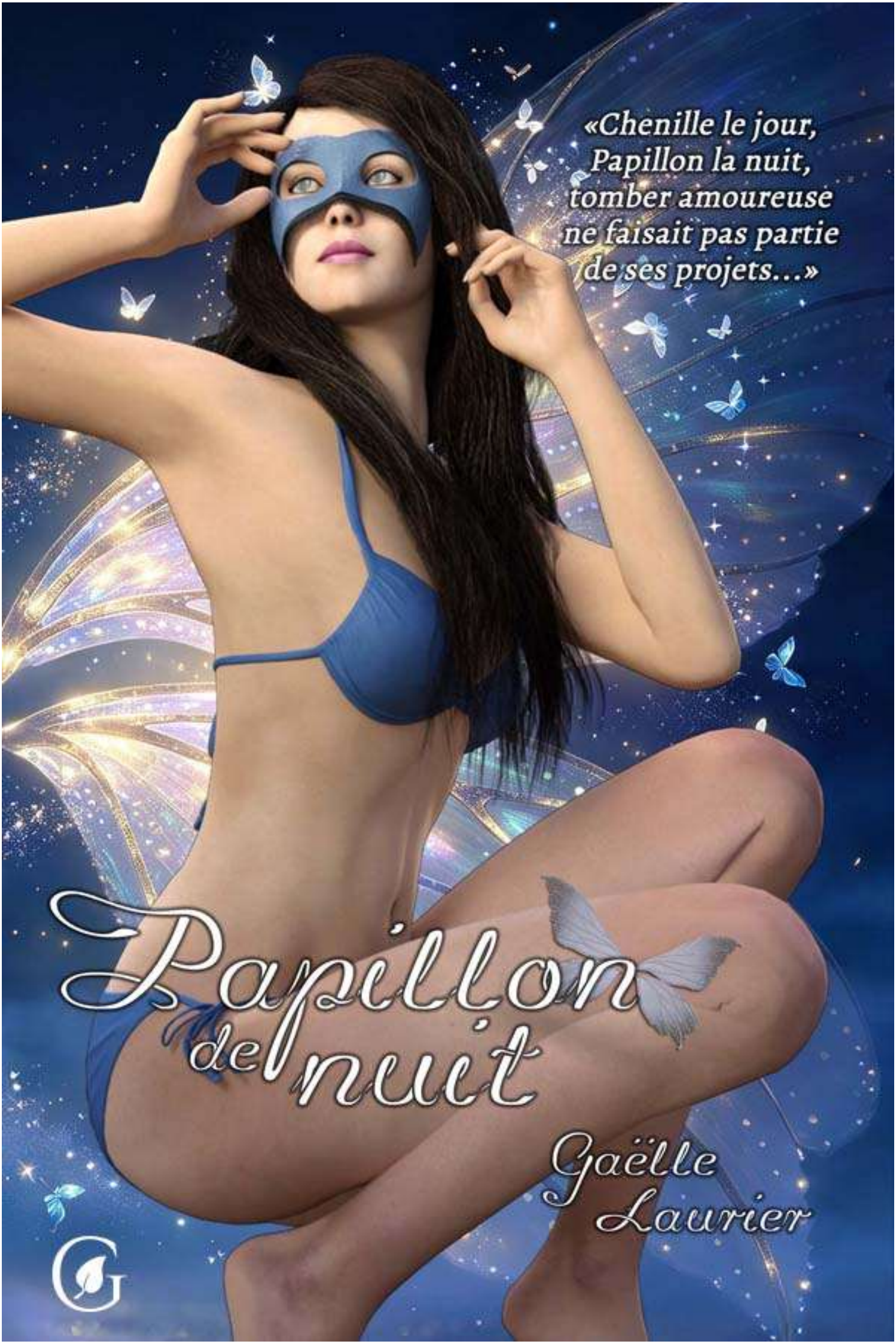

«Chenille le jour,
Papillon la nuit,
tomber amoureuse
ne faisait pas partie
de ses projets...»
Papillon de nuit
Gaëlle Laurier

Papillon de nuit

« Tomber amoureux ne faisait pas partie de leurs projets. »

Gaëlle Laurier

Blake, jeune fille brillante destinée à entrer dans un établissement de prestige, endosse chaque soir le masque du *Papillon de nuit* afin de subvenir à ses besoins et à ceux de sa petite sœur. Elle se dénude sur internet contre de l'argent et va souvent bien plus loin en mettant sa pudeur de côté.

À la veille de la rentrée, elle accepte un show privé avec Jake. Le deal est clair, une seule soirée, pas d'argent, ils seront virtuellement amants. Cependant Blake n'a pas prévu de tomber sous le charme de ce mystérieux jeune homme à peine entré dans sa vie, destiné à en disparaître.

Quoique… pas tout à fait. Le destin est parfois taquin et elle le retrouvera très vite, fréquentant le même établissement qu'elle. Mais Jake ne se lie qu'avec de rares personnes, une sorte d'élite dont elle fera partie, lui cachant son identité.

Ce texte est distribué gratuitement et exclusivement sur le blog gaellelaurier.fr.

Il peut faire l'objet d'une chronique, sous réserve d'une demande préalable auprès de l'autrice et de son accord. Cette histoire est une œuvre de fiction. Les personnages, les intrigues et les dialogues sont issus de l'imagination de l'autrice.

L'intelligence artificielle a été utilisée en tant qu'outil d'assistance dans le processus de création de cette œuvre, notamment pour la correction et la relecture des textes, la structuration et l'organisation rédactionnelles, la réalisation de l'illustration de couverture sur base d'une maquette 3D.

Tous droits réservés. Toute reproduction, diffusion ou utilisation de ce texte, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite préalable de l'autrice.

CHAPITRE 1



J'appliquai une seconde couche de mascara, indispensable afin de donner l'illusion de cils plus longs et épais. Papillonnant des paupières afin d'en mesurer le résultat, je vérifiai ensuite mon teint et maquillai mes lèvres face au miroir de la salle de bain. Mon loup de satin était posé à côté du lavabo. Je le fixai devant mes yeux et l'attachai sous mes cheveux auxquels je donnai quelques coups de brosse afin de les rendre plus soyeux. J'étais prête.

Prête, mais loin de me sentir sereine. Je devais reprendre les cours dans une école supérieure d'informatique de prestige dès demain. Campus 33. J'en ressentais de l'angoisse mêlée d'excitation. La peur légitime de ne pas être à la hauteur couplée au désir de me former professionnellement dans un domaine qui me passionnait. Le tout sachant les sommes qu'il avait fallu engager pour y entrer et les sacrifices pour les obtenir.

Depuis mes quatorze ans, j'étais fascinée par l'informatique et la possibilité de créer tout un univers à partir de trois fois rien, d'une idée, d'un projet. D'un rêve. Certains alignaient des mots suivant des règles et une syntaxe précises pour composer des romans ou de poèmes. Moi, je voulais concevoir des applications.

C'était papa qui m'avait mis le pied à l'étrier. Il travaillait pour une banque, sur ces vieux systèmes que plus personne ne savait faire tourner, et le soir, sur la table de la cuisine, il m'avait appris son langage à lui, le COBOL. « Tu seras bientôt la seule de ta génération à le parler », disait-il en riant. Il ne croyait pas si bien dire.

Après une année de scolarité perdue durant laquelle j'avais fait de mon mieux pour ne pas perdre la main et continuer à me former en autodidacte, j'appréhendais

ce retour à la vie estudiantine. Je m'étais démenée pour obtenir de quoi régler les frais d'inscription, une véritable fortune, mais également prendre en charge le déménagement afin de nous rapprocher de l'établissement, trouver un lycée privé pour Sam, ma petite sœur, et assumer toutes ces dépenses. Je ne devais pas avoir honte de la façon dont j'y étais parvenue et pourtant, au fond de moi, cela me causait un éternel cas de conscience. Depuis des mois j'étais une autre, me transformant chaque soir. Je savais que je devrais encore mener ce double jeu aussi longtemps que dureraient mes études.

Cette école était la meilleure chance d'envisager une vie confortable et, qui sait, de monter ma boîte avec tout le bagage nécessaire. Mais également préparer l'avenir de Sam. Maintenant que nos parents n'étaient plus là, je devais m'en assurer à leur place.

Je sortis de la salle de bain, portant un court kimono noir dissimulant mes sous-vêtements de dentelle et m'engouffrai dans ma chambre. Je réglai la luminosité, allumai les leds et m'assis au bord du lit. La pièce baignait dans une lumière bleu roi et bleu océan, douce et sans éblouir, qui créait une ambiance feutrée propice à l'érotisme. Les zones d'ombres autour de mon lit, cette scène où je me donnais en spectacle, ainsi que mon identité voilée entretenaient une part de mystère et d'intimité. Je lançai l'application sur le PC portable posé sur une table basse. L'écran renvoya mon image, transmise par la caméra sur pied, je vérifiai l'angle de vue et me connectai. Les premiers visiteurs ne tardèrent pas à arriver. Ils pouvaient être de partout. Du pays, de l'autre bout du monde, de l'immeuble d'à côté. Raison pour laquelle je portais ce masque durant tout le show.

J'affichai un sourire adorable, optant pour une pose ingénue. Mimai de petits signes *hello* à la caméra afin d'intéresser un nouveau donateur ou qu'un habitué demande à me voir en privé. Bien que virtuelle, je me tenais comme derrière la vitrine d'une maison close, à attendre le prochain client. Mis à part l'absence de

contact direct, je n'en étais pas loin. Que ce soit pour le sexe ou tenir compagnie à un homme souffrant de solitude. Il m'arrivait de simplement discuter avec eux, de leurs problèmes au boulot, à la maison, de leurs rêves, de leurs angoisses. Je laissais alors les miennes au placard avec la frustration de ne jamais pouvoir les partager. Ni avec eux qui n'avaient pas à entendre ça, ni avec Sam que je préférais voir insouciante et heureuse.

Au fil des minutes, j'étais notifiée de l'arrivée de messages privés. Si je les lisais tous, je n'y répondais que si l'on me proposait de l'argent ou une séance en tête à tête. Je ne faisais pas cela pour mon plaisir, mais pour le leur. Je me dénuderais, me caresserais, me masturberais au gré de leurs demandes. Imaginant les mains ou le corps d'un amant de mon choix sous les traits d'une vedette de cinéma ou d'un héros de fiction. Surtout rien de réel.

Le premier à me proposer une somme raisonnable me demanda de l'anal, je soupirai intérieurement.

Mets-toi à quatre pattes, je veux voir ton cul.

J'avais l'habitude des demandes directes et vulgaires. Les séances orientées *sexe* rapportaient plus que le strip-tease, et vu la surenchère existant dans ce milieu, les fantasmes les plus fous m'étaient souvent demandés.

Parfois j'acceptais, réclamant une compensation financière évidente. Jouant à quitte ou double. Tout cela n'était qu'un jeu, un jeu de séduction allant bien au-delà ensuite. Un business.

Mais ce soir je n'avais décidément pas le moral à faire semblant. Si pour une fois, je pouvais en avoir envie, ressentir un réel plaisir, juste pour moi. Je refusai cette franche demande et me déconnectai aussitôt.

Ce soir, je voulais une compagnie plus humaine, plus agréable surtout. J'en ressentais le besoin. Sam était dans sa chambre, je me voyais mal aller la déranger pour lui imposer mes états d'âme. Cela faisait quatre jours qu'elle avait repris les cours au lycée, je ne m'inquiétais pas trop pour elle. Elle était vive, sociable et capable mieux que moi de se faire des amis. Elle m'avait déjà parlé d'une certaine Virginie.

J'observai le retour image. Mon kimono cachait peu les courbes de mon corps, un corps mis en valeur afin de répondre aux standards de beauté, de plaire. Un corps que j'entretenais à la maison, que j'évitais de gaver de sucreries ou de graisses. Au fond, ma vie entière tournait autour de ce job peu commun.

Une publicité clignotait dans la partie supérieure de mon écran, attirant mon regard et l'agaçant par ses lettres aux couleurs vives sur un torse imberbe et musclé. Encore un site de rencontres axé sur le sexe.

Pour une nuit ou pour la vie.

Rencontrez des hommes et des femmes de votre région.

Je pouffai d'un bref rire amer. Pour la vie ? Avec l'emploi du temps qui me tombait dessus, certainement pas. J'aurais à peine assez de vingt-quatre heures par jour. Mais pour une nuit… ou plus exactement jusqu'à minuit, pourquoi pas. C'était le couvre-feu que je m'étais imposé afin de ne pas me lever fatiguée demain. Trois heures pour dénicher cet athlète aux abdos d'acier et… et je rêvais sans doute de croire qu'un type possédant ce genre de physique m'attendait sagement sur ce genre de site. Ou alors il était comme moi, à l'affût d'un client potentiel. J'avais cru comprendre que pas mal de cam-girls novices racolaient sur ce genre de site. Pourquoi pas des hommes ?

Non je ne voulais pas de ça, pas pour de l'argent en tout cas, pour mon propre plaisir cette fois. Je cliquai, créai rapidement un compte et me connectai. Direction

les profils des derniers membres en ligne, j'utilisai le filtre. Moins de trente ans, pour le reste je laissai par défaut. Qu'il soit blond ou brun n'avait pas d'importance, j'espérais surtout tomber sur un gars respectueux. Pas de ceux qui m'exhiberaient leur sexe au bout de dix secondes, totalement insensibles à mes besoins.

Peu avaient inséré leur photo, ou du moins une de leur visage et non d'une partie de leur anatomie. Cela allait être plus long que prévu de trouver mon prince charmant d'un soir. Je m'installai sur le ventre, glissant mon doigt sur le pavé tactile.

Un nouveau message clignota en haut à droite de l'écran.

T'es chaude ? Je suis en forme chérie.

Bloqué.

Un second.

Tu baises en cam ? J'aimerais lécher ta petite chatte.

Même chemin.

Les suivants ne furent pas mieux. Je perdais mon temps et soupirai, à la limite de laisser tomber lorsqu'un simple *Bonsoir, je ne te dérange pas ?* s'afficha. J'y répondis.

Bonsoir, tu ne me déranges pas du tout.
Je recherche quelqu'un de sympa, pas forcément pour du sexe, sauf si affinités.

Avec une telle introduction, j'étais persuadée qu'il allait me laisser en plan sans même se donner la peine de me répondre. Et pourtant…

Si affinités, ça me va.
Tu es une femme ? Ton pseudo « Papillon » me met le doute.

Je suis une femme, j'ai moins de vingt-cinq ans, brune et plutôt pas mal. Et toi ?

Vingt-quatre, grand, châtain clair, yeux bleus…
ensuite je ne sais pas trop que dire de plus. Tu viens souvent ? Tu as une webcam ?

Non, c'est la première fois. Lance l'appel.

Je reçus une demande de vidéoconférence et plissai des yeux, ne distinguant qu'une forme grisâtre au premier plan. Il se recula, ôta ce qui devait être une paire de lunettes et s'assit au fond de son fauteuil. Puis se rapprocha de nouveau pour ajuster son appareil. Je perçus quelques sons dont celui du cuir crissant sous ses fesses. Lorsque l'image se fit plus nette, j'écarquillai les yeux.

Il était drôlement mignon !

— Coucou ! Enchantée, je suis *Papillon de nuit*, fis-je en m'accompagnant d'un petit signe de la main et d'un large sourire.

Question physique, j'avais fait bonne pioche. Et il avait l'air gentil.

— Je n'ai pas de pseudo particulier sur ce site, c'est juste Jake. Enchanté.

Nous restâmes une courte minute à nous observer.

— Tu cherches une rencontre réelle ou virtuelle ? Pour ce soir ? m'informai-je.

— Pour ce soir oui, et je préfère le virtuel.

— Tu es plutôt mignon, me risquai-je.

Tout me plaisait chez lui, son regard, ses cheveux en bataille, un visage de caractère aux lèvres et sourcils épais. Il n'avait pas l'air idiot, ni spécialement pervers, ce fut son sourire réservé qui me fit fondre définitivement.

— Et toi très jolie pour ce que je peux en voir. Tu comptes garder ce masque ?

— Je préfère. Mais je peux te montrer d'autres choses si tu le souhaites.

Je me redressai à genoux et tirai sur la ceinture de mon court kimono de satin, faisant mine de l'ouvrir et observant ses réactions. Il passa la langue sur ses lèvres avant d'entrer en apnée, je lui souris, usant de mes charmes, rentrant dans mon rôle de séductrice. Cela, je l'avais appris sur le tas. J'oubliais l'étudiante discrète que je devrais être le jour et je devenais le *Papillon de nuit*, celle qui une fois la nuit tombée sortait de sa chrysalide.

— Aimerais-tu que je l'enlève ?

Il releva les yeux, comme s'ils fixaient les miens à travers l'écran plutôt que le nœud de mon vêtement.

— J'aimerais oui.

— Donnant donnant ? Je voudrais te voir moi aussi.

— OK.

Comme pour contenter un besoin pressant, il recula son fauteuil monté sur roulettes et ôta sa chemise ainsi que le t-shirt dessous d'une traite, s'y coinçant la tête. Je le trouvai amusant, et souris devant cette petite maladresse. Mais cela valait la peine, ce qu'il dissimulait dessous n'était pas mal non plus.

À contrario, je pris mon temps, tirai sur ma ceinture, défis le nœud tout en fixant l'objectif et laissai mon kimono s'entrebâiller, dévoilant un peu de mes dessous. Il avala sa salive.

— Attends, je vais te mettre en plein écran, je voudrais te voir mieux que ça. D'habitude, je garde un retour vidéo de moi, tu me dis si je quitte le champ ?

— D'habitude ? s'interrogea-t-il. Tu fais ça souvent ?

— C'est… pour ainsi dire mon boulot, mais ce soir, je veux juste me détendre.

— Tu fais du sex-cam pour de l'argent ? s'étonna-t-il. Mais pourquoi ?

— Pour payer le loyer et le reste, je n'ai aucun diplôme valable, du moins pas encore.

— Mais quel âge as-tu ?

Je le voyais un peu mieux et pus profiter de la finesse des muscles de ses pectoraux couverts d'une toison claire, travaillés sans être volumineux. Pas de tablettes de chocolat marquées comme sur la photo promotionnelle, mais le tout était harmonieux. Il était décidément à croquer.

— Tu fais du sport ?

— Pas vraiment… enfin si, j'ai fait un peu de muscu chez moi, sinon aucun sport.

— Ça se voit. Je fais des exercices à la maison également. Tu veux voir ? Tu veux que j'en montre plus ? jouai-je un peu avec lui.

Il croisa ses avant-bras sur le bureau, se rapprochant.

— Je voudrais en voir plus oui, mais je n'ai pas d'argent pour ça.

Il se saisit de sa souris, et je devinai son intention de stopper la communication.

— Attends ! Je ne te demande pas d'argent.

— Pourquoi tu ferais ça ? se fit-il soupçonneux.

— Je te l'ai dit, je voudrais juste une soirée détente avec un garçon sympa.

— Il n'y a pas de mec autour de chez toi ? Pas de petit ami ?

Je secouai la tête.

— Pourquoi ?

Je haussai les épaules.

— C'est pas si… évident que ça d'avoir un copain sérieux. Et aucun mec sérieux n'accepterait que je fasse ce que je fais.

— C'est vrai. Cela ne m'emballerait pas non plus, mais je peux comprendre.

— Tu es un garçon sérieux ?

— Je suis un garçon très occupé.

— Même pour moi ?

— Même pour toi.

— Je compte rester connectée jusqu'à minuit, j'ai à faire demain matin, je dois être en forme. Ça te va ? Jusqu'à minuit ?

— C'est parfait.

J'ouvris mon kimono, le laissant glisser lentement le long de mes bras. Il se remit en place, me jaugeant. J'aimais son regard, il me détaillait sans l'air bovin qu'avaient certains donateurs, ni celui du gars trop sûr de lui sachant que j'allais forcément accepter toutes ses déviances contre cent dollars.

Je passai mes mains sur mon ventre, faisant mine de me caresser. Jusqu'à présent, cela ne m'avait jamais vraiment fait d'effet, je faisais mon show, j'obéissais aux demandes des donateurs tant que celles-ci ne dépassaient pas mes limites, je simulais. Derrière ce masque, ils ne pouvaient capter mes réels sentiments et c'était

tant mieux. Mais avec Jake, j'avais envie d'autre chose, quelque chose de réel, de ressenti.

Il me plaisait, vraiment. Quelque chose passait entre lui et moi. Enfin, moi surtout vu son attitude fermée et néanmoins attentive. Jake possédait quelque chose de particulier, situé entre le gars classique et celui cachant une part d'inconnu, de mystérieux. Sa façon de me regarder, curieux, intéressé, mû par un self-control assez impressionnant. À la limite du prince des glaces hormis quelques brefs sourires. Même le son de sa voix me plaisait. Mais je ne devais pas lui succomber, je ne m'en étais pas donné l'autorisation. Un soir, un seul, lui-même me l'avait bien fait comprendre.

— Donc tu ne veux pas d'une copine parce que tu n'as pas le temps. Mais juste pour ce soir, jusqu'à minuit, répétai-je, laisse-moi être ta petite amie. Je ferai tout ce que tu me demanderas. Faisons semblant tu veux ?

Il déglutit de nouveau, gardant pourtant un air le plus neutre possible. Lui aussi jouait un rôle derrière son écran, celui du gars impassible et pourtant cette proposition l'avait troublé.

— Caresses, positions, j'enlèverai tout si tu me le demandes, je ferai ce que tu veux.

— Très bien, parvint-il à articuler, la voix étranglée. Continue à te caresser. Tes seins, tu as de très beaux seins.

— Tu les aimes ? Tu voudrais les voir ?

— Caresse-les.

Il aurait pu tout souhaiter de moi, mais il préférait faire durer le plaisir. D'autres auraient déjà demandé à ce que je sois nue, dans une position ouverte face caméra, pas lui. Pas encore.

À genoux sur le lit, j'imitai les gestes qui auraient pu être les siens sur ma poitrine, la massant avec douceur. Mes mamelons pointèrent dans le creux de mes paumes. Il se rapprocha comme tout à l'heure, coudes sur la tablette et je fis glisser l'une de mes bretelles, dénudant le haut de mon sein droit, laissant une partie de l'aréole rose dépasser de la dentelle. J'étais certaine que son regard se porterait à cet endroit, ce qu'il fit avant de relever les yeux vers les miens. Je le sentais encore peu décidé à poursuivre, j'étais prête à lui demander une seconde fois de ne surtout pas couper. Il avait l'air nerveux, sa main droite sortit de mon champ de vision et je stoppai.

— S'il te plaît…

Il soupira, longuement. Son regard se portant ailleurs.

— Comment cela se passe d'habitude ?

— Quoi ?

— Tes shows ?

— On me demande de me déshabiller, de me caresser, je peux me masturber à la demande ou utiliser des sex-toys. Mais toi, que cherchais-tu ici ?

— Je faisais des recherches pour mon boulot quand j'ai reçu une notification. Je ne sais pas pourquoi, ton profil m'a attiré. Ça m'arrive rarement mais ce soir, j'étais au bout, j'en avais besoin.

Il leva les bras, croisant ses doigts derrière la tête, je pus admirer les muscles de son torse se tendre, j'en venais à me demander si au final c'était lui ou moi qui était le plus attiré par l'autre. Je crois que c'était moi. Ce dont j'avais envie à cet instant, c'était d'être de l'autre côté de cet écran, dans la même pièce que lui, assise sur ses genoux. L'étreindre tendrement, peau contre peau, chaleur contre chaleur et me perdre dans son cou, embrasser le lobe de son oreille, l'exciter, le faire frémir. En venir peu à peu à lui faire l'amour.

Lui faire oublier ses soucis, ses obligations.

Et les miens.

— Jusqu'à minuit, juste une fois, pensons à autre chose, ensuite, tu iras te coucher.

— J'ai encore du boulot. Mais jusqu'à minuit c'est d'accord.

— Aurais-tu un souhait ? Ce soir, je les réaliserai pour toi, pour que tu te sentes bien.

— Tu veux bien enlever ton soutien-gorge s'il te plaît ? demanda-t-il après une courte hésitation.

— OK.

Je lui fis ce plaisir, et en éprouvai tout autant lorsque je captai son regard, je lui plaisais. Ce n'était pas nouveau, c'était différent. Réciproque. Je me penchai, faisant pendre mes seins dans le vide face caméra et mimant un baiser, je le vis humidifier ses lèvres. Je me replaçai sur les genoux afin de les caresser de nouveau, avec plus de subtilité, cherchant à faire naître le plaisir, et non juste pour simplement m'exhiber, faire semblant. Un long et agréable frisson me parcourut, je mordis ma lèvre inférieure, ce n'était pas feint, pas cette fois. Il remua sur sa chaise, revint au plus près, se recala contre son siège, je le sentais nerveux, impatient.

— Tu veux voir plus ? Tu veux que je me caresse là ? fis-je tout en passant les mains sur le haut de mes cuisses.

— Oui, mais fais-le lentement.

— Avec un jouet ?

— Non, juste avec tes mains. Cela t'arrive de jouir devant la caméra ?

— Je fais semblant.

Il eut une grimace de déception.

— Je ne travaille pas ce soir. Tu peux te masturber aussi si tu veux. Je suis ta petite amie, tu te souviens ? Je ne ferai pas semblant.

Je m'allongeai sur le dos, de profil et ôtai ma petite culotte, la faisant glisser lentement le long de mes jambes levées. J'en avais envie, cette fois, réellement, j'avais envie de lui, de ses lèvres, de ses mains. Je glissai les miennes entre mes cuisses, imitant les gestes que j'aurais aimé qu'il imprime sur moi. Je me laissai aller, je le savais là, m'observant, scrutant mes mouvements et peut-être se donnant du plaisir de son côté.

Je fermai les yeux.

Le plaisir monta en douceur, faisant gonfler mes mamelons ainsi que mon clitoris que je caressais à présent, lentement selon ses directives.

— Prends ton temps, ne triche pas. Lentement.

Je me cambrai, il respirait plus fort, s'en rendit compte, s'excusa et éloigna le micro de sa bouche. Je me tournai alors face à lui, allongée sur le côté avant de me positionner sur le ventre, les fesses relevées afin de garder une certaine aisance dans mes mouvements.

— J'ai l'impression que tu aimes ça, fit-il d'une voix étrange.

Cette fois, j'en aurais mis ma main au feu, il se masturbait lui aussi.

— Je voudrais que ce soit toi. Toi qui me touches comme ça.

— Tu es excitée ?

Je répondis d'un gémissement non feint.

— Tu es vraiment à croquer. Si j'étais dans cette chambre avec toi, je voudrais te prendre. Doucement, je voudrais faire durer ton plaisir. Remets-toi sur le dos s'il te plaît.

Sa voix était douce, chaude et me fit du bien. D'autres se seraient montrés bien plus vulgaires, je lui obéis. Je glissai le majeur en moi et mordis ma lèvre.

— Comme ça oui… je serais en toi, ma bouche sur tes seins. J'adore tes seins. J'adore ta bouche.

— J'adore la tienne, je voudrais que tu sois là, et t'embrasser pendant que tu me pénètres.

— Je le voudrais aussi. Tu es vraiment belle comme ça. Je peux vraiment te demander ce que je veux ?

— Ce que tu veux.

— Retire ton masque.

Je stoppai, hésitante et prête à le faire tant sa voix me transportait. Pourtant je me retins, s'il voyait mon visage, s'il me reconnaissait un jour, dans la rue… D'après le site, nous étions de la même région, il pourrait habiter ce quartier, ou me croiser au supermarché.

Je me tournai sur le côté.

— Pas ça, je suis désolée.

— De quelle couleur sont tes yeux ?

— Bleus. Mais pas aussi bleus que les tiens.

— Approche-toi.

Je m'avançai, positionnée sur les coudes face à la caméra et le vis tendre le bras, je ne compris pas tout de suite ce qu'il faisait, il caressait mon visage sur son écran. Je tendis la main, faisant de même, glissant sur son torse. Il se rétracta.

— Ça me fait chier tu sais… ça me fait vraiment chier…

— Quoi ?

— Que je ne puisse pas envisager… enfin, sûrement que toi non plus. Après tout je suis juste un coup d'un soir.

— On pourrait se donner rendez-vous et refaire ça.

— Et vouloir aller plus loin, se voir ? J'en ai envie et c'est… c'est trop compliqué de mon côté. Et du tien aussi.

— Tu as déjà une copine ? Tu es marié ?

Il sourit.

— Mais non, je te l'ai dit, je suis trop occupé. Mes études reprennent, j'ai deux ou trois boulots à assumer et… et un projet qui me prend tout mon temps. Comment pourrais-je te caser dans tout ça ? Qui accepterait ça ?

Moi. Avec beaucoup de patience et de concessions, me dis-je sans réfléchir. Bien que… Je ne pouvais lui accorder beaucoup de temps moi non plus. Notre cause était perdue d'avance.

Il fixa l'écran un moment, songeur avant de fixer la webcam.

— Je t'ai interrompue, tu n'as pas joui.

— Pas grave. C'était bien quand même.

— Non, tu m'as dit tout ce que je voulais, et je voudrais te voir jouir. Vraiment, sans faire semblant.

— J'étais bien partie pour y arriver, j'aime le son de ta voix. Et tu es plus sympa que les gens pour qui je fais mon show.

— À ce point-là ? Qu'est-ce qu'ils te demandent ?

— Des poses plus équivoques, que j'utilise mes jouets, que je crie même parfois mais ça je refuse.

— À cause des voisins, de la famille ?

— De ma petite sœur, je vis avec elle, elle est au lycée. Elle sait ce que je fais, et l'accepte. C'est notre seule source de revenus et elle l'a bien compris. Mais je n'ai pas envie de lui faire subir ça.

— Je comprends. Et… vos parents ?

Je secouai la tête, il n'insista pas.

— Désolé.

Il posa ses coudes sur son bureau, posant son menton entre ses paumes.

— Je n'ai pas vraiment de parents non plus.

Je relevai les yeux vers lui. Émue de ce qu'il venait de m'apprendre. Lui aussi les avait perdus ?

— J'étais dans une famille d'accueil mais… j'ai dû apprendre à me débrouiller seul très tôt. À surtout éviter les accès de colère de mon pseudo père. J'ai fichu le camp de la maison dès que j'ai pu. Heureusement j'ai pu poursuivre mes études malgré tout.

— Tu es en quelle année ?

— La dernière.

— Je te souhaite de réussir.

— C'est gentil.

— C'est sincère.

— Oublions tout ça pour le moment, on n'est pas là pour ça. Je te regarde, j'aimerais que tu te caresses s'il te plaît. Ma main rêve de parcourir ton corps, du creux de tes seins jusqu'au nombril, et se fondre entre tes cuisses, te caresser lentement jusqu'à l'orgasme. Fais-le pour moi.

Si mes gestes étaient mécaniques les autres soirs, fixant un point du plafond ou fermant les yeux, cette fois ils avaient quelque chose de réellement plaisant. Cet

homme me plaisait, je ne savais dire pourquoi, parce que nous avions des points communs, qu'il ne me jugeait pas, me respectait tout en étant curieux et coquin. Je tournai la tête vers lui, il me fixait toujours et j'aimais sentir son regard sur moi, sentant le bien-être m'envahir, j'accélérai les mouvements puis me retins, ce n'était pas ce qu'il désirait. De l'autre main, je titillai mon mamelon. Ce devait être sa bouche à cet endroit. Je tentai d'imaginer le poids de son corps sur moi, je relevai les jambes, enrobant la taille de son double chimérique.

— Je voudrais te prendre, maintenant.

La façon dont il avait prononcé ces mots, à la fois sûr de lui, la voix basse, vibrante exerça le même effet sur moi, je ne fus pas longue à venir. La chair de poule couvrit ma peau, de légers spasmes troublèrent l'impassibilité de mes hanches. C'était doux, c'était bon, c'était agréable.

Mais lorsque j'ouvris les yeux, mon Jake irréel avait disparu, il était retourné derrière l'écran et je me tournai vers lui, m'étirant et me positionnant en partie sur le ventre.

— C'était bien pour toi aussi ?

— Je crois pouvoir affirmer que c'était assez mémorable, sourit-il plus franchement. Nous sommes assez loin de minuit encore. Tu veux bien rester connectée malgré tout ?

— Bien entendu, je t'ai promis trois heures, tu auras trois heures. Rien que nous deux.

— Tu veux bien attendre une minute, je vais me chercher à boire en bas.

— OK ! Tu ne coupes pas hein !

— Non je te garde jusqu'à minuit. Bouge pas s'il te plaît.

Pour rien au monde. Je tenais à poursuivre avec lui. Une fois qu'il eut quitté son siège, je m'enveloppai de mon kimono et m'approchai de l'écran. La pièce était plutôt sombre et j'avais l'impression de distinguer le pied d'un lit défait sur la droite. En tout cas, son fauteuil était classe, en cuir, usé mais il avait l'air confortable. Si j'étais de ce côté de l'écran, avec lui, nous aurions pu faire l'amour comme ça, moi par-dessus lui, dans ce même fauteuil. J'entendis un chien aboyer, il revint au bout de cinq minutes et s'installa de nouveau, une bouteille d'eau à la main. Il en but une longue rasade et reprit son souffle.

— Désolé, plus long que prévu.

— Pas de souci. Tu aurais dû prendre de quoi reprendre des forces. Nous n'avons pas fini, fis-je, taquine.

— Donne-moi encore cinq minutes, tu vas voir ce que tu vas prendre, plaisanta-t-il à son tour. Tu t'es rhabillée ?

— Il ne fallait pas ? répondis-je tout en laissant les pans s'entrebâiller sur ma nudité.

— Tu es très sexy comme ça.

Il posa les coudes sur son bureau se rapprochant, je pus de nouveau admirer ses yeux de plus près.

— Papillon, pourquoi fais-tu ça ? Pourquoi ne reprends-tu pas tes études ? Même avec ce boulot, tu pourrais.

— J'y compte bien, souriais-je. C'est d'ailleurs mon but. Trouver un travail valorisant ensuite, payer la fac pour ma sœur. C'est un monde sans pitié pour ceux qui possèdent un faible bagage scolaire, alors je n'ose imaginer pour ceux qui n'en ont pas. Je n'aime pas ce que je fais, mais c'est indispensable pour arriver à mes fins.

— Rassure-toi, je comprends tout à fait. Et je te souhaite de réussir toi aussi. Tu as l'air d'avoir la tête sur les épaules, tu y arriveras.

Il récupéra sa chemise qu'il enfila sans fermer.

— Excuse-moi mais j'économise sur un peu de tout en ce moment. Ce n'est pas évident ici non plus comme tu vois. Mais j'arrive à mes fins, d'ici à quelques mois, mon projet sera lancé et à partir de là, ça passe ou ça casse… Mais c'est frustrant, épuisant moralement et physiquement. Parfois j'ai l'impression de faire tout ça en vain, de me planter.

— Et les autres fois ?

— Que c'est le seul moyen de parvenir à mes rêves.

Ce garçon m'intriguait de plus en plus, d'une certaine façon je me retrouvais en lui. Je m'approchai de l'écran.

— Quels sont tes rêves ?

— Je ne veux plus vivre dépendant de personne, plus jamais. Dès que j'aurai mon diplôme, je lancerai ma start-up. J'y travaille tous les jours, c'est long. Pour y parvenir, je dors environ quatre heures par nuit.

— Tu ne vas pas tenir le coup longtemps.

— Je sais.

— Mais je te soutiens. Comme moi, c'est temporaire et afin de vivre autre chose ensuite.

— C'est gentil.

— Et pourquoi pas de petite amie ? bifurquai-je.

— Pour qu'elle me plante de ne pas la voir aussi souvent qu'elle le voudrait, ou encore mieux, que je me retrouve cocu, oh non, merci bien, rit-il.

— Et quand tu auras un peu plus de temps ?

— C'est une proposition ?

— Qui sait… J'aimerais mieux te connaître. Quel est ce projet si mystérieux ? Tu vis seul ?

— Tu es curieuse toi aussi. Mon projet est mystérieux pour tout le monde, y compris mon collaborateur, c'est dire. Il est doué mais je ne lui fais pas assez confiance pour l'instant, il pourrait tout balancer juste pour se vanter d'y travailler. Et oui, je vis seul.

— Tu as un chien pourtant.

— Ce n'est pas le mien mais celui de ma logeuse. Elle me loue une chambre sous les combles.

— Elle est jolie ?

— J'ai vu des photos d'elle, il y a 40 ou 50 ans. Elle était très jolie.

— Je vois, pouffai-je de rire. Tu as des tendances gérontophiles ?

— Pas toi ? Non, en ce moment j'ai plutôt des tendances à aimer un beau papillon, éphémère et captivant.

— Oh… poète ? fis-je me sentant rougir.

— Pas du tout. Je ne tiens pas à dévier sur des sujets qui fâchent, ni pour toi ni pour moi. Et je devine que dans les deux camps, il y en aurait beaucoup n'est-ce pas ? Et surtout, j'ai encore envie de toi. Comment te sens-tu ?

— C'est-à-dire ?

— Tu as envie de recommencer ? Tu n'es pas obligée.

On ne me demandait pas souvent mon avis, il devait être l'un des rares à le faire. Je me dénudai.

— Qu’est-ce qui te ferait plaisir ?

Chapitre 2



L'alarme de mon téléphone me tira d'un rêve agréable. Verdict de la soirée : concluante. Je m'étais couchée dans un autre état d'esprit que l'angoisse de retourner en cours, de me lancer concrètement vers la vie dont je rêvais. Et ce matin, je me sentais comme sur un nuage, le cœur léger, sereine, calme et rêveuse.

Ce garçon pouvait être n'importe où dans cette ville, je ne le reverrais sans doute jamais. Était-ce mieux ainsi ? Nous avions pourtant posé cette même condition, un seul soir, pas d'attache, impossible vu nos vies compliquées. Et pourtant ce matin, une pointe de regret venait tacher cet agréable souvenir.

Et si je retournais de temps en temps sur ce site, que je l'y retrouvais ? Et gâcher mes heures de boulot à le chercher et l'attendre ? J'avais de quoi payer le premier semestre, je devais poursuivre mes shows pour le loyer et les courses.

J'aurais pu entamer une formation plus courte qui m'aurait dirigée vers un emploi alimentaire. Et risquer d'y rester toute ma vie, comptant les jours et les heures jusqu'à ma retraite. Malheureuse de ne pas faire ce que j'aimais. Et de toute façon, je n'aurais même pas pu louer l'appartement, j'aurais dû prendre un boulot au noir mal payé pour survivre et nous aurions été reléguées dans un taudis à l'autre bout de la ville. Pas question, je voulais le meilleur pour Sam et je pouvais l'obtenir de cette façon.

Je me levai et l'appelai en entrebâillant la porte de sa chambre. De sous sa couette, elle répondit par une phrase incompréhensible et j'en profitai pour occuper la salle de bain la première. Je n'y resterais pas plus que le nécessaire. Une courte douche, me sécher les cheveux et les attacher. Nous nous croisâmes alors qu'elle s'y

engouffrait, pressée par le pipi matinal, me demandant si j'avais bien dormi au passage.

— Comme un bébé.

— Ah bon !

Ayant regagné ma chambre, je pouvais capter son incrédulité à ce sujet.

— Je n'ai pas fait de show hier, j'ai rencontré un garçon super gentil sur une autre plateforme. On a beaucoup parlé et un peu… joué.

— Un garçon super gentil hein… plaisanta-t-elle en criant depuis la salle de bain d'une façon théâtrale. Tu vas le voir en dehors ? Il est du coin ?

— Possible mais… c'était juste pour un soir.

L'amertume enveloppa ces mots de nouveau. Un seul soir. Trois heures, deux orgasmes et quelques confidences.

Le souci était que les images de mes rêves de cette nuit me tourmentaient, il n'y avait pas de caméra, pas d'écran, nous étions l'un contre l'autre, nus et avions fait l'amour si tendrement que cela semblait irréel.

C'était irréel.

Ce n'était qu'un rêve, un fantasme.

J'incarnais sans doute cela dans l'esprit de quelques hommes inconnus, et l'un d'eux était devenu le mien.

Une fois habillée, je fonçai dans la cuisine, sortis les bols ainsi que le paquet de céréales et le lait. Sam vint s'asseoir face à moi, les cheveux encore humides.

— Tu t'es couchée tard ? lui demandai-je.

— Je voulais terminer cette série avant que quelqu'un me raconte la fin.

Je dodelinai de la tête, jouant ici le rôle de la mère pas très convaincue, rôle qui ne m'était pas destiné et que j'endossais avec maladresse. Mais je faisais confiance à Sam, de nous deux, elle se montrait bien souvent plus mature que moi.

Je consultai l'heure sur mon portable. Nous étions dans les temps, j'avais l'estomac un peu en vrac, je poussai mon bol, m'assurai que mon téléphone était rechargé et le glissai dans mon sac. J'étais prête à affronter cette première journée. Non, pas tout à fait, je devais parfaire ma panoplie de fille invisible, il me fallait mes lunettes. Les verres étaient factices, je n'en avais pas du tout besoin, c'était une sorte de masque ici aussi, pour affronter ce monde. Bizarrement, une fille avec des lunettes et une queue de cheval, jeans et veste ample n'attirait jamais l'attention. Et ça m'allait tout à fait.

Je pris mon sac, ma veste sur le bras et ma sacoche contenant mon ordinateur portable, elle attrapa ses affaires après avoir rincé son bol.

— Tu as de l'argent de poche ?

— Oui t'inquiète, j'avais prévu le coup. Je suis comment ?

Elle prit la pose dans son jeans slim et pull léger, une authentique lycéenne classique et sans problème.

— Parfaite !

Ma voiture était garée sur le petit parking privé de l'immeuble, une aubaine en pleine ville, je déposai Sam devant son lycée, lui fis un signe, le cœur serré, elle me sourit avant de s'engouffrer par la grande porte. Je ne devais pas m'en faire pour elle, elle était sociable et saurait se faire des amis très vite.

Je stoppai sur le parking de l'établissement dix minutes plus tard et remarquai la cafétéria dans un petit pavillon dans la cour, le *Hello World Café*. «Hello World». C'était ainsi que l'on nommait son tout premier programme lorsque l'on débutait. Le nom était parfait pour accueillir les nouveaux et idéal pour les petits-déjeuners

manqués. L'air frais m'avait éveillé l'appétit. J'entrai, repérant immédiatement les petits pains et les croissants dans la vitrine ainsi que la dernière table de libre, juste derrière un groupe d'étudiants.

L'endroit était à la mode des années cinquante, tables en formica, banquettes, menu bariolé aux caractères vintages, seule la serveuse jurait dans le décor, portant une tenue bien plus moderne.

— Bonjour ! Votre chocolat chaud est à base d'eau ou de lait ?

— De lait et même à la cannelle si vous le voulez.

— Alors un chocolat chaud nature et un pain au chocolat.

— Je vous apporte ça à table.

Je la remerciai et remontai mes lunettes sur mon nez après avoir réglé ma note et glissé une pièce dans le pot à pourboires. Puis j'allai m'asseoir, tournant le dos à la troupe un peu turbulente. Dans l'attente d'être servie, je consultai mon planning du jour. Si j'appréhendais cette rentrée au point de vue relations sociales, j'avais hâte d'entamer les cours. Logique, langages de programmation le matin. Développement d'applications l'après-midi. J'aimais cet univers qui, pour certains, semblait hors de portée du commun des mortels. J'aurais pu bénéficier d'une bourse, mais l'accident de nos parents était survenu en pleine période de dépôt des dossiers. Entre le deuil et les démarches, j'avais laissé passer toutes les échéances. En plus de cela, je démarrais avec une année de retard.

La serveuse arriva avec un plateau rempli, sans doute une commande pour la table derrière moi. Elle déposa ma tasse ainsi qu'une assiette contenant ma viennoiserie, l'autre assiette, plus large contenait un petit déjeuner à l'américaine. Il me mit l'eau à la bouche.

— Bon appétit, me fit-elle avant d'en faire tout autant à celui à qui revenait ce plat.

— Sérieux ! Tu vas manger tout ça avant les cours ? s'exclama l'un des gars à son ami qui venait d'être servi.

— Et comment ! fit un autre. Et tu l'as pas vu déjeuner.

— Moi je pourrais pas, ça me bousillerait pour le reste de la matinée.

— Question d'habitude, répondit enfin l'intéressé.

Le son de sa voix me mit en apnée. Il avait cette même intonation grave et lente que le garçon d'hier soir. Ce n'était pas possible ! Il ne pouvait pas être ici ! Et pourtant, mes doutes se muèrent en certitude lorsque le premier énonça son nom.

— Tu as l'air crevé ce matin, Jake.

Jake ! Oh non ! Et s'il me reconnaissait ! Impossible, j'étais chenille et non papillon, jeans et vêtements trop larges, cheveux tirés, lunettes. Méconnaissable. Et puis, je nierais tout, absolument tout !

— Aurais-tu fait des folies de ton corps ?

— Et alors ? Ça te regarde ? répondit-il froidement. Je bosse sur mon projet, j'y suis resté jusqu'à quatre heures du mat.

— Ça avance ?

— Ça avancerait mieux si Aaron me filait le coup de main que je lui ai demandé.

— Mais j'y travaille mon vieux, j'y travaille.

— Je t'ai demandé ça avant les vacances.

Je mangeai lentement, écoutant la suite de la conversation qui n'alla pas plus loin sur le sujet. Lorsqu'ils eurent terminé, ils se levèrent et quittèrent l'établissement, excepté Jake qui acheta des bouteilles d'eau à la caisse. Pas de doute, c'était bien lui. Bien que j'eusse l'impression d'avoir affaire à mon double masculin. Ses cheveux toujours en bataille, des vêtements amples, un pantalon aux multiples poches, une

veste trois-quarts kaki, des lunettes qu'il s'était empressé d'ôter la veille. Faisait-il exprès de ne pas paraître aussi séduisant qu'il l'était ? Ou était-ce une réelle désinvolture ?

Mon cœur battait au double de ses pulsations, moi qui pensais ne jamais le revoir, j'allais être amenée à le croiser. Régulièrement qui sait. Cette nouvelle illumina mon cœur malgré moi. Le faisant cesser de battre un instant alors que Jake tournait la tête vers moi. Il m'observa une longue seconde avant de récupérer sa monnaie, le verdict de cette rencontre pouvait tomber là, tout de suite, déçu, satisfait, gros lourd ou juste amical ? Rien de tout cela, l'indifférence. Il sortit rejoindre ses amis, il ne m'avait pas reconnue, Papillon demeurait anonyme.

Cette première journée de cours était semblable à toutes les autres. Que ce soit au collège ou au lycée. Prise de contact, programme des cours et des travaux de l'année, lectures conseillées, débouchés possibles. Cette journée avait le pouvoir de nous motiver à bâtir nos rêves. Ou de les détruire en quelques phrases. Et Monsieur Kindermann, notre professeur principal, n'était pas le genre d'homme à mâcher ses mots.

Ce serait difficile, il demanderait le meilleur de nous, une exclusivité totale à ses cours, la moindre absence pouvant s'avérer terriblement handicapante pour le reste de l'année, du cycle, de notre vie… je déglutis et me raccrochai à l'idée que j'avais trouvé le domaine le plus stable d'entre tous afin de tenir financièrement ces trois prochaines années, celui qui ne se tarissait jamais, le sexe.

— Le matin sera consacré à vos cours théoriques, mais la théorie ne fait pas tout ! Je veux voir du concret, du palpable et vous juger par vos actes et non par une pseudo-science récitée par cœur à la demande. Du concret ! Les premières et secondes années seront donc rassemblées lors des exercices pratiques l'après-midi, vu votre

nombre, je serai assisté cette année par un étudiant très prometteur de fin de cycle. Jake Trevor.

Je n'entendis plus la fin. Jake ? Mon Jake serait assistant de cours ! Je me dandinai malgré moi sur ma chaise comme ressentant subitement une envie pressante. Moi qui croyais que je le croiserais tout juste dans les couloirs, j'allais devoir lui parler, l'approcher régulièrement pour de vrai. L'euphorie qui me gagna surpassa tout le reste et je dissimulai un sourire idiot derrière mon bloc-notes de crainte que l'on me prenne pour une fille un peu fofolle dès la rentrée.

Il ne m'avait pas reconnue ce matin, ce n'était pas grave, c'était même préférable. J'allais le revoir sans empiéter sur nos vies privées ou nos emplois du temps. Je n'espérais rien de lui, mais je devais avouer qu'il m'intriguait.

J'avais de nouveau cette boule de joie mêlée d'appréhension au creux du ventre et la gardai toute la journée. Il était trop tôt pour que l'on nous donne du travail, monsieur Kindermann jugea bon de nous faire passer un test à la place.

Il faut dire que cet établissement n'avait rien de classique, il ne reprendrait pas les bases, il fallait un bagage solide pour y entrer.

Jake était effectivement présent et je l'observai derrière mes épaisses lunettes, détournant le regard dès qu'il s'attardait dans ma zone. Je ne tenais pas à ce qu'il se doute de quoi que ce soit.

Il fit office de vigile pour cette première après-midi. Mains dans le dos, droit comme un garde de Buckingham Palace se tenant à côté du bureau du professeur. Ce qu'il pouvait être loin du garçon de cette nuit. Kindermann nous fit télécharger le questionnaire sur nos postes de travail. J'écarquillai les yeux. Il y avait tant de questions théoriques, de problèmes à résoudre, de bouts de code à produire et ce, dans plusieurs langages de programmation !

J'observai les visages autour de moi, certains soufflèrent, d'autres le relisaient, concentrés, j'en vis un ou deux qui déjà savaient qu'ils n'allaient pas y arriver. Mais ce test comptait pour du beurre à l'en croire, et n'aurait aucune incidence sur nos résultats.

L'un des élèves leva la main, il ne faisait pas partie de mon groupe, il devait être en seconde année. Il interpella Jake directement, je reconnus l'un des garçons de la cafétéria.

— Les secondes années sont vraiment censées le faire aussi ? Nous l'avons eu en début et fin d'année dernière déjà.

Ce fut Jake qui lui répondit.

— Justement, cela permettra d'évaluer vos progrès. Ou votre régression, ajouta-t-il. Certains parmi vous sont autodidactes, songeant qu'il est simple d'étudier seul, que l'on acquiert la même expérience. Cet établissement n'existerait pas si tout était aussi simple, vous avez besoin d'un encadrement, de conseils personnalisés. Vous pourrez me poser vos questions tout au long de l'année, sans restriction, mais pas pour ce test. Vous êtes seuls face à vous-même, vos acquis, vos capacités d'analyse.

— Pour être devenu assistant, il a dû faire une putain de note ! chuchota quelqu'un derrière moi.

Il avait sans doute raison, sa posture, son air sûr de lui, la distance qu'il mettait naturellement entre nous les élèves et lui, l'assistant… Je me souvenais de ses mots, de son air abattu à ce moment-là. *Je suis un garçon très occupé*, m'avait-il avoué. Effectivement. Entre ses propres cours, cet emploi et quoi d'autre ? Un second travail pour s'en sortir financièrement ? Il devait effectivement être très occupé. Il m'avait également parlé d'un projet, d'un rêve, quel était-il ? J'avais désormais une idée plus précise du domaine dans lequel il se distinguait. Ici, nous pouvions choisir parmi plusieurs spécialités : le développement logiciel, web ou mobile, la création de jeux

vidéo, l'administration des systèmes et réseaux, la cybersécurité, la science des données ou l'intelligence artificielle. Ou encore l'entrepreneuriat. J'aurais pu choisir n'importe laquelle, j'avais opté pour l'entrepreneuriat, doublé du développement web et mobile.

Au milieu des exercices, je tombai sur un programme en COBOL à corriger. Autour de moi, plusieurs étudiants soupirèrent, l'un d'eux jura à voix basse. Moi, je souris malgré moi. Papa. Je le corrigeai en quelques minutes, la gorge un peu serrée.

Je terminai en moins de deux heures, à temps pour prendre Sam à la sortie du lycée, passer faire une course et rentrer. J'avais besoin de souffler après ça. J'avais fait de mon mieux, j'étais confiante.

Pourtant, je devais retrouver mon travail, comme chaque soir vers vingt et une heures. Sam était dans sa chambre, je me faufilai dans la mienne une fois prête et me connectai.

L'un de mes habitués m'envoya un message en privé.

— Bonsoir monsieur Simon. Comment allez-vous aujourd'hui ?

— Bien ma petite. Et toi ? Toujours fidèle au poste. Quand profites-tu un peu de la vie ?

— Je ne serais pas là pour discuter avec vous si j'étais ailleurs. Et vous êtes si gentil.

Si je simulais lors des séances de sexe, je ne lui mentais pas. Certains de mes donateurs, qui ne réclamaient qu'une heure ou deux de présence, étaient comme lui. Seuls, sans personne à qui parler ou du moins, personne à qui se confier. Monsieur Simon était plusieurs fois grand-père, mais pour son plus grand malheur, il s'était brouillé avec son fils et n'avait de nouvelles que via les réseaux sociaux ou des amis proches. Il aimait me raconter ce qu'il avait vu de ses petits-enfants sur le net. Ce soir, il me confia même qu'il avait osé se garer devant leur école primaire.

— Un moment de bonheur à double tranchant. C'est terrible ma petite, ils étaient là tout près, je pouvais les voir, entendre leurs rires et je ne pouvais pas les approcher.

Cela me fendit le cœur.

Il avait raison, ce devait être terrible de côtoyer quelqu'un que l'on souhaite tant apprendre à connaître, avec qui l'on voudrait passer du temps mais que tout empêche. Je n'allais pas tarder à comprendre concrètement ce qu'il en était.

Chapitre 3



Je terminai de maquiller mes lèvres, ayant opté pour un rose nacré tendre. Outre l'attitude, les poses sensuelles, la façon de répondre aux donateurs, j'avais dû apprendre à me mettre en valeur. À choisir les teintes qui faisaient de ma bouche un fruit tendre qu'il ferait bon de goûter. Aucun n'y goûterait cependant, disséminés aux quatre coins du continent et peut-être même plus loin encore, ceux qui profiteraient de la vision de mon corps ce soir jusque tard cette nuit ne le feraient que dans leurs songes.

Les miens étaient peuplés d'un jeune homme du nom de Jake. Depuis trois semaines que les cours avaient débuté, j'avais pu en apprendre un peu plus sur lui. Étudiant de troisième année, excellents résultats puisqu'il était également assigné à assister notre professeur principal lors de la mise en application de ses cours l'après-midi. Il était si sérieux, si distant que par moment, j'aurais pu croire que je m'étais trompée de personne. Mais qui étais-je pour lui reprocher de jouer un rôle lui aussi ?

Nul ne se masque pour rien. Pourquoi le faisait-il ? Il avait érigé une sorte de mur entre lui et la plupart des élèves, n'allant qu'à l'essentiel dans ses relations et ses explications. Il était d'ailleurs très pro, répondant même très bien aux questions, mais aucun trait d'humour, il ne voulait décidément sympathiser avec personne.

Excepté un seul, Aaron. C'était d'ailleurs étrange vu le comportement désinvolte de celui-ci. Il arrivait souvent en retard, semblait constamment dans la lune et lorsqu'il se réveillait enfin, c'était toujours pour troubler le calme avec un bruit, une farce ou râler contre ses codes soi-disant mal fichus.

Quatre fois par semaine donc, je pouvais profiter de la présence de Jake, l'observant discrètement passer entre les tables, se pencher sur un écran, conseiller un étudiant ou bien même rattraper ses erreurs. Cet après-midi, il avait débuggé en moins de cinq minutes un exercice de logique assez complexe que nous avait donné Kindermann. En seulement cinq minutes, là où j'avais mis cinq fois plus. Ce garçon était phénoménal.

Je n'osais jamais l'appeler à l'aide, d'ailleurs je n'en avais pas besoin. À en croire les résultats du professeur lors du test dès le premier jour de cours, je figurais parmi les éléments les plus prometteurs, heureusement nos résultats demeuraient à sa discrétion. L'établissement ne se focalisant pas sur cet habituel esprit de compétition.

Portant mes dessous de dentelle bleu clair, mon kimono crème, je sortis de la salle de bain, croisant Sam. Elle ne me fit aucune remarque et me souhaita juste de passer une bonne soirée, c'était mieux comme ça.

Je m'enfermai dans ma chambre, positionnai ma webcam et ajustai mon micro-oreillette. Face à mon portable, assise sur le rebord du lit, je lançai l'application, et me connectai. Les premiers visiteurs ne furent pas bien longs à me saluer. Je souris, leur fis des coucous, quelques baisers soufflés bien plus guillerette que quelques instants auparavant.

Un premier donateur se fit connaître très vite.

$50 pour un privé ?

Un strip-tease pour 50, masturbation pour 100

Pénétration ? Sex toy ?

200 et tu auras tout ce que tu veux

Il hésita à répondre, jouer à quitte ou double, c'était risquer qu'il refuse, cela arrivait. J'étais préparée à toute éventualité, y compris de faire de l'anal, mais uniquement les week-ends. Il accepta le deal.

J'entrai dans ma routine, je m'effeuillai lentement, jouai avec mes seins, avec mon sexe, faisant mine de me perdre sous mes caresses. Je ne parvenais pas à mouiller. Je fermai les yeux, l'image de Jake me revint et tout fut plus simple. Mon godemichet, lubrifié de salive remplaça son membre, je l'imaginai en moi, puissant, passionné, souhaitant que mon donateur jouisse au plus tôt. La soirée venait de commencer, je pouvais me faire 200 à 250 dollars avant de couper, c'était mon objectif. J'en avais besoin.

Au petit déjeuner le lendemain, je glissai cinquante dollars en petites coupures sur la table, Samantha les intercepta sans discuter et les fourra dans sa poche.

— Merci. Ça s'est bien passé ? demanda-t-elle après un moment d'hésitation.

Je devais avoir l'air fatiguée pour qu'elle me pose cette question. Depuis que l'abcès avait été crevé et que je lui avais avoué ce que je fabriquais le soir pour nous sortir de la merde, nous en parlions rarement. Pour raconter quoi de toute manière ? Les détails, les demandes bizarres. Comme cette nuit où l'un d'eux avait souhaité que je me masturbe la tête en bas.

— Bien, soupirai-je. Si tu as besoin de plus, dis-le-moi, je passerai à la banque avant de rentrer.

— Pour la semaine, ça ira. Je vais devoir acheter des bouquins en cours d'année, je le ferai via le net.

— OK, tu n'auras qu'à demander ma carte, pas de souci.

— Et sinon les cours ? Tu n'en parles jamais, ça te convient ?

— Pour l'instant oui. Je m'ennuie un peu pour le moment, mais d'ici à Noël nous passerons sur du nouveau. Beaucoup plus intéressant.

— Tu as envie qu'on décore cette année ?

— Si tu veux. Ce serait sympa.

Je la déposai devant le lycée et l'observai un instant, une fille l'attendait à l'entrée. Elle lui prit le bras avant de l'entraîner avec elle à l'intérieur.

Comme chaque matin, j'allai prendre mon petit déjeuner au *Hello World Café*, là où Jake et ses amis se rassemblaient avant les cours. C'était ma routine du jour, excepté que cette fois, ce n'était pas Jake qui sortit le dernier mais Aaron. D'habitude, il ne m'adressait jamais la parole.

Il s'invita à ma table et me mit immédiatement mal à l'aise, m'observant.

— Salut ! J'avais jamais fait gaffe mais tu as de très jolis yeux.

— C'est gentil, mais je préfère déjeuner seule.

— Je suis pas là pour déjeuner, mais te proposer quelque chose.

— Je n'ai besoin de rien merci.

— Ça j'en suis pas si sûr. Combien as-tu fait aux tests de Kindermann ?

— Les résultats sont tenus secrets, je n'ai pas à te répondre.

— Pas besoin, je sais combien tu as fait, quatre-vingt-dix-neuf. Tu as fait un score de quatre-vingt-dix-neuf !

Je sursautai face à cette affirmation. Personne n'était censé connaître les résultats. À moins que Jake y ait eu accès et ait cafté.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai mes sources. Tu sais que c'est très rare de faire plus de quatre-vingt-dix ? Nous ne sommes pas plus d'une demi-douzaine toutes années confondues.

— Nous ? Tu en fais partie ? Combien as-tu fait ?

— Quatre-vingt-treize… bon OK, quatre-vingt-dix tout rond, mais oui, j'en fais partie.

— Bien et en quoi c'est important, si ce n'est que tu as cracké le mot de passe de Kindermann ? Tu pourrais être renvoyé pour ça.

Je rassemblai mes affaires et fermai mon portable avant de me lever. Je n'avais pas envie de me retrouver mêlée aux histoires d'un hacker du dimanche.

— Hey ! Attends ! Tu n'aimerais pas être capable de faire ça ? Je pourrais t'apprendre.

— Non.

Je passai devant lui, direction la sortie, il me suivit.

— OK, comme tu veux. Mais ce n'est pas ce qui m'amène. Ce que je te propose c'est de faire partie d'un club, un club très fermé, le haut du panier.

Génial, un club où je serais la seule fille vu le peu de candidates féminines retenues, et quoi d'autre ? Le bizutage à genoux sur la moquette ? Très peu merci. Aussi gonflé que collant, il poursuivit.

— On se réunit chez le meilleur, Jake Trevor. Tu le connais, il est assistant lors des travaux pratiques. Il était à ma table tout à l'heure, ajouta-t-il fièrement. C'est un pro, un surdoué, si tu as le moindre problème, lui il a la solution. Et nous bossons ensemble sur un projet.

Un projet ? Son rêve ? Je stoppai net.

— Quel genre de projet ?

— Une appli, mais top secret pour l'instant, il ne veut pas que l'idée s'ébruite. Mais ça va rapporter un paquet de fric ! Et il peut t'aider pour les cours. Alors, qu'est-ce que t'en dis ?

— Je n'ai pas besoin d'aide pour les cours, mais je vais y réfléchir.

— Tiens, c'est son adresse, c'est à deux pas d'ici. Il vit chez une vieille dame, il squatte son grenier. Tu sonnes, tu lui dis que tu viens voir Jake, y'a pas de problème, elle est très sympa, mais un peu lente à venir ouvrir, t'inquiète. Si ça te branche, viens après les cours.

Il prononça ces derniers mots marchant à reculons avant de courir rejoindre ses amis. Ainsi Jake, en plus de ses études, de son boulot et de ses projets, se coltinait une bande de pots de colle. Je comprenais mieux pourquoi il était épuisé le pauvre. Pourtant j'avais terriblement envie de me joindre à eux. De passer un peu plus de temps près de lui, le connaître en dehors de ses airs froids et distants. Deux heures, pas plus, je devais rentrer chaque jour pour préparer le dîner.

Était-ce une bonne idée ? Et si je pouvais lui être utile, le décharger un peu de son fardeau ? Je relus l'adresse puis sortis mon portable, écrivant un SMS à Sam.

Je passe chez un pote avant de rentrer, j'en aurai pour deux heures à tout casser.

Un pote ? Juste un pote ou bien ?

Juste un pote, mais quelqu'un de bien.
On sera plusieurs, pour réviser et parler des cours

OK Pas de soucis. Je repasserai avec Virginie à la maison

Je passai la matinée à songer à cette éventualité de faire partie du club. Les avantages, bénéficier selon les explications d'Aaron d'un prof particulier hyper doué, en dehors des cours officiels. Avantage personnel, l'approcher, découvrir son lieu de vie. Serait-il différent, tel que celui que j'avais connu ?

Inconvénients ? Deux heures en dehors de la maison, je ferais mon travail et m'occuperai des tâches ménagères le week-end. Un trajet un peu plus long. Pas vraiment des inconvénients.

Les cours terminés, j'aurais pu profiter de l'occasion pour lui parler, lui apprendre que je comptais me rendre chez lui. Il venait de sortir de la salle de cours, l'un des élèves l'ayant retenu pour une question de logique. Je l'attendais au coin du couloir menant aux ascenseurs. Mains dans les poches de ma veste, tirant si fort sur mes bras que j'aurais pu la déchirer tant j'étais angoissée. Il passa devant moi. Droit comme un *i*. Il ne m'adressa pas un regard et je me dégonflai. Sa froideur me clouait sur place.

Je relus son adresse comme une invitation officielle à pénétrer dans son antre, son univers. J'espérais alors que ce ne soit pas une stupide farce d'Aaron.

J'attendis un moment avant de me rendre chez lui, je me garai un peu en retrait. C'était une rue calme aux maisons de deux niveaux de style du dix-neuvième, je

montai les quelques marches menant au perron et sonnai. Un chien aboya depuis l'intérieur. La porte s'ouvrit trois minutes plus tard sur une vieille dame aux cheveux gris-bleus qui me sourit. Une boule de poils beige de taille moyenne la bousculant, l'air joyeux, sortit afin de m'accueillir puis de rentrer aussi vite.

— Bonjour ! C'est pour quoi ?

— Je viens pour Jake, enfin je… je viens le voir. Désolée si je vous ai dérangée.

— Tu ne me déranges pas, entre. Je suis bien contente de voir enfin une jeune fille lui rendre visite.

— C'est juste pour… pour les cours.

— Bien entendu.

Elle n'en croyait pas un mot, et devait être médium car c'était en partie faux, je voulais juste passer un peu plus de temps près de lui. C'était fou, il devenait ma drogue, mon soleil, seuls les jours où je pouvais le voir comptaient, les autres n'étaient qu'un défilement d'heures.

Elle me précéda dans son salon et me fit signe de m'asseoir. La boule de poils atterrit sur mes genoux. Je n'avais pas l'habitude des chiens et celui-ci était particulièrement enjoué. Il parvint à me lécher le visage avant de courir se réfugier dans son panier.

— Il n'est pas méchant, il adore les nouvelles têtes. Aimes-tu le thé ?

— Oui madame.

Je n'osai refuser, nous étions chez elle, je n'allais pas refuser son hospitalité, ce serait impoli.

— Jake est un bon garçon, je suis contente qu'il ait une petite amie.

— Je ne suis pas sa petite amie, il est même un peu comme mon professeur. J'imagine que si vous dites cela, il ne doit pas en recevoir souvent.

— Jamais. Dommage, je suis sûre que cela lui ferait du bien, il travaille beaucoup et tard. Il pense que je ne l'entends pas mais ma chambre est juste sous la sienne. Cela ne m'ennuie pas au contraire, je me sens en sécurité en le sachant ici. Tu savais qu'il a fait fuir un cambrioleur l'an passé ?

— Non, j'ignorais.

— Mon Levon l'avait entendu et moi, qu'aurais-je pu faire toute seule ? Ce bandit avait cassé une fenêtre à l'arrière. Jake est arrivé, il l'a poursuivi jusqu'à l'avenue. Depuis il a programmé mon téléphone, je peux l'appeler d'une seule touche si quelque chose va mal. Tu aurais dû voir ça. C'est un garçon très courageux.

— Vous l'appréciez beaucoup.

— Pas toi ?

Elle tentait si tendrement de m'arracher des aveux. Lui aurait-elle répété si je lui disais ?

— Si, beaucoup, mais il l'ignore et c'est mieux ainsi.

— Tu ne devrais pas garder ça pour toi, qui sait, tu en as peut-être besoin toi aussi. J'ai été mariée durant quarante ans et je peux t'assurer qu'il n'y a rien de pire que d'être seule.

Elle servit le thé et me laissa avec mes réflexions ainsi qu'une légère impression de malaise. Je ne vivais pas seule, pas tout à fait, il y avait Sam, mais elle vivait sa vie, nous nous voyions lors des repas, nous nous croisions plus qu'autre chose le reste du temps. Et je devais avouer aimer cette sensation dans mon cœur depuis que j'avais rencontré Jake. Mais tout était si compliqué tant pour lui que pour moi, surtout moi.

— Allez, je te libère, il t'attend sans doute.

Si seulement…

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit madame, n'hésitez pas, je passerai sans doute chaque jour. Du moins s'il me le permet.

— Très bien, cela me fera deux anges gardiens au lieu d'un, plaisanta-t-elle.

Puis elle m'indiqua les escaliers, bien qu'ils fissent face à l'entrée.

— C'est tout en haut, au second étage. Et puis c'est indiqué, je crois. Je n'arrive plus à grimper jusque-là.

— Merci madame.

Je montai, une boule au ventre, j'allais voir ce qu'il avait de plus intime, son appartement. Là où il dormait, où il vivait, où nous avions en partie fait l'amour. La dernière volée d'escaliers était raide et menait vers un petit palier sous les toits donnant sur trois portes. Difficile de se tromper, l'une d'elles portait un petit panneau sur lequel était inscrit son nom. Je frappai. De l'autre côté, un peu de musique et des éclats de voix qui se turent.

— La voilà, la ferme, chuchota quelqu'un. Et faites pas les cons, n'allez pas la faire fuir.

— Hey Aaron, c'est pour toi ou pour le club que tu l'as fait venir ?

— Très drôle. Tenez-vous tranquilles !

Aaron ouvrit, il avait l'air ravi de me voir, comme s'il touchait une commission par fille invitée, il me fit entrer. C'était loin d'être un appartement, mais plutôt une grande chambre sombre, aux rideaux tirés. Un lit défait sur lequel traînait du linge occupait un coin mansardé. Le reste de la pièce était meublé de tables et bureaux disposés le long des murs. Un désordre incroyable régnait sur chacun d'eux, fait de restes de nourriture, de canettes, de papiers.

— Salut, fis-je timidement.

Si tous étaient tournés vers nous, seul Jake restait figé sur son écran, ses doigts pianotant sur son clavier avec la vitesse d'un pianiste virtuose.

— Une fille ici, on aura tout vu, finit-il par dire. Si c'est pour draguer, je te préviens, vous virez d'ici tous les deux.

Si j'avais eu le moindre doute là-dessus, j'étais convaincue, il ne m'avait pas reconnue. Il aurait fallu qu'il daigne me regarder pour cela, chose qui ne s'était que rarement produite.

— Pas n'importe quelle fille Jake ! Elle a fait quatre-vingt-dix-neuf au test de Kindermann ! Et c'est une première année !

Les trois autres s'exclamèrent, j'avais l'impression de faire figure de Prix Nobel de science face à une classe de terminale. Jake, lui, broncha à peine, je perçus le ralentissement de ses doigts, sa glotte de profil allant et venant.

— Et alors ? Moi aussi, j'en fais pas tout un plat.

Quel accueil, plus froid, je ne pouvais pas rêver mieux.

— Moi non plus, osai-je sans hausser la voix. C'est Aaron qui l'a découvert, il a pensé que je pourrais être des vôtres. Je ne sais même pas en quoi cela consiste d'ailleurs.

— À rien de grave, nous nous réunissons pour faire notre travail, on s'entraide, on discute et j'aide Jake pour son appli.

— À ce sujet, je me sens un peu seul, reprit l'intéressé. Tu en es où avec la fonction que je t'ai demandée ?

— C'est en route, Kindermann nous tue avec son projet, tu devrais le savoir. Et pour Blake, on fait quoi ?

Il m'adressa un regard bref, fronça les sourcils derrière ses lunettes carrées et reprit son code.

— Trouve-toi une place et, par pitié, ne me prends pas la tête.

J'en venais à me demander si j'avais affaire au même homme. Il n'avait pratiquement rien de comparable avec le Jake adorable que j'avais connu et cela m'intriguait. Mais j'étais dans la place et acceptée à condition de ne pas l'ennuyer. Ça, je savais faire.

Je jaugeai les lieux du regard, Aaron se postant devant son bureau semblait me proposer sa place, l'un des autres poussa sa chaise de devant la table qu'il occupait, forçant son voisin à faire de même. Mon objectif était Jake, ils avaient l'air bien gentils, mais cela ne me disait rien d'aller me coller à l'un de ceux-là.

Je m'installai sur le rebord de son lit, frôlant son bureau. Me glissant en levant les jambes pour m'y installer. Il n'y avait pas beaucoup de place, tout juste de quoi poser mon portable. Cela m'allait. Je pouvais être proche sans le coller, admirer son profil.

— Je me ferai petite.

Sans répondre, il poussa les babioles et autres encombrants qui garnissaient sa tablette, déposa quelques classeurs à ses pieds et me fit de la place.

— Tu connais le langage Kotlin ?

— Oui un peu, il est au programme ?

— Pas avant la dernière année. **Et le Rust ?**

— Non. Mais je peux apprendre.

— Passons. En quoi alors ?

— Je veux me professionnaliser pour le Web, surtout les applis mobiles.

Ses doigts ralentirent avant de reprendre leur cadence, avais-je marqué un point ?

— Je me débrouille pas mal en full-stack : TypeScript et React côté front, Node et PostgreSQL côté back. J'ai tout appris seule.

— Souvent les autodidactes font un code dégueu et lourd à faire peur.

— Pas moi.

— OK, alors… je vais te filer un petit boulot pour voir.

Il quitta son logiciel de développement, ouvrit un tableur et lança une impression.

— Ça c'est la structure de l'une des tables sur lesquelles je travaille, je veux que tu me codes un truc qui permet de trier sur chaque champ. Excepté l'id.

— OK, facile, fis-je lorsqu'il me remit la feuille.

Cette table disposait d'une centaine de colonnes, rien de compliqué.

— En dix minutes.

Dix minutes ? Ce serait le temps nécessaire pour recopier le nom des champs sans faire de fautes de syntaxe. J'étais en début de première année, et pas censée être déjà arrivée à ce stade.

— Alors ?

Il me jugeait de ses yeux bleus, me décontenançant tant par sa demande que par son charme. Je n'avais pas dit mon dernier mot, je pouvais effectuer une boucle capable de récupérer les noms de chaque colonne après tout et ainsi, d'un seul code, réitérer le tri sur chacune d'elles. Non, au fond, c'était basique.

— Pas de problème.

Je posai mon portable et l'ouvris, il prit son téléphone et enclencha son chronomètre. Les autres nous observaient, ayant laissé leurs travaux de côté. C'était

là que tout se jouait ? Me virerait-il si j'échouais, serais-je la risée de l'homme dont j'étais amoureuse ou parviendrais-je à le convaincre de mes capacités ?

Je me mis au travail. Je stressais à l'idée qu'il me prenne pour une gourde, peut-être n'aurais-je pas dû venir et rester dans l'ombre plutôt que de me faire mal voir. J'en avais les mains qui tremblaient. Dix minutes, j'avais juste dix minutes. Pas de fioritures, juste l'essentiel. La gorge sèche au point de m'étouffer alors que tous les yeux, excepté les siens, étaient braqués sur moi, murmurant des paris, je me permis de sortir ma bouteille d'eau de mon sac, en boire une grande gorgée et poursuivre.

— Quatre minutes, fit-il d'une voix monocorde.

Et en plus il me mettait la pression ! À quoi cela rimait de travailler dans le stress ? Que voulait-il prouver ? Que je n'avais rien à faire parmi eux, c'était quoi ce macho ?

Pourtant je lui glissai mon portable avant même que l'alarme se déclenche. En avance de six secondes à peine.

Il stoppa l'alarme et tira mon PC vers lui.

— Voyons ça.

Il lut avec attention. Je savais ce qu'il cherchait : la faille. Trier sur un nom de colonne envoyé par l'utilisateur, c'était ouvrir la porte à une injection SQL. Mais je n'acceptais que les noms récupérés dans la structure même de la table. Rien d'autre ne passait. J'avais optimisé mes requêtes afin qu'il ne m'accuse pas de faire du sale boulot. Pas besoin de l'exécuter pour s'apercevoir qu'il marchait, un développeur pro était comme un musicien, il lisait des symboles étranges aux yeux du commun des mortels et imaginait le résultat.

— Pas mal.

Il reprit son travail, n'ajoutant rien.

— Je l'avais dit, c'est la meilleure, se vanta Aaron comme s'il était responsable de mon succès.

— Cela veut dire que je peux rester.

— Si tu parviens à supporter cette bande de pots de colle… tu peux rester, confirma notre hôte.

J'avais réussi son test, peut-être même gagné un peu de son respect, et j'étais dans la place.

Chapitre 4



Dès lors, je passais quatre après-midis par semaine chez lui. En plus des cours pratiques, cela faisait 1120 minutes, plus de 18 heures. Plus que je n'aurais pu consacrer à un véritable petit ami. C'était plus que ce que je n'osais espérer. Je devais partager sa présence mais cela me convenait. Pas de conversation forcée ni de questions embarrassantes sur ce que je faisais de mes week-ends, pourquoi je ne voulais pas sortir samedi soir.

Et tout ce temps passé chez lui n'était pas perdu. Je me familiarisais avec les autres qui, bien qu'étant un peu trop portés sur l'envie de m'inviter à boire un verre et plus si affinités, étaient très sympas. Je travaillais pour lui, avec lui. En contrepartie, il venait me voir spontanément lors des exercices en cours, me filait des tuyaux. Je comprenais mieux pourquoi les autres étaient collés à ses baskets, Jake était un véritable puits de science. Il maîtrisait huit langages. Plus ceux où il se débrouillait assez bien. J'étais juste bluffée.

Il m'avait confié une partie de son application, sans pour autant me dévoiler de quoi il s'agissait exactement. En fait, je crois que personne ne le savait exactement ici. J'avais juste reçu une maquette que je devais reproduire avec en plus une recommandation assez vague, d'y ajouter quelque chose d'attrayant.

Jour après jour, je glanais des informations prises ici et là, parfois suggérées de ce qu'il comptait mettre en place. L'idée ? Tout ce que nous savions c'était qu'il s'agissait d'une application mobile. Qu'il misait tout sur l'algorithme qu'il avait mis au point. C'était maigre. Pareil pour l'objectif, mystérieux.

Son business plan ? Concevoir à moindre frais et louer des serveurs basés en Allemagne, pour leur rapport qualité-prix, mais surtout pour la réputation du pays en matière de protection des données. Un argument de poids, selon lui : personne n'avait envie que ses secrets se retrouvent dans la nature. Ensuite, lancer dans une ville test, rentabiliser, réinjecter chaque dollar dans la société et s'étendre petit à petit, à tout le pays puis à l'Europe. C'était ambitieux, il prévoyait entre trois et cinq ans pour devenir numéro un de sa niche.

Sa stratégie de monétisation ? Classique en apparence : l'inscription gratuite, des abonnements pour débloquer les fonctions avancées, des micropaiements pour se mettre en avant. Le parrainage et les partenariats arriveraient six mois après le lancement. Question rentabilité, il ne rêvait pas de campagnes publicitaires hors de prix. Il avait un pécule, économisé dollar après dollar depuis sa première année, et comptait le dépenser intelligemment : une ville test, des publicités ciblées sur les réseaux sociaux, puis le parrainage pour prendre le relais. « Un utilisateur satisfait en ramène trois », disait-il. Ses estimations prévoyaient de bons chiffres. Je devais avouer que cela me faisait rêver. Plus de le voir aussi investi et passionné que d'imaginer l'argent que cela rapporterait.

Je faisais donc officiellement partie de l'équipe en tant que chargée du front-end. En gros, la partie visible de l'iceberg. L'appli serait développée en React Native, ce qui me permettait de coder pour mobile avec les outils que je maîtrisais déjà.

De plus, j'osais lui adresser la parole sans risquer de geler sur place.

— Depuis quand travailles-tu sur ce projet ? lui demandai-je un soir où je me préparais à rentrer chez moi, ayant attendu que tous soient partis.

— J'ai commencé à tout mettre sur papier au cours de ma première année. Tout en suivant le programme de gestion de projet, il s'est construit tout seul. J'ai

énormément réfléchi aux algorithmes, et à la façon d'utiliser le machine learning pour que l'appli apprenne de ses utilisateurs. Tout le reste est du réchauffé sinon, rien d'exceptionnel. Tout comme Google, ce qui fait sa force et son succès, ce n'est pas sa fonction de recherche, il y a des centaines de moteurs de recherche, ce qui fait sa force ce sont l'intelligence et la puissance de ses algorithmes.

— Pourquoi ne pas nous dire de quoi il s'agit exactement, nous pourrions t'aider.

— Aaron ne garderait pas le secret plus d'une heure, je ne tiens pas à ce que l'on me coupe l'herbe sous le pied.

— Il faudrait lire ce que tu as dans le crâne et pirater ton PC pour ça, j'imagine que tu l'as sécurisé.

— Et comment ! Mais il n'y a pas que cela. Si tu te souviens, nous avons tous signé un contrat lors de notre inscription. Tout travail effectué en dehors de l'école doit être rapporté à la direction. Et je ne pense pas que l'idée de mon projet m'apporterait bonne pub auprès d'eux.

— Pourquoi ? C'est un site pour adultes ?

Il posa un doigt sur sa bouche mais n'en révéla pas plus. Quoi, sérieux ? Un site comme celui sur lequel nous nous étions rencontrés ?

Chapitre 5



Je regagnai ma voiture, des chiffres plein la tête. Jake nous avait parlé de son plan marketing aujourd'hui, j'en avais eu le tournis. Souvent je me demandais où il pouvait bien stocker autant d'informations. Et surtout comment il parvenait à nous les sortir aussi clairement que s'il venait d'en prendre connaissance.

Il bruinait, je tirai sur les bords de ma veste que j'avais laissée ouverte. Aaron, qui était sorti juste après moi, retenu par Madame Smith, pressa le pas pour me rattraper, optant pour courir au petit trot sur les derniers mètres.

— Blake ? Cela t'ennuie de me déposer quelque part ? Il va pas tarder à pleuvoir, on dirait.

— Ça dépend, c'est où ?

— Porter Square. J'ai rendez-vous avec un ami de la famille, un type qui bosse dans la cybersécurité. Il connaît du monde.

— Je vais de l'autre côté, m'excusai-je. Je dois récupérer ma sœur chez sa copine.

Il afficha l'air déçu du garçon ayant échoué dans son entreprise d'approche, se frotta la nuque et contre-attaqua, plus mielleux et étonnamment plus intimidé qu'il ne l'était d'habitude.

— Ah… Et sinon, samedi soir, il organise une petite soirée chez lui. Des gens du milieu, des recruteurs, des types qui montent des boîtes. Tu devrais venir, ils vont t'adorer.

— J'ai… beaucoup de boulot, m'empressai-je de répondre.

Les courses, la maison, les cours, mes soirées. Devant sa mine déconfite, je préférai couper court à une autre tentative.

— Je n'ai pas trop… la tête à sortir de toute manière.

— Pas de souci, je comprends.

J'ouvris ma portière.

— Tu as quelqu'un ?

— Non, souriais-je.

Effectivement, il pensait à un rendez-vous. Son air de petit garçon perdu était adorable au fond, mais tout était déjà pris. Mon esprit, mon corps, mon cœur.

— Et si un autre te proposait de sortir ? Bryan, Justin ?

— Pourquoi pas Jake ?

— Quoi ?

— Pourquoi ne cites-tu pas Jake ? Il a une copine ?

— Non, c'est même plutôt mort les copines avec lui. Il s'y est brûlé les ailes. Depuis, et avec son projet, il y est plutôt réfractaire. Pourquoi ? Tu… Il t'intéresse ?

M'intéresser ? Quel euphémisme. Il hantait mes nuits. Mais qu'entendait-il par «se brûler les ailes» ? Il s'était fait méchamment larguer ?

— Juste de la curiosité. Bon écoute, je peux te déposer à Central Square, ça me fera qu'un petit détour, mais il y a le métro juste à côté.

— Ça marche.

À deux dans la voiture, je sentis comme poindre un léger malaise. Ma réponse ne semblait pas l'avoir convaincu et malgré cela j'espérais des éclaircissements. Non, je ne sortirais pas avec Jake. Pas dans les conditions actuelles, moins encore puisque lui-même ne voudrait jamais.

Je tournai la clé et m'engageai sur la route.

— Tu connais Jake depuis longtemps ?

— Depuis la rentrée l'année dernière, quand je suis arrivé dans l'établissement. Il y faisait figure de modèle. Au début, j'étais plutôt jaloux, je pensais qu'il n'était qu'un con prétentieux qui faisait de la lèche aux profs, j'ai appris à le connaître. Il n'est pas du tout comme ça.

— Et cette histoire de copine ? J'ai du mal à l'imaginer se faire larguer.

— Normal, c'est lui qui a mis fin à leur relation.

— Pourquoi ? Elle le trompait ?

— Je crois pas. En fait, il ne m'en a pas parlé beaucoup. On ne sait pas grand-chose de lui avant son entrée à Campus 33. Parfois je me demande s'il ne l'a pas larguée histoire d'avoir plus de temps pour ses boulots, son projet, ses études.

La vache !

— Il a plusieurs boulots ?

— Oui, sinon comment ferait-il pour s'en sortir ? Le loyer, les charges, la bouffe, les frais pour les cours. Quand je l'ai connu, il en avait trois ou quatre. Dont certains pas très légaux. Il gère également des blogs bourrés de partenariats, mais ça ne rapporte pas beaucoup et cela prend du temps.

— Ah ? Comment ça, pas très légaux ?

— Il travaillait pour une boîte, une sorte de dépannage à distance. Tu sais les pubs qui bloquent l'ordinateur et font croire qu'il est infesté tout en affichant un numéro de téléphone à appeler d'urgence. Ça paie super bien.

— Et pourquoi n'a-t-il pas continué ?

— Parce qu'il a une conscience. Au début, il avait besoin d'argent pour s'équiper correctement, mais à force, escroquer les vieilles dames lui pesait. Dès qu'il a pu, il a tout envoyé balader.

Jake était décidément intrigant, et drôlement débrouillard même si ses méthodes ne nageaient pas dans l'honnêteté pure.

— Il n'a pas pu payer ses cours de cette façon, comment a-t-il fait ?

— Ça j'en sais rien. Il ne vient pas d'une famille riche, il n'a pas contracté de prêt non plus. Il avait p'tet un bon boulot avant ça, il ne m'en a jamais parlé. Et toi sinon ?

— Mes parents ont eu un grave accident, ils avaient souscrit à une assurance-vie, mentis-je d'une traite.

Mon cœur se comprima douloureusement.

Ce qui jeta un froid terrible mais nécessaire pour qu'il ne pose pas de questions indiscrètes suite aux miennes. Nous arrivâmes en vue de la bouche de métro, effectivement il s'était mis à pleuvoir, il descendit de voiture, me lança un regard de chien battu suivi de « à demain » et courut s'y réfugier.

Ce n'est que lorsqu'il eut disparu de ma vue que celle-ci se brouilla. Je ne parlais jamais d'eux, de ce qui s'était passé, c'était d'ailleurs un contrat tacite entre Sam et moi. Nous savions, nous l'avions vécu, traversé, cela devait rester derrière nous. Ne garder que les bons souvenirs, oublier le reste.

Mais de l'avoir brusqué en mentionnant leur mort m'avait blessée tellement plus que lui.

Parfois je comptais les mois, parfois je n'y parvenais plus. Un trou dans nos vies, un accident, aussi stupide que mortel et nous nous étions retrouvées seules au

monde. La famille de ma mère vivant en France, nous n'avions plus vraiment de contact, celle de mon père avait répondu absent à nos appels à l'aide.

J'avais dix-huit ans depuis trois mois. Sam en avait quinze. Un policier sur le pas de la porte, la casquette à la main, et ses condoléances avaient fait de moi, en une phrase, la seule adulte de la maison.

La maison, d'ailleurs, ne l'était pas restée longtemps. Elle n'était pas entièrement payée, nos parents n'avaient pas d'assurance-vie. Ils pensaient avoir le temps. La banque l'avait reprise, et une fois les funérailles réglées, il ne nous restait presque rien. Juste Sam et moi, quelques cartons et les photos.

Le pire n'avait pas été de tout perdre. Le pire avait été cette femme des services sociaux, avec son dossier et sa voix douce, qui parlait de « placement temporaire ». Sam avait passé des semaines dans une famille d'accueil. Et pendant que je me battais devant un juge pour prouver que moi, gamine de dix-huit ans sans emploi, je pouvais m'occuper de ma sœur, elle devait se défendre contre les petits anges, ces petits cons couvés par celle qui était censée remplacer notre mère.

Ce fut compliqué car le juge exigeait un logement sain et des revenus stables. Je n'avais ni l'un ni l'autre.

Alors je les avais trouvés. Peu importait comment.

Je l'avais ramenée chez nous, l'œil au beurre noir mais plus forte que jamais. Silencieuse, choquée, elle n'avait d'ailleurs plus pleuré une seule fois depuis alors qu'après l'accident, pas une nuit n'avait connu autre chose que ses larmes.

Depuis, la peur ne m'avait jamais vraiment quittée. Qu'un jour quelqu'un sache. Qu'un juge apprenne ce que faisait sa tutrice une fois la nuit tombée, et qu'on me reprenne Sam. Le masque du Papillon ne protégeait pas que moi.

J’essuyai mes joues du revers de la manche et inspirai un grand coup. Sam m’attendait chez Virginie. Elle ne devait rien voir de tout ça. J’attendis que ma gorge cesse de m’étrangler pour remettre le contact, et remis mon sourire, comme on remet un masque.

Chapitre 6



Les semaines avaient filé, rythmées par les cours de Kindermann, les après-midis chez Jake et mes soirées derrière l'écran. Une routine épuisante, mais une routine quand même.

Thanksgiving était passé sans que nous y touchions. Pas de dinde, pas de tarte à la citrouille, pas de «dis-moi de quoi tu es reconnaissante». Sam avait regardé ses séries, j'avais travaillé, et nous avions fait comme si ce jeudi était un jour comme les autres. C'était plus simple ainsi.

Puis, sans que je l'aie vu venir, les vitrines de Boston s'étaient couvertes de guirlandes.

Noël n'était pas la meilleure période de l'année pour Sam et moi, loin de là. C'est à cette époque qu'avait eu lieu l'accident. Deux ans déjà. Pourtant, nous avions convenu, sans trop nous étaler, de le fêter malgré ce douloureux souvenir. Sans chichis et sans nous morfondre. Une façon pour nous d'aller de l'avant, c'est ce que papa et maman auraient voulu.

Nous avions acheté un sapin synthétique à assembler, un nombre plus que suffisant de boules et décorations rouges et or, des guirlandes en quantité, lumineuses ou non. Pourtant, malgré nos bonnes résolutions, je n'avais encore trouvé ni le temps ni le courage de tout installer.

Les boîtes ainsi que les sacs contenant nos achats restaient prostrés dans le coin où nous prévoyions de monter tout cela depuis près de deux semaines. Sam stoppa devant avant de se tourner vers moi.

— Tu as besoin d'un coup de main ?

— Ça ira, je ferai ça tout à l'heure.

— C'est la troisième fois que tu le dis.

Elle vint s'asseoir face à moi, posant ses coudes sur la table.

— Je peux inviter quelqu'un pour le réveillon ?

— Heu oui, qui ? Un copain ?

— Certainement pas, Virginie.

— Ton amie ? Ses parents ne font rien pour Noël ?

— Si mais je crois qu'elle préférerait se pendre que de participer au dîner de famille.

J'évitai un laïus sur le fait de profiter de ses parents tant qu'il était possible même si cela me démangeait. Je ne connaissais pas encore assez bien Virginie pour savoir s'il s'agissait d'une lubie d'adolescente ou une réelle souffrance d'être en leur compagnie. Et Sam semblait s'entendre à merveille avec elle.

— Oui, pas de souci, on fera les courses en conséquence. Et heu… je pensais le proposer à quelqu'un moi aussi.

— Un mec ?

J'acquiesçai de la tête.

— Celui chez qui tu vas après les cours ?

— Cela m'étonnerait qu'il accepte, il est capable de bosser même ce jour-là.

— J'espère qu'il dira oui, je suis curieuse de voir la tête qu'il a.

En fait, j'espérais qu'il accepte. Il travaillait trop, ne s'accordait aucun loisir, il allait craquer. Une soirée ne serait pas grand-chose, elle lui permettrait de souffler juste

quelques heures et moi, qui sait, peut-être retrouverais-je le Jake du premier soir. Mon Jake.

Je devais le lui demander aujourd'hui même, nous étions à la veille des congés d'hiver. Et nous avions été prévenus de ne pas squatter chez lui durant cette période.

J'attendis le bon moment, juste avant de rentrer chez moi, lorsque les garçons étaient repartis hormis Aaron qui lui, restait souvent après tout le monde, à croire qu'il dormait sur place. Je rangeai mes affaires, me levai et hésitai encore tout en avançant vers la porte. Je freinai. J'aurais préféré le lui demander en tête à tête mais je n'avais pas trop le choix.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Jake sans lever le nez.

— Si, tout va bien, je me demandais juste si… tu passais le réveillon avec ta propriétaire ou en famille.

— Non, sa fille passera quelques jours ici avec ses deux petits monstres, je ne risque pas d'y aller. Quant à ma famille… passons.

— Ses deux petits monstres ? Tu n'aimes pas les enfants ?

— Pas spécialement, mais ceux-là sont insupportables. Comme la maison est à leur grand-mère ils pensent que tout est également à eux. L'an passé, ils sont parvenus à entrer ici alors que j'aidais en bas et ont tout saccagé.

— Comment ? Ce ne sont que des enfants ?

— Ils ont touché à mon ordi et renversé toute une canette de soda. J'ai dû m'en acheter un autre en urgence. Si j'en vois un rentrer ici encore une fois, je lui mets un coup de taser.

Aaron pouffa de son côté.

— Et toi, tu fais quelque chose pour le réveillon ? demanda-t-il.

— Oui avec ma sœur et l'une de ses copines.

— Juste trois filles, je peux m'incruster ?

Jake se tourna vers son ami d'un air blasé.

— Elles sont mineures je te signale, intervins-je. Et je crois même qu'elles sont ensemble. Pas touche.

— Ah, mineures… Bon, oubliez ce que j'ai dit. Mais je peux venir quand même ? Mes parents ne seront pas là pour Noël.

— Si tu veux, oui.

J'espérais que Jake suive mais il ne réagit pas.

— Tu viendras me chercher ?

— Tu n'abuserais pas un peu ?

— Non, tu passes ici nous prendre tous les deux, n'est-ce pas Jake ? Il va passer la nuit devant son ordi, au moins qu'il s'amuse lui aussi.

Je me tournai vers le susmentionné, il n'avait pas l'air de sauter de joie.

— Tu as raison. J'ai du boulot.

— Allez quoi, tu ne sors jamais, c'est Noël.

Jake stoppa, se cala dans le fond de son fauteuil, réfléchissant un moment.

— Bon. Tu vas avoir besoin d'aide pour surveiller cet obsédé et je préfère ne pas me farcir la famille, mais pas avant dix-neuf heures.

L'affaire était réglée, je souris, me retins de trop montrer ma joie et leur rappelai leur promesse de venir le 24 à dix-neuf heures.

Nous étions allées faire les courses avec Sam la veille, le magasin était bondé et elle, un peu anxieuse. Elle traîna un moment au rayon bijoux, puis à celui des

parfums, ce qui ne lui ressemblait pas vraiment. Mais à part de courtes boucles d'oreilles et une montre, elle ne portait rien de tout cela.

— Tu cherches un cadeau pour Virginie ?

— Je sais pas trop ce que l'on peut offrir à une fille.

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir à toi ?

— Ce n'est pas pareil. Je sais pas, un voyage peut-être. Ou visiter un truc sympa.

— Il y a des cartes cadeaux près des caisses, pour un week-end ou une soirée dans un endroit chic. Vous pourriez y aller ensemble.

Elle soupira.

— Apparemment, tu as compris… depuis longtemps ?

— Depuis que tu souris lorsqu'elle compte passer la soirée à la maison et tire la tête lorsqu'elle repart.

— Et ça ne te choque pas ? Au lycée, nous devons encore nous cacher, ils ont des mentalités bas de plafond. Et ses parents, je t'en parle pas.

— Non, c'est cool. Si cela se passe bien entre vous, c'est le principal. Évite juste de m'annoncer que vous vous fiancez la semaine prochaine, finis tes études avant.

En réalité, je les enviais. Si je pouvais avoir la moitié de leur complicité avec Jake…

— Et lui, celui qui va venir, comment déjà ?

— Jake. Et il y aura aussi son ami Aaron, il ne voulait pas passer le réveillon chez lui non plus.

— Jake. Ça n'a pas l'air d'avancer avec lui. Tu ne lui plais pas ?

— J'en sais rien, il ne pense qu'au boulot, à son appli, mais je savais dès le début qu'il ne voulait de personne dans sa vie, pas maintenant. Alors, je sais pas, j'attends.

— Jusqu'au jour où il va se pointer avec une autre fille… tu ne devrais pas attendre trop longtemps. Ça peut lui tomber dessus à tout moment, lorsqu'il va en cours, faire ses courses, ça se commande pas ça.

Pourtant il était capable de reléguer ses sentiments en arrière-plan, loin derrière tout le reste afin de parvenir à ses buts. Au fond, je n'avais pas fait mieux jusqu'alors. J'avais choisi de montrer mon corps à de purs inconnus plutôt que de profiter de la présence d'un homme rien qu'à moi. Comment aurions-nous pu payer tout ça sinon ? me demandai-je en observant le caddie. Nous avions opté pour des cuisses de dinde, souhaitant demeurer traditionnelles mais sans nous battre pour les meilleurs morceaux, des marrons qui coûtaient les yeux de la tête et des bouteilles de mousseux sans alcool pour accompagner le tout. Il restait du soda et de l'eau à la maison. Et nous comptions faire la bûche nous-mêmes.

Le lendemain matin, alors que je me mettais à la cuisine et Sam au sapin, je reçus un appel. Aaron, plus nerveux que d'habitude.

— Je pourrais venir plus tôt ?

— Tu seras mis à contribution, je te préviens. Quelque chose ne va pas ?

— Mon vieux… égal à lui-même… je peux ? Maintenant ? Je te ramène Jake si j'arrive à le décoller de sa machine. Lui tant qu'il y a une connexion Wi-Fi et un coin pour se caser, il ne te fera pas chier.

Tiens, je croyais qu'il était seul pour les fêtes, pas de parents chez lui.

— OK.

Je ne m'attendais vraiment pas à ça. Jake allait venir alors que j'étais encore en tablier et occupée à la cuisine.

— Les garçons vont arriver.

— Ils sont pressés dis donc. Virginie m'a proposé de venir nous donner un coup de main pour le dessert. Elle sait se débrouiller d'après ce qu'elle m'a dit.

— Ce sera avec plaisir, sinon la bûche ne ressemblera à rien.

La copine de ma sœur arriva moins d'une heure plus tard, Sam lui ouvrant via l'interphone.

— Bonjour ! lança-t-elle, coupée dans son élan par un baiser sur les lèvres.

Elle rougit et jeta un œil inquiet face à ma réaction.

— Coucou ! Sam m'a dit que tu te débrouillais en cuisine, j'ai besoin d'aide pour le dessert.

Elle sourit, vers sa petite amie, vers moi et s'avança, exhibant un sac de courses.

— J'ai tout prévu. Mais je m'y mets tout de suite. Au fait, j'ai croisé deux types dans la rue. Ils cherchaient une Blake, mais je n'ai pas osé leur dire où vous habitiez sans vous demander avant. J'ai bien fait ?

— Ce sont nos deux autres invités.

— Ah mince.

— Garde ton manteau, fit Sam, on va les retrouver et te ramener ton Jake.

— Son Jake ? interrogea Virginie.

— Je t'expliquerai…

Ainsi Aaron avait pu le déloger plus tôt. Je me jetai dans la salle de bain, ôtai mon tablier, arrangeai mes cheveux et… qu'étais-je en train de faire ? Je devais les garder noués au contraire. Me reconnaîtrait-il encore après ce temps ? Et si oui, il allait m'exploser au nez.

Je me sentais plus nerveuse que d'habitude, pire encore lorsque j'entendis la porte s'ouvrir et l'aperçus. Il ôta sa veste kaki immonde, il portait un jean sombre

ainsi qu'une chemise noire par-dessous. Je ne l'avais jamais vu aussi élégant. Aaron ayant opté pour un style plus décontracté avec un fin pull. Tous deux grelottaient sans vouloir le montrer.

— On a retrouvé les deux bonshommes de neige en bas, s'exclama Sam.

— Désolé, s'excusa Aaron, mais je ne me souvenais plus du numéro.

— Parle pour toi, je t'avais dit que c'était au 11.

Je souris, alors Jake avait retenu mon adresse, je ne l'avais donnée qu'à Aaron sur le coup. Il se montrait pratiquement indifférent à tout sauf à son travail, alors il ne l'était pas tant que cela. Aaron me tira de mes pensées par une bise sonore. Sam leva un sourcil.

— Récapitulons, toi tu es… ?

— Aaron, petit génie de l'informatique, hackeur, développeur, pro-gamer.

— Et un brin vantard, j'ai pigé, le tacla-t-elle sous l'air amusé de sa copine. Et toi, donc tu es Jake.

Elle me jeta un coup d'œil que je ne parvins pas à décoder.

— Bon ben, on a tous du travail je pense. Blake et Jake, vous vous occupez de ce satané sapin ? Cela fait deux semaines qu'il moisit dans le coin. Virginie et moi à la cuisine. Et Aaron… heu…

— Je serai plus utile à la déco.

— J'ai des trucs à faire, je peux avoir ta clé Wi-Fi ? coupa Jake.

— Ah non, pas de boulot aujourd'hui, c'est Noël et on a besoin de tout le monde.

Je la voyais venir à des kilomètres, me caser à une activité avec Jake mais, égal à lui-même, il s'en détachait déjà. Il ne connaissait pas encore Samantha, il n'allait pas tarder à faire connaissance avec ses talents de petit chef.

— Alors vous trois à la déco et nous à la cuisine.

Il soupira, mais n'alla pas jusqu'à gâcher l'ambiance. Il déposa son sac près d'un fauteuil, mon favori, l'avait-il deviné ? L'aurait-il adopté comme moi je l'avais fait, je commençais à m'emballer à trop vouloir le déchiffrer. Il avait dû juste remarquer la prise juste à côté.

— En fait, nous avons acheté tout ce qu'il faut mais on ne l'a pas encore monté.

— Bon ben on va faire ça alors.

— Ça va me changer, on ne décore jamais chez moi, avoua Aaron.

À voir la tête de Jake, ce devait être la même chose chez lui.

« C'est compliqué », m'avait-il avoué lors de notre soirée ensemble.

Je pris la boîte contenant le sapin, il devait faire 1,80 m, à peu près sa taille.

— Tu veux bien le monter ? On va déballer et trier les décorations.

— Je veux bien me charger des guirlandes dans le salon, je vois que vous avez un sac plein, fit Aaron.

Les tâches étant réparties, tous se mirent en route. J'avais mis la dinde au four, les filles s'occupaient du dessert et de l'apéritif tandis que je triais les boules et autres décorations, les classant par taille et couleur. Précis dans tout ce qu'il entreprenait, Jake eut vite fait d'assembler les trois parties du sapin et de déplier ses branches afin de lui donner une allure naturelle, il se recula, jaugea son œuvre de loin.

— Ça n'a pas l'air mal. Par contre pour ce qui est de la déco, je suis nul.

— T'inquiète, c'est comme un algorithme. Tout d'abord les guirlandes lumineuses du bas vers le haut. Puis les rubans et les chapelets de perles. Enfin les boules et les décorations, des plus grosses aux plus petites. Comme tu es plus grand, je vais avoir besoin de toi pour l'étoile et… qu'est-ce qu'il y a ?

Il me fixait, un sourire en coin.

— Rien, je t'écoutais simplement. Tu es organisée, et j'ai remarqué que tu fais du bon boulot, je me disais que je devrais p'tet te confier un autre poste pour notre appli.

— Hé ! Pas le mien, j'ai presque fini ! cria Aaron.

Celui-ci comptait garnir la cheminée.

— Non, j'ai besoin d'un coup de main pour la partie membres.

Il se pencha.

— Tu sauras plus précisément de quoi il s'agit du coup, j'espère que je peux te faire confiance.

Il attendait une réponse de ma part mais je demeurai figée par une si soudaine proximité, je pouvais sentir son souffle, me noyer dans ses iris azur. Mon regard glissa jusqu'à ses lèvres, quel effet elles feraient sur les miennes, dans mon cou, sur mon corps ?

— Tu as un escabeau ? demanda Aaron.

Jake se recula.

— Heu quoi ? Pourquoi ?

— Avec la tonne de guirlandes, je pourrais te faire un chouette truc qui part du plafonnier jusque dans les coins.

J'avais un peu de mal à m'en remettre, à redescendre sur terre.

— Oh euh non, pas la peine, il faut faire les fenêtres et un peu sur la table surtout.

— Bien chef !

Mon visage me brûlait, je devais avoir l'air d'une ado intimidée face au plus beau mec de sa classe. J'entendis pouffer de rire depuis la cuisine ouverte, Virginie tendait une cuillère pleine de pâte chocolatée à Sam, la reculant au dernier moment. Un

geste assez complice. Au moins, elles n'étaient pas condamnées à errer entre leurs sentiments et leur raison, tandis que je savais que quoi qu'il arrive, cela ne pourrait jamais coller entre Jake et moi.

— Blake ?

Je me tournai de nouveau vers lui et son regard brûlant.

— Oui ?

— On commence par la blanche ou ?

— Heu oui, on la place près du tronc.

— Je m'en charge.

Avec joie, j'en profitai alors pour l'observer. Un nouvel environnement, autre qu'assis devant son PC ou arpentant les allées de la classe, il avait l'air un peu plus détendu et de le voir appliqué, méticuleux, et néanmoins peu sûr de lui — ce devait être la première fois —, mon cœur vacilla de nouveau.

Je vins à son secours, soutenant la longue guirlande lumineuse tandis qu'il l'enroulait autour du sapin. Chacun d'un côté de l'arbre artificiel, je lui jetai quelques regards, transie d'admiration, il releva les yeux. Reprit sa concentration, revint vers moi, une deuxième puis une troisième fois et imita mon manège et se mit à sourire pour lui-même. Je ne pus retenir le mien et durant quelques minutes, j'eus l'impression qu'une douce complicité commençait à se tisser entre nous. Je retrouvais un peu du Jake du premier soir. Plus détendu et loin de ses lignes de code, de son travail, de ses projets. Ses rêves lui prenaient énormément de temps, ne laissant aucune place à autre chose. Cet après-midi, il les laissait enfin un peu de côté.

Sam me lança un regard complice, elle avait deviné ce que je devais ressentir pour lui depuis longtemps.

— Ça te va comme ça ?

Je hochai la tête, il avait fait ça bien comme toujours. Et nous poursuivîmes selon l'ordre établi. Je lui passai les boules, il leur trouvait la place idéale. Entre-temps, les filles avaient terminé, la bûche était au réfrigérateur et elles avaient élu domicile dans le canapé à la recherche du film du soir. Tandis qu'Aaron s'extasiait sur sa décoration.

— Y'a pas à dire, je suis doué quand même.

Jake sourit, ne commentant pas. L'ambiance qui régnait me mit du baume au cœur et l'impression de retrouver un peu des ambiances familiales d'antan. C'était différent mais au moins, nous n'allions pas passer cette fête en tête à tête, à n'oser rien dire ou au contraire, nous souvenir douloureusement du passé. Sur la lancée de mes pensées, je murmurai.

— Merci d'être venus.

— C'est Aaron qui m'a convaincu.

— Tu ne serais pas venu sans lui ?

— Tu sais pourquoi, ce n'est pas à cause de toi.

— Lorsque nous aurons terminé, je te rendrai ta liberté, tu pourras t'installer dans le fauteuil jusqu'au dîner.

Chapitre 7



Le repas fut plus joyeux que je n'avais osé l'espérer. La dinde était à peine trop cuite, les marrons valaient chaque dollar, et Aaron réclama trois fois de la farce en jurant qu'il n'avait jamais rien mangé d'aussi bon. Au moment de trinquer, Sam leva sa flûte de mousseux.

— À ceux qui ne sont plus là, dit-elle simplement.

Un silence passa. Je sentis le regard de Jake sur moi, mais je ne levai pas les yeux. Puis Virginie fit tinter son verre contre celui de Sam, Aaron l'imita, et la soirée reprit son cours. Papa et maman auraient aimé ça. Une table pleine, du bruit, des rires.

Nous avions à peine débarrassé qu'Aaron s'agitait déjà.

— Et si on faisait un action ou vérité ?

— Oh non, c'est chiant, se plaignirent les filles en chœur.

— Un « Je n'ai jamais », alors, proposa Virginie. On dit un truc, et ceux qui l'ont déjà fait mangent un truc.

Elle déposa sur la table basse le saladier de fruits secs et de bonbons qui traînait près du sapin.

— Jake, tu suis ? demanda Aaron.

— Si tu touches à la vie privée…

— Bah non, voyons.

Bizarrement, je n'en croyais rien.

Nous nous installâmes sur le tapis, autour de la table basse. Aaron se frottait les mains.

— Bon, je commence.

— Honneur aux dames, le coupa Jake, sans lui laisser l'opportunité de refuser.

Sam ne se fit pas prier.

— Je n'ai jamais menti à ma sœur !

Elle attrapa un bonbon en me lançant un clin d'œil. Virginie l'imita en riant.

— Pardon ? m'offusquai-je.

— Fallait pas me demander si j'avais fini mes devoirs.

— Et toi, Virginie ? Tu n'as même pas de sœur !

— J'ai menti à la tienne, ça compte.

Jake eut un sourire en coin. Je jouai les outrées, mais au fond, ça me faisait un bien fou de les entendre rire.

— À moi, lança Aaron. Je n'ai jamais hacké le site de mon lycée.

Personne ne bougea, puis il prit un bonbon avec une fierté non dissimulée.

— Évidemment, soupira Jake.

— Ils avaient un mot de passe du genre «admin123». C'était un service public.

— À toi, Jake.

Il réfléchit un instant.

— Je n'ai jamais eu trois boulots à la fois.

— C'est pas juste, rit Virginie, nous on est encore au lycée.

Il s'apprêtait à se servir lorsque Sam tendit la main vers le saladier.

— Ah bon ? s'étonna sa petite amie.

— On avait besoin de fric. J'ai sorti des chiens, gardé des gosses et distribué des pubs dans le quartier. Bon, j'avoue, celui-là, je n'ai tenu que deux jours.

— Ça compte quand même, lui assura Jake en croquant son bonbon.

Mon tour arriva. Je ne savais pas quoi dire, et j'espérais en profiter pour en apprendre un peu plus sur le garçon assis face à moi. Je pris une inspiration.

— Je n'ai jamais passé Noël tout seul.

Le silence tomba d'un coup. Je regrettai aussitôt. Mais Jake tendit la main sans hésiter, prit un bonbon et le fit tourner entre ses doigts.

— Plusieurs fois, dit-il sobrement.

Puis il le croqua comme si de rien n'était. Personne n'osa relever. Aaron baissa les yeux sur le tapis.

— Bon, et si on passait au dessert ? proposa Sam, toujours là pour sauver une ambiance.

Elle entraîna Virginie à la cuisine pour la bûche et les assiettes. À peine eurent-elles tourné le dos qu'Aaron se pencha au-dessus de la table basse.

— Vite, la version adulte avant qu'elles reviennent. Je n'ai jamais fait de plan à trois !

Il attrapa un bonbon avec un air de défi.

— Ben voyons, soupira Jake.

— C'est vrai !

— Avec un autre mec et sa copine ?

— Non, deux filles !

Je me doutais qu'il mentait pour se rattraper des remarques précédentes. Ce dont je ne me doutais franchement pas, c'est que Jake tende la main vers le saladier, choisisse un bonbon et le croque sans un mot.

— Non, là tu déconnes, s'étrangla Aaron. La vache, tu ne me dis pas tout, mon pote.

— Je préfère.

J'étais soufflée. Il avait bien plus d'expérience que je ne le pensais pour un geek. Et puisque je devais jouer le jeu, je pris un bonbon à mon tour. Ce n'était pas faux, après tout, même si ça n'avait jamais été que virtuel, derrière un écran. Jake haussa les sourcils. Une seconde à peine. Puis son regard s'attarda sur moi, sans moquerie ni jugement, comme s'il comprenait exactement ce que ce bonbon voulait dire.

Les filles revenaient déjà avec la bûche.

— Qu'est-ce qu'on a raté ? demanda Sam.

— Rien, répondîmes-nous tous les trois d'une même voix.

La bûche était un succès, à la grande fierté de Virginie, qui décréta qu'il fallait un dernier jeu pour la digestion.

— Deux vérités, un mensonge. Chacun dit trois trucs sur lui, on devine lequel est faux. Jake, tu commences, t'es le plus mystérieux.

Il posa sa cuillère et prit le temps de réfléchir.

— J'ai grandi en famille d'accueil. J'ai déjà dormi dans une voiture pendant plusieurs jours. Et je déteste Noël.

Je me figeai, ma cuillère à mi-chemin. La famille d'accueil, je le savais. Il me l'avait confié ce soir-là, la voix basse, les coudes sur son bureau. À Papillon. Pas à Blake.

— La voiture, lança Aaron. Tu n'as même pas de voiture.

— Je n'en ai plus. Nuance.

— Alors c'est Noël, tenta Sam. Tu as l'air de t'amuser.

Tous se tournèrent vers moi. Ma gorge se serra. Si je donnais la bonne réponse, comment expliquerais-je que je la connaissais ?

— Je… je dirais Noël aussi.

Il me fixa une seconde de trop.

— Perdu. Le mensonge, c'est la famille d'accueil.

Mon cœur manqua un battement. Il mentait. Je le savais. Et à la façon dont il soutenait mon regard, j'eus l'étrange sentiment qu'il savait que je savais.

— À toi, Blake, enchaîna Virginie.

Je bredouillai trois banalités dont je ne me souviens même plus. Je n'entendais plus que les battements de mon cœur.

Le jeu s'essouffla de lui-même. Quelqu'un proposa un film de Noël, et les heures filèrent sans que je les voie passer.

Nous nous étions agglutinées entre filles dans le divan, Sam et Virginie se partageant un plaid, j'observais tantôt Aaron qui dormait profondément dans l'un des fauteuils tandis que Jake bossait dans le second. La rediffusion d'un film de Noël ne parvenait pas à me fasciner autant que lui. Il s'étira et détendit ses cervicales avant de se reporter vers son ami puis sur moi.

— Il y a des chances pour qu'on passe toute la nuit ici. La dinde a eu raison de lui. Petit joueur, plaisanta-t-il ensuite.

— Ce n'est pas un problème.

— Parlant de dormir, je ne serais pas contre, fit l'une des deux à côté de moi. Il est deux heures passées, on devrait p'tet ouvrir les cadeaux.

Je sentis le regard gêné de notre invité arrivé les mains vides tandis que les filles se précipitaient sur les deux paquets au pied de l'arbre. Sam avait finalement opté pour une montre, aucun des établissements proposés avec les cartes cadeaux n'autorisait les mineurs. Je me levai et allai chercher une boîte couverte de papier bleu, une autre verte et glissai la seconde sur les genoux de l'endormi. L'autre était pour Jake.

— Pour moi ?

— Au départ, c'était pour le père Noël, mais ce lâcheur n'est pas venu. Oui, c'est pour toi.

Il la déballa. C'était une photo dans un cadre sur laquelle figurait la troupe de pots de colle, comme il nous appelait, ainsi que nos autographes.

— C'est cool. Qui a eu l'idée ?

— Nous nous sommes concertés en secret, mais j'ai acheté le cadre.

— J'ai un truc pour toi aussi. Je ne savais pas trop si c'était le moment pour ça mais à tout hasard…

Il sortit une feuille imprimée de sa poche, je la dépliai.

— Tu fais officiellement partie du projet. Je te remercie pour ton aide d'ailleurs. Ce n'est qu'une promesse sur papier, mais elle est signée. Tu as un pourcentage de la société, comme Aaron. Le jour où elle vaudra quelque chose, ta part aussi.

— Merci.

— Pas de quoi. Tu as fait plus pour moi en quelques semaines que n'importe qui d'autre. J'attends encore les modules d'Aaron.

— Kindermann nous demande beaucoup de travail.

— Il est capable de le faire malgré cela, le souci c'est qu'il passe plus de temps à jouer qu'à coder lorsqu'il est à l'appart. Jette un œil à l'occasion, tu verras. Il m'a dit qu'il n'avait pas le droit d'ouvrir son portable chez lui, il en profite un peu… beaucoup lorsqu'il est chez moi.

— Il allait s'en souvenir, c'est le but de son cadeau.

Dans le paquet sur ses genoux, reposait un agenda dans lequel j'avais griffonné chaque début de semaine « *N'oublie pas les codes de Jake* ».

Chapitre 8



Ce matin, les cours ayant repris depuis peu, Jake n'était pas à la cafétéria. J'avais pour habitude de ne pas me mêler aux garçons durant leur rituel du matin, mais inquiète de son absence, je me dirigeai vers eux. Cela ne lui ressemblait pas.

— Jake n'est pas là ?

— Non. Je suis passé chez lui comme chaque jour, m'informa Aaron, il m'a ouvert en disant qu'il ne pourrait pas venir de la journée et m'expliquerait plus tard. Je n'en sais pas plus. Il n'avait pas l'air bien.

Je le remerciai et regagnai ma classe au ralenti, oubliant mon chocolat chaud matinal. Jake n'avait pas l'air bien et il allait rater les cours. Lui, rater les cours ! Ce devait être grave.

Il ne fut pas présent non plus lors des travaux pratiques de l'après-midi. Kindermann quant à lui, fut aussi évasif que possible lorsqu'il nous prévint de son absence. Aaron n'avait toujours aucune info, mais nous prévoyions tous de passer ensuite chez lui pour en savoir plus.

Un aboiement lugubre nous accueillit de derrière la porte avant même que l'un d'entre nous ne pose son doigt sur la sonnette. Au bout d'un long moment, Jake lui-même vint ouvrir.

— Pas aujourd'hui les gars, je vous tiens au courant.

— On peut savoir ce qui se passe, on peut t'aider ? demanda Aaron.

— Vous ne pouvez rien faire, c'est madame Smith. Je l'ai trouvée morte ce matin dans son salon. J'ai essayé de contacter sa famille durant des heures, je me suis

occupé d'avertir le 911 et toutes ces conneries. Sa fille est enfin arrivée. Avec un type et ses deux monstres, je ne vais pas m'éterniser. Je viendrai en cours demain.

Il n'ajouta rien de plus et alors que les condoléances pleuvaient, les gars repartirent, débattant de la situation. Je les suivis sur quelques mètres. Qu'allait-il devenir ? Je connaissais cette épreuve et la difficulté de gérer tout ça. Cette dame était un peu comme sa seule famille.

Je ne parvenais pas à repartir et le laisser seul face à ce drame similaire au mien. Sam avait été là pour moi et j'avais tenu le coup pour elle. Sans elle, j'aurais sans doute craqué et complètement perdu pied. Jake était fort mentalement mais… Je revins sur mes pas et sonnai de nouveau. Une femme blonde m'ouvrit sèchement.

— C'est pour quoi encore ?

— Je viens voir Jake.

Le chien m'accueillit plus chaleureusement, il se frotta au bas de mon jeans, et jappa tristement. Pauvre Levon, il avait perdu le centre de son univers, sa maîtresse. Je tapotai le haut de sa tête.

— Écoutez, nous avons déjà beaucoup à faire avec le décès de maman.

— Oui mais il habite ici, il a le droit de recevoir qui il veut et madame Smith me connaissait bien.

— Allez-y, soupira-t-elle.

Je traversai le hall, et aperçus un homme enjoué, en costume, qui notait tout ce qui se trouvait dans le salon dans un petit carnet à spirales.

— Je dois avouer que tu fais une bonne affaire, chantonnait-il. Les meubles sont en parfait état, chez un antiquaire ça va nous rapporter une fortune. Sans compter ces ravissantes pièces en biscuit, elles sont signées, tu as remarqué ?

Elle n'avait pas perdu de temps en amenant ce pseudo-expert ici dès aujourd'hui. Deux gamins sortirent de la cuisine, le visage et les doigts tachés de pâte à tartiner avant de monter à l'étage, salissant la rambarde du bas vers le haut.

Cette maison si calme d'habitude m'était subitement devenue étrangère. Je montai derrière eux, ils étaient déjà là, frappant à la porte de Jake et hurlant vouloir entrer. Le chien m'avait suivi, il demeura en retrait, queue entre les pattes.

Me voyant, les gosses filèrent aussitôt, me bousculant en passant. La porte s'ouvrit un peu brutalement, Jake, exaspéré, apparut.

— Foutez le camp, bordel ! Oh… c'est toi ! Désolé.

— C'était pas moi qui ai frappé, c'était bien les… deux monstres.

Levon s'engouffra dans la chambre.

— Pauvre chien, il les supporte autant que moi, viens, entre, ils pourraient revenir.

Je ne me fis pas prier et me glissai chez lui, il verrouilla et alluma une lumière supplémentaire.

— Tu as besoin d'aide pour quelque chose ? demanda-t-il.

— Non, c'est toi qui en as peut-être besoin. J'aimais bien Madame Smith, elle était très gentille. Que va-t-il se passer maintenant qu'elle n'est plus là, que dit ton bail ?

— J'avais signé un contrat pour une chambre d'étudiant en première année puis elle m'a laissé y habiter lors des congés, elle aimait bien avoir une présence chez elle, surtout que même lorsque vous êtes là, nous ne l'ennuyons pas beaucoup. Avec sa fille, ça va être plus compliqué. Elle veut me virer.

— Tu as un autre endroit où loger ? Chez Aaron ? Ou l'un des autres ?

— Aaron… non, je n'y compte pas, ses vieux ne savent même pas que…

Il s'assit, frotta son visage de ses deux mains, il avait l'air abattu, fatigué.

— Son histoire est assez spéciale à lui aussi. Son père voulait qu'il fasse des études commerciales, pas en informatique. Ils n'ont même pas la télé ni de micro-ondes, chez eux. Pas par manque de moyens. Son vieux est complètement technophobe. Il tolère juste la machine à laver et encore. Du coup, Aaron suit en douce les cours de Campus 33, lui présente des documents falsifiés depuis plus d'un an. Je pourrais mentir moi aussi, pas que ça me gênerait mais… ils sont d'un autre monde. Ils ne m'hébergeront pas, pas un type comme moi.

— Pas un gars ayant fait 99 % aux tests de Kindermann, un surdoué ?

— À leurs yeux, un abruti de geek qui passe son temps à *jouer* sur un ordinateur…

Il soupira de nouveau.

— Les autres, c'est même pas la peine. L'un vit en coloc et l'appart est déjà surpeuplé, il n'y aura pas moyen de bosser au calme, l'autre vit chez sa copine, une sorte de harpie qui ne l'autorise même pas à utiliser sa console, c'est pour ça qu'il vient ici d'ailleurs. Elle a déjà jeté deux portables par la fenêtre.

— Oula… quelle ambiance ce doit être, tentai-je de plaisanter mais cela ne faisait pas avancer les choses.

— Je dois trouver un logement, le moins cher possible et au plus vite.

— Tu payais cher ?

— 350.

— Ah, la vache, c'est rien !

— Je faisais ses courses lorsqu'elle avait besoin de quelque chose. Une aide venait deux fois par semaine pour le ménage, une infirmière tous les après-midis mais elle s'est toujours sentie seule. Je l'ai trouvée devant sa télé allumée ce matin, elle a vécu seule, elle est morte seule. Alors que j'étais là, à deux pas. Je m'en veux, elle espérait

un peu de compagnie, juste un peu de putain de compagnie, j'aurais p'tet dû descendre un peu plus souvent, juste une heure de temps en temps mais… et merde…

Levon l'écoutait, le menton posé sur son genou, ses grands yeux attentifs levés vers lui. Moi aussi, j'aurais peut-être dû m'attarder et discuter avec elle plus souvent, cela avait l'air de lui faire tellement plaisir. Mon cœur se serra à cette idée. Mais si je ne pouvais plus rien pour elle, je ne pouvais laisser Jake dans cette situation. L'envie de le consoler, de le prendre dans mes bras me gagna, je n'en fis rien par crainte qu'il me repousse.

Je m'assis sur le rebord du lit, Levon y grimpa et posa sa truffe contre ma cuisse.

Et moi ? Pouvais-je l'héberger ? Il y avait Sam, je devais lui demander avant tout. Elle l'avait étudié lors du réveillon et l'avait catalogué comme bizarre, mignon et monomaniaque. En rapport avec son besoin constant de bosser.

Et il y avait mon activité. Pourrais-je poursuivre sans qu'il ait de soupçons ? Je me préparerais dans ma chambre, et puis m'éclipser dès 21 heures ne le dérangerait pas, il ne le remarquerait même pas. Par contre, inviter le club de pots de colle chaque jour, je n'étais pas tout à fait prête à imposer ça à ma sœur.

— Je… je dois encore en parler à Sam mais…

On frappa à la porte, me coupant net. Jake se leva sans se presser et alla ouvrir.

— Ah ! Il est là… souffla la femme de tout à l'heure, voyant le chien. J'espérais qu'il soit sorti et ne réapparaisse plus.

Je posai une main protectrice sur Levon, ce qu'elle pouvait être antipathique. À croire que mis à part ses enfants mal élevés, elle ne respectait rien ni personne.

— Et sinon, vous me dérangez pour quoi ?

— Comme je l'ai mentionné tout à l'heure, je voudrais que vous libériez la chambre, monsieur Trevor. Nous venons d'en parler avec mon ami. Cela

m'arrangerait pour avant la fin du mois. Nous aurons des travaux à y faire, je vous enverrai votre préavis dès demain.

— La fin du mois est pour dans deux semaines ! J'ai un travail et des études en cours à deux pas d'ici, je ne trouverai jamais d'ici là ! J'ai droit à un mois de préavis !

— Si vous aviez renouvelé votre bail, oui. Mais il ne s'agissait plus que d'un contrat verbal. Et je n'ai pas été témoin de la chose. Je peux appeler mon avocat si vous voulez, faites-en autant.

— C'est bon…

— Le 30 au plus tard ! N'oubliez pas, fit-elle tout en s'éloignant.

— Connasse… murmura-t-il en refermant. Un avocat… j't'en ficherai des avocats…

Un lourd silence s'installa alors qu'il allait et venait lentement dans la pièce, mains dans les poches, il stoppa devant la fenêtre, écartant les lamelles de son store.

— En fait, je n'ai aucune idée où aller, pas avec mon budget. Mon job d'assistant n'est qu'un mi-temps, je n'aurai de chambre nulle part à ce prix-là.

— Tu as déjà eu l'occasion de tester notre fauteuil à la maison, mais le canapé est encore plus confortable tu sais. Tu…

— Quoi, tu me proposes quoi là ? Aller vivre chez toi ?

— Heu oui. Le temps de voir venir ou… de finir l'année scolaire. Enfin, je dois en parler à Sam mais elle n'a émis aucun jugement négatif sur toi.

— Je n'ai pas les moyens de mettre plus que 350, et encore, il m'arrivait souvent de ne rien payer. J'ai investi pas mal de fric dans mon projet. Il me faut des serveurs, une infrastructure et je n'ai pas encore fini de tout rassembler.

— Je ne demanderai rien moi. Je sais que tu ne mettras pas de bordel, que tu travailleras essentiellement. Juste un petit quelque chose pour la bouffe, c'est tout.

— Et le chien ?

Levon remua de la queue et leva la tête, comprenant que son destin était en train de se jouer à lui aussi. Nous n'avions jamais envisagé un animal à la maison. Cela demandait des responsabilités, du temps et s'il se montrait bruyant, des ennuis avec le voisinage.

— Cette sorcière va le mettre à la fourrière, ou l'abandonner sur l'autoroute si ça se trouve. Quoique, ça vaut mieux que de le laisser aux mains de ses petits monstres.

Les susnommés se firent entendre, cavalant sur le palier, ils s'engouffrèrent dans la pièce d'à côté. Jake se leva aussitôt et sortit à leurs trousses.

— C'est encore chez moi ici, fichez le camp !

— Sale con, lâcha l'un d'eux.

— Je vais le dire à maman, poursuivit l'autre.

Adorables en effet. Il revint plus exaspéré encore. Travailler dans ces conditions, il ne fallait pas trop y compter. Je sortis mon téléphone et appelai Sam.

— Oui ?

Le rire cristallin de Virginie sonna derrière elle. Si proche qu'elle devait se trouver tout à côté, je me doutais qu'elles profitaient de mes deux heures chez Jake pour être tranquilles.

— Désolée de vous déranger mais il y a une urgence.

Je lui fis le résumé de la situation sur l'expulsion de Jake.

— Heu oui, il est plutôt discret comme mec et… tu as mis sur haut-parleur ?

— Non.

Je lançai un regard vers l'intéressé qui, malgré sa première opposition à ma proposition, semblait avoir ravalé sa fierté.

— Et puis, j'imagine que tu veux l'aider, mais et pour tes… enfin ton boulot ?

— On se débrouillera.

— C'est toi qui vois, monsieur monomaniaque ne me dérangera pas.

— Il y a autre chose. Sa logeuse avait un chien.

— Oui et ?

— Sa fille n'en veut pas, ce sera nous ou la fourrière.

— Ah…

Elle me fit don d'un long blanc durant lequel elle masqua sa voix. Je devinai pourtant son amie bien plus emballée qu'elle.

— Bon, c'est d'accord. Il faudra s'arranger pour le sortir… Je veux bien le faire mais une fois par jour. Vous vous débrouillerez pour le reste.

— Merci Sam.

— Il arrive quand le fameux Jake et son toutou ?

— Le temps d'emballer ses affaires.

— Heu quoi ? fit-il.

Je raccrochai.

— Elle va te faire chier jusqu'à ce que tu partes, les gosses vont te tourner en bourrique, autant partir tout de suite. Tu as beaucoup de choses à emmener ?

— Heu non, fit-il un peu perdu, scrutant les quatre coins de sa chambre. Les meubles ne sont pas à moi. Mes fringues, mon matos, deux trois trucs, des livres, des magazines. De quoi… de quoi remplir un grand sac, une caisse et mon sac à dos.

— Alors on y va.

Il affronta de nouveau la famille de la défunte pour emprunter deux sacs poubelle et dénicher une caisse dans sa cave et revint. J'empilai soigneusement ses vêtements dans son sac, me débattis avec sa couette, ses draps et son oreiller dans le second tandis qu'il débranchait son matériel, le rangeait avec soin et remplissait le carton. Une demi-heure plus tard, nous étions en bas.

— Vous allez être débarrassée de moi… et du chien, ajouta-t-il.

Même cette bonne nouvelle ne lui arracha pas le moindre sourire.

— Je vais récupérer son panier, ses jouets et sa bouffe. Permettez ?

— Mais allez-y.

Il rassembla donc les affaires de Levon et les entassa dans un sac de courses réutilisable. Elle le surveilla tout ce temps comme convaincue qu'il était capable de fuir avec plus que nécessaire. Avant de partir, il lui mit sa laisse, le chien avait l'air heureux tout à coup et sautait sur place. Au moins il ne finirait pas courant sur une aire d'autoroute d'ici à quelques jours. Mais un chien… Sam avait accepté à contrecœur, je l'avais bien senti.

Nous remplîmes mon coffre et fîmes monter le chien à l'arrière, il y trouva ses aises immédiatement et jappa, prêt à prendre le large. Je fis une courte prière pour qu'il ne soit pas malade en voiture.

Jake fit grise mine tout ce temps. Une fois sa ceinture attachée, il émit un faible « merci » tout en regardant la façade une dernière fois. Pas besoin de plus, je le faisais pour moi aussi. Je ne me serais jamais remise de le laisser disparaître de ma vie aussi brusquement, je n'étais pas prête à le perdre quelle qu'en soit la raison.

Chapitre 9



Jake se fit tout petit. Cela m'embarrassait qu'il se sente aussi redevable, je voulais qu'il se sente chez lui, à l'aise. Alors qu'il déchargeait la voiture, j'entrai prévenir Sam. Levon me suivit. Il entra dans l'appartement, se jeta dans le divan, les fauteuils, fit le tour de la table puis parvint à se glisser dans la chambre des filles. J'entendis Virginie pousser un cri de surprise avant d'éclater de rire. Mais le chien réapparut, complètement perdu. Il refit le tour de la pièce, nerveux, jappant désormais. Son attitude m'avait échappé, pas à Sam.

— C'est le chien de la vieille dame. Il croit qu'elle est ici, il la cherche. Pauvre chien.

— Tu crois ?

— Ouais. Moi aussi, ça m'a fait ça… durant des jours j'ai eu l'impression qu'ils allaient revenir, comme si rien ne s'était passé.

Elle me tira une étrange grimace, une sorte de sourire triste avant de regagner sa chambre. Levon l'y suivit.

— Il pourra rester avec nous ? J'adore les chiens, s'exclama son amie.

Je n'entendis pas la réponse, j'avais le cœur en vrac. Tant de choses allaient être bouleversées désormais, pour nous tous. Jake arriva avec ses affaires, les porta dans la pièce. Les filles apparurent lorsqu'il eut tout terminé.

— Alors, il paraît que tu vas habiter ici ? Longtemps ?

— Le temps de trouver autre chose. Autant dire un moment.

— Ça va nous changer, un homme à la maison, tentai-je de plaisanter. Bon, hé bien, il n'y a plus qu'à énoncer les termes de notre contrat. La vaisselle, chacun son tour. Pour les repas, je m'en occupe en général mais je ne suis pas contre le fait que quelqu'un se dévoue de temps en temps. Nous ne te dérangerons pas beaucoup le soir. Sam a l'habitude de regarder une série dans sa chambre après le dîner et… et moi je serai dans ma chambre aussi, ajoutai-je, évasivement.

— Très bien. Je vais surtout squatter votre divan pour dormir, un coin de table pour bosser, vous oublierez même que je suis là. Et… je demanderai aux garçons de ne plus passer.

— Cela ira pour ton projet si Aaron ne vient plus ?

— Nous nous verrons dehors s'il le faut, pas de souci, on s'arrangera.

— Et tu sais que tu peux compter sur moi si tu as besoin de coder quelque chose.

— Je sais oui.

Il ne se fit pas prier, les longs moments d'émotion n'étaient pas trop son truc. Il installa son ordinateur et ne se fit plus entendre jusqu'au dîner. Un véritable fantôme. Seul le bruit léger de ses doigts sur son clavier rappelait sa présence. Je préparais toujours le dîner suffisamment tôt pour être en forme pour 21 heures. Un quart d'heure avant le moment fatidique, je lui annonçai que j'allais me coucher. Sam ayant disparu avec Levon depuis un moment.

Je n'en demandais pas tant, pourtant il lâcha son boulot et se tourna vers moi.

— Encore merci pour tout ça. Je te le revaudrai.

— Ne t'ennuie pas avec ça, termine ton projet. C'est important.

— J'y compte bien. Bon… bonne nuit, fit-il enfin.

Je regagnai ma chambre, verrouillant la porte pour plus de sécurité et installai mon portable au pied du lit. Maquillée, un court kimono couvrant des sous-

vêtements de dentelle, je lançai l'application. Ma journée était terminée, ma nuit ne faisait que commencer.

Plan à trois en privé ?

Un couple, une soirée à 200 qui s'annonçait. Je ne tardai pas à me dévêtir selon leurs desiderata, à utiliser mes jouets alors qu'ils s'amusaient de leur côté. Monsieur ne me quittant pas des yeux tandis qu'il pénétrait sa femme. Ils avaient la quarantaine épanouie, malgré tout je n'aimais pas particulièrement le regard qu'il me lançait. La séance dura près de trois quarts d'heure, je n'étais pas mécontente que cela soit terminé. Une faible lumière dans le salon m'indiquait que Jake travaillait toujours. Et s'il entendait quelque chose ? Je stoppai pour la soirée, enfilai un pyjama et ouvris la porte en silence. Il portait un casque et dodelinait de la tête au rythme de la musique. Ouf ! Il n'avait rien entendu. Et s'il observait ce même rituel de programmer en musique, j'étais tranquille.

Les jours suivants, Levon resta prostré près de la porte d'entrée, le museau sur les pattes, à guetter un pas qui ne viendrait plus. Il ne mangeait presque rien. Il fallut une semaine et toute la patience de Sam, qui lui parlait comme à un vieux copain en lui glissant des morceaux de fromage, pour qu'il accepte enfin de quitter son poste. Un matin, je le trouvai roulé en boule au pied du canapé, contre la veste de Sam. Il avait trouvé sa nouvelle maîtresse.

Le premier matin, la question s'était posée d'elle-même, devant le parking.

— Que fait-on ? Tu prends le métro ?

— Je vais au même endroit que toi, non ?

Nous fîmes donc le trajet ensemble, Sam à l'arrière qui nous observait dans le rétroviseur avec un sourire de plus en plus large. Lorsque nous entrâmes côte à côte au *Hello World Café*, Aaron manqua s'étouffer avec son jus d'orange.

— Attendez… Vous êtes arrivés ensemble ?

— Je loge chez Blake le temps de trouver autre chose, répondit Jake sans s'arrêter. Et ce n'est pas ce que tu crois.

— Je n'ai rien dit !

— Tu l'as pensé tellement fort que tout le café l'a entendu.

Je filai commander mon chocolat, les joues en feu. Derrière moi, Aaron chantonnait déjà une chanson d'amour, la fredonner pour nous taquiner devint son rituel.

La salle de bain posa d'autres problèmes. Nous étions trois, quatre en comptant Levon, qui avait décidé que la baignoire était l'endroit idéal pour faire la sieste. Le matin, nous partions tous ensemble : Sam passait la première, moi ensuite, au pas de course. Jake, lui, prenait sa douche le soir, tard, quand il levait enfin le nez de son écran.

Le troisième soir, mon show terminé, je sortis de ma chambre pour me démaquiller, persuadée qu'il codait encore. La lumière de la salle de bain était pourtant allumée, mais je poussai la porte sans réfléchir. Il était devant le lavabo, torse nu, une serviette autour du cou, et leva les yeux vers moi dans le miroir.

— Pardon ! Je… je croyais que…

Mon reflet me frappa en même temps que le sien. Les yeux charbonneux, la bouche rose nacré, le teint parfait. Tout ce que la fille aux lunettes ne portait jamais. Je baissai aussitôt la tête, laissant mes cheveux tomber devant mon visage.

— Pas de souci. J'ai fini.

Il passa près de moi pour sortir, si près que je sentis l'odeur de mon propre gel douche sur sa peau. Il ne fit aucune remarque. Pas un mot, pas un regard de trop. Je refermai la porte et m'y adossai, le cœur battant. Ce torse, je l'avais déjà vu. Derrière un écran, une seule fois. Et mon corps s'en souvenait beaucoup trop bien.

Je me démaquillai si vite que j'en eus les yeux qui piquaient.

Puis vint ce mardi. J'étais en plein show, avec un habitué qui payait bien. En changeant de position, je heurtai le pied de ma lampe. Elle bascula et s'écrasa sur le parquet dans un fracas qui me parut assourdissant dans le silence de l'appartement.

Je me figeai. Coupai le micro d'un geste.

Trois petits coups contre ma porte.

— Blake ? Tout va bien ?

La voix de Jake. Juste derrière la porte.

— Oui ! J'ai fait tomber ma lampe, rien de grave. Désolée pour le bruit.

Un silence. Interminable.

— D'accord. Bonne nuit.

Ses pas s'éloignèrent. Je relevai la lampe, rallumai le micro et retrouvai mon sourire de Papillon, mais le cœur n'y était plus. À l'écran, mon client n'avait rien remarqué. Moi, je ne pensais plus qu'à une chose.

Il n'avait pas son casque, ce soir-là. Sinon, il n'aurait rien entendu.

Le lendemain matin, une tasse de chocolat chaud m'attendait sur la table, à côté de ma place. Jake était déjà plongé dans son code.

— Bien dormi ? demanda-t-il simplement.

Je ne sus jamais ce qu'il avait vraiment entendu.

Chapitre 10



Il était presque vingt et une heures. Bientôt sonnerait l'heure de me préparer, j'éteignis la télévision que j'étais la seule à suivre réellement. Je lui souhaitai bonne nuit, il répondit distraitement comme toujours.

Il m'avait confié qu'il devait trouver le reste de la somme pour son projet, et vite. Aaron avait enfin terminé ses codes, tout était prêt, sauf l'essentiel : son algorithme devait encore apprendre. Pour ça, il lui fallait des machines surpuissantes, des cartes graphiques que l'on louait à l'heure dans d'immenses centres de données, à prix d'or. Depuis l'explosion de l'intelligence artificielle, tout le monde se les arrachait. Jake attendait son tour depuis des semaines sur une liste d'attente. Le matin même, un créneau s'était libéré. Il avait dix jours pour payer, sinon il retournerait en bas de la liste, pour des mois peut-être. Ses économies ne suffisaient pas. Il lui manquait un peu plus de mille dollars.

J'avoue que j'avais alors mentalement fait mes comptes, combien avais-je en banque, est-ce que je pouvais me permettre de lui avancer quelque chose ? Je devais penser aux lendemains, aux risques de ne pas pouvoir gagner suffisamment certains soirs, aux frais imprévus, au cas où Sam aurait besoin de quelque chose. Et Levon avait déjà augmenté un peu le prix des courses.

J'aurais aimé lui dire «je peux aider si tu veux, je suis actionnaire après tout» mais je me tus et entrai dans la salle de bain.

Sous-vêtements de dentelle d'un bleu tempête très sage. Mon kimono crème par-dessus. Je me maquillai très légèrement, rosissant simplement mes lèvres et soulignant mes yeux avant de les couvrir de mon masque bleu nuit.

Je me connectai, vérifiai le retour image et m'allongeai de côté, accueillant les premiers arrivants. Peu de candidats ce soir me réclamèrent un show privé, je tirai sur la ceinture de mon kimono, l'ouvris, juste de quoi en inciter un ou deux, je reçus quelques messages trop crus et sans réel intérêt que j'ignorai aussitôt.

Il fallait parfois plusieurs minutes avant qu'un donateur généreux ou simplement respectueux pointe le bout du nez. Je perdais du temps, je gagnais peu avec juste trois heures par soir, y compris les week-ends. J'étais pourtant à deux doigts d'abandonner pour la soirée. À deux doigts de fermer, je reçus une proposition.

Bonsoir. Je vous trouve très mignonne. Je suis bi, je suis une femme, j'aimerais que l'on passe un moment agréable. Puis-je vous poser une question ?

Je lui répondis par la positive.

Faites-vous exclusivement des shows en solo ? J'aimerais vous voir en couple, j'aurais des demandes très précises, mais rien de déviant.
Pour cela je suis prête à vous offrir une belle somme.

Elle souhaitait un couple ? Dommage que je sois seule, une belle somme me tentait bien. Combien pouvait-elle mettre ? Deux ? Trois cents ? C'était à ce moment que je devais me montrer joueuse et très gourmande afin de l'inciter à me prendre en privé malgré sa demande de duo. Elle ne fléchit pas et insista. Sa proposition me laissa sans voix.

Je monte à 500 dollars pour un couple si le partenaire est beau gosse.

La caméra me renvoya mon air ébahi. Cinq ! Cinq cents dollars !

J'ai plusieurs jouets qui pourraient vous satisfaire, même seule.

Elle rejeta ma proposition. Je passais à côté d'une somme rondelette. Une somme qui aurait pu nous soulager pour tout le mois, ou mieux encore aider Jake. En une seule séance. Jake… Je n'avais que lui sous la main. Le seul et unique homme au monde que j'aurais laissé me toucher. Mais… Il était beau garçon, peut-être un peu trop guindé, et pourtant… Non, je n'oserais jamais lui proposer. Ce serait lui dévoiler qui j'étais, lui avouer que je lui avais caché tout ce temps. Comment pourrait-il prendre cela autrement que mal ? Sans compter que cela signifiait faire l'amour avec lui ! Oui, j'en rêvais, mais pas de cette façon.

D'un autre côté, si nous gagnions cette somme, cela pourrait l'aider à couvrir ses frais, rien qu'à lui et il pourrait poursuivre son projet sans attendre.

J'ai peut-être une solution, j'héberge un ami en ce moment mais… je ne sais pas s'il acceptera.

Il est bel homme ?

Terriblement, oui.

Je vous attends. Vous avez dix minutes.

Je me relevai en hâte et freinai, la main sur la porte. Je pouvais briser le peu de liens qui restaient entre nous si je passais cette porte dans cette tenue et avec ce masque. Tiraillée entre la possibilité que cela le tire d'affaire et me dévoiler, je serrai la poignée alors que mon estomac se roulait en boule. Courage, c'est pour son projet, son rêve.

J'ouvris la porte.

Il était le même que lorsque je l'avais quitté. Il leva à peine les yeux, les reposant au plus vite sur son écran et pinçant les lèvres. Je me figeai, m'attendant à une explosion ou, au contraire, qu'il me rejette.

— J'ai… Je fais des shows le soir et je… je suis en live avec une donatrice qui peut nous payer 500 dollars, de quoi te tirer d'affaire.

— Garde tes gains, tu en as autant besoin que moi.

Il déglutit, bien que stoïque, son regard glissa de nouveau vers moi puis sur mes cuisses nues avant de retourner vers son écran.

— Elle ne paiera cette somme que si nous sommes deux, elle attend ma réponse.

Il pouffa d'un léger rire puis se reprit.

— Et… et tu as accepté ?

— Je te le propose. Tu auras tous les gains, c'est pour ton projet, uniquement pour ton projet. Tu n'auras pas d'occasion aussi facile et aussi rapide de sitôt. Penses-y.

Il baissa la tête, les yeux puis les épaules dans un mouvement de renoncement.

— Qu'est-ce qu'elle demande ?

— Je ne sais pas encore, rien de déviant. Et nous pouvons négocier.

Il était près d'accepter, il n'avait fait aucun commentaire sur ma tenue, sur sa rencontre avec cet autre moi, le papillon. Pourtant, il avait compris, c'était impossible autrement. Je lui tendis la main, elle n'attendrait pas éternellement.

— Juste une fois.

— Comme la dernière fois ? Juste une soirée ? Et pourtant… pourtant tu es entrée dans ma vie malgré tout.

— Tu savais ? Depuis quand ?

— Il n'y a que Superman qui passe inaperçu en changeant juste de coiffure et portant des lunettes. Tes lèvres, la forme de ton corps, la couleur de tes yeux. Jusqu'à l'implantation capillaire en haut du front. Je t'ai observée durant trois heures, n'oublie pas.

Alors depuis le début il savait. Et il n'avait rien dit, tout ce temps il avait fait semblant de ne pas me connaître, ignorant notre soirée. N'avait-elle pas compté pour lui, étais-je la seule à m'en souvenir avec autant d'émotion ?

Il se leva, hésita un instant avant de me rejoindre, je baissai le bras et le laissai entrer, fermant derrière lui. La lumière tamisée, l'ambiance que j'avais créée pour l'occasion le décontenança tandis qu'il découvrait à son tour l'autre côté de l'écran. Je dénichai un autre masque, noir, que je tendis à Jake, chuchotant.

— Déshabille-toi, juste le haut pour commencer, et mets ça.

— Merci.

Je repris ma place devant mon PC.

Êtes-vous toujours là ? Mon ami accepte. Puis-je lancer le salon privé ?

Je ne pus voir son visage mais sa voix ne laissait pas de doute, c'était bien une femme, trentenaire, à la voix douce. Ses longs cheveux blonds cachaient un soutien-gorge push-up gris rehaussant une poitrine menue.

Jake se masqua hors champ et s'assit sur le bord du lit, à mes pieds. Notre donatrice émit un gloussement.

— C'est vrai que tu es très beau toi aussi. Et vous êtes juste des amis ?

— Oui, répondit-il avec son air neutre habituel.

— Aucun rapport ensemble ? Jamais ?

— Jamais non.

— C'est d'autant plus excitant.

— Nous devrons faire quoi ? fit-il plus abruptement.

— Ton amie est belle n'est-ce pas ? Elle te plaît ?

Elle avait commencé son jeu. Il leva les yeux vers moi, puis vers la caméra, hochant la tête.

— Tu as l'air timide. J'espère que non, je voudrais que tu sois très doux avec elle, mais aussi très chaud.

— Qu'est-ce que je dois faire ? se répéta-t-il.

— Que tu la caresses, en douceur, que tu la lèches, que tu la fasses jouir. Tu as l'air stressé mon beau, détends-toi. Tu vois je ne demande rien de bien méchant. Je veux de l'authentique. J'aurai également quelques exigences au niveau des positions.

— Je devrai la pénétrer ?

J'étais bluffée, il avait l'air mal à l'aise en effet mais ne se démontait pas pour autant et négociait comme s'il s'agissait d'un travail beaucoup moins intime.

— Tu en auras sûrement très envie lorsque nous en aurons fini. Cela se fera tout seul. Faisons-nous affaire ?

— Oui. Pour mille dollars.

Je tressaillis, cette somme était déjà inespérée, et il en réclamait plus !

— En plus d'être beau gosse, tu es dur en affaires. Fais-la jouir, sans faux-semblant, et ce sera 200 de plus.

Il déglutit tout en gardant son calme.

— Conclu.

Je me mis à rougir, brûler de partout. Il comptait me mener à l'orgasme, vraiment ?

— Pour prouver ma bonne foi, je vous envoie 200 immédiatement. Ma belle, tu t'allongeras sur le dos, la tête face à moi, que j'aie une belle vue plongeant sur ton corps. Ensuite, mon mignon, tu te placeras entre ses cuisses.

J'en tremblai. À croire que c'était moi qui me retrouvais face à ma première expérience et non lui. J'ôtai mon kimono, dégrafai mon soutien-gorge, le fixant. Ses yeux ne quittaient pas ma poitrine, il avala sa salive lorsqu'elle fut dénudée.

Suivant la demande de notre donatrice, je m'allongeai et patientai. Fixant le plafond, attendant qu'il s'exécute, j'entendis le cliquetis de sa ceinture. Je ne voulais pas jouer de rôle, pas avec lui. En étais-je seulement capable ? Mon regard se posa sur lui, il était en train d'ôter son pantalon ainsi que ses chaussettes. Finalement, il avait l'air plus à son aise que moi, décidément il m'intriguait de plus en plus.

En boxer, totalement craquant, intimidant lorsqu'il me surplomba, le stress fit une toute petite place au désir. Ce que j'avais envie de le toucher, envie qu'il m'embrasse, besoin qu'il m'aime réellement cette fois et non par caméra interposée. J'en avais tant rêvé. Son visage se rapprocha du mien, bifurqua de côté, sa bouche

allant embrasser mon cou, mon épaule. Il dénicha immédiatement l'endroit le plus sensible, à croire qu'il me connaissait déjà par cœur.

— Tu es magnifique, j'ai très envie de toi. Détends-toi ma belle.

Ses mots étaient étrangement calmes, mécaniques. Comme un discours efficace et terriblement bien rodé. Sans trop tarder, il descendit jusqu'à mes seins, lécha l'arrondi du droit, embrassa le gauche avant de pincer mon mamelon de ses lèvres.

Je me cambrai, ce fut comme une onde me parcourant depuis sa bouche jusqu'à mon sexe. Il releva les yeux vers moi, m'achevant. Il passa au second et je demeurai bouche bée face à cette sensation exquise qu'il me procurait. C'était ça, c'était tout à fait ce que j'imaginais. Je pouvais le ressentir, réellement cette fois. Ce n'était pas mon imagination, ce n'étaient pas mes doigts, c'était lui.

— Bien, j'aime beaucoup. Tu lui fais du bien, continue, fit la donatrice. Descends plus bas, lèche-la. Doucement, fais-la jouir doucement.

— C'est OK ? murmura-t-il le menton entre mes seins.

— OK.

À genoux au-dessus de moi, il malaxa mes seins avant de laisser glisser ses mains jusqu'à mes hanches, pinçant le bord de ma culotte, il la descendit lentement, se reculant et revenant pied au sol. Je relevai mon derrière pour l'y aider, le laissai m'écarter les cuisses, retenant mon souffle. Je remarquai que lui aussi ne respirait plus.

Il humidifia ses lèvres, devais-je conclure qu'il avait envie de moi et non qu'il agissait juste sur demande ? Je m'ouvris plus encore, ne lui cachant plus rien de moi et aimant plus que tout le regard qu'il portait sur mon intimité.

— Soulève son bassin. Je veux être aux premières loges et voir ta langue jouer avec sa vulve.

Du regard il m'interrogea, j'émis un léger mouvement de tête acquiesçant tout en relevant mes bras au-dessus de ma tête. Comme si cela lui était naturel, que nous l'avions déjà fait, il souleva mon bassin. Je me trouvai sur la pointe des pieds, en appui sur le haut du dos. Il embrassa l'intérieur de mes cuisses, je sentis sa langue s'approcher de ma vulve, sa bouche en prendre possession et je me pâmai littéralement, gémissant.

Si notre donatrice ne se sentait pas comblée avec tout cela, moi je l'étais. Sa langue me fouillait, s'attardant de brefs instants sur mon clitoris qui réclamait toute son attention, il me rendait folle. D'habitude, je contrôlais mes mouvements, pressant, titillant au gré de mon excitation, de mes besoins. Je ne contrôlais rien et j'aimais cela, j'aimais cette façon qu'il avait de me faire languir. Ses yeux dans les miens, attentif au moindre de mes soupirs. Et comme s'il se doutait que le moment était le plus favorable, il se mit à le titiller du bout de la langue.

Je serrai le drap de mes doigts. Reprenant mon souffle lorsqu'il me laissa un nouveau répit, repartant aussitôt alors qu'il suçotait doucement.

— Oui… oui… soufflai-je malgré moi.

Je sentais l'orgasme venir, il serait fort, violent, plus agréable que tout. Et alors qu'il aspirait de nouveau mon clitoris, j'explosai.

Notre donatrice haletait elle aussi, elle ne devait pas demeurer inactive derrière son écran et semblait conquise elle aussi. Il me reposa, déposa quelques baisers sur le haut de mes cuisses ainsi que mon ventre avant de se reporter vers la webcam.

— Vous vouliez autre chose ?

— C'était parfait, authentique. Regarde, elle est encore sous l'emprise de l'orgasme. Qu'en dis-tu ? Elle en aimerait sans doute plus elle aussi.

Oui ! Oh oui j'en voulais encore, autant qu'il voudrait bien me donner. Ce serait sûrement la seule et unique fois, j'en voulais encore.

— Si cela vous convient comme ça, on peut en rester là.

— J'ai eu ce que je voulais mon beau, je vous rappellerai sans doute.

La notification sonore indiquant une importante donation sonna.

— Bonne soirée à tous les deux.

— Merci, bonne soirée à vous aussi.

Il coupa. Tout, la webcam, la plateforme, et ferma le capot du PC.

— Tu as été un peu sec avec elle.

— Elle a payé les 1000 dollars finalement, c'est tout ce qui compte.

Je me redressai, il me tendit mon kimono et je me retrouvai subitement pudique, le pressant devant moi. D'avoir gagné autant d'argent en si peu de temps ne l'emballait pas plus que ça visiblement. C'était la première fois pour lui, il devait se sentir mal à l'aise. Pourtant rien ne transparaissait.

Lors de mon premier show, j'étais si maladroite que certains m'avaient insultée et s'étaient moqués de moi, je n'avais gagné que 10 dollars. J'étais en larmes, abattue, je me dégoûtais. Puis la première facture était tombée. Il ne nous restait pratiquement rien après les obsèques. Alors j'avais recommencé, j'avais fait face, appris, encaissé, ravalé ma dignité et ma pudeur. L'argent tombait, j'avais pu faire les courses, entamer des procédures de remboursement de nos dettes, payer les factures qui tombaient encore et prouver que je pouvais subvenir à nos besoins, récupérer enfin Sam.

J'avais présenté au juge des revenus de développeuse web indépendante. Quelques vraies missions, de petits sites pour des commerçants du quartier, assez pour fournir des factures. Le reste, il n'avait pas besoin de le savoir. Il n'avait pas eu l'air convaincu au départ, mais il m'avait fait confiance, en me citant toute une liste d'avertissements.

C'était dégradant mais au moins nous étions ensemble, ma sœur dormait dans un lit douillet et allait en cours dans un lycée privé sans devoir mendier d'aide pour ses fournitures, elle ne manquait de rien et moi non plus. Excepté… qu'une part de moi avait disparu. J'y avais laissé mon innocence, pas mal de mes illusions. Il remit son pantalon.

— On fait 50/50 ?

— Non, prends les mille dollars. Dès que l'argent sera sur mon compte, je te le transfèrerai.

— Depuis quand tu fais ça au juste ? lâcha-t-il enfin, ôtant son masque.

— Depuis deux ans. C'était ça ou ils me prenaient Sam et je me retrouvais de toute façon dans un taudis avec un boulot minable. Ça n'a pas été facile au début puis c'est comme tout, on s'habitue.

— Non, on ne s'habitue pas à tout, on se fait une raison, trancha-t-il sévèrement avant de se radoucir. En tout cas merci… pour l'argent.

Je n'eus pas le cœur à le retenir, il regagna le salon. Cela aurait pu tellement mal se passer, il aurait pu me reprocher de n'avoir rien dit, d'être entrée dans sa vie malgré notre accord. Il était juste égal à lui-même, stoïque comme si rien ne pouvait l'atteindre.

Ce n'était pas mon cas, pas du tout. Je me laissai aller, m'allongeant sur le lit. Je l'avais mêlé à tout cela, pas vraiment forcé mais vu les circonstances… Mais ce que j'avais aimé le sentir sur ma peau. Mon sexe palpitait encore de ses œuvres. La situation n'avait pourtant pas changé hormis cet interlude agréable et étrange. Il aurait pu s'ouvrir lui aussi, me montrer plus d'intérêt, cela n'avait rien changé pour lui. Je me roulai en boule, me blottissant contre mon oreiller alors que des larmes, impossibles à retenir, me montaient aux yeux. Il n'y avait décidément pas de place pour moi dans sa vie.

Chapitre 11



Le lendemain matin, rien n'avait changé. C'était peut-être ça, le pire.

Jake était déjà attablé lorsque je sortis de ma chambre, son café à côté de son clavier, le regard rivé sur ses lignes de code. Il releva à peine la tête.

— Salut.

— Salut.

Ce fut tout. Pas un regard — ni tendre ni de travers —, pas un sourire gêné, pas la moindre allusion. Comme si la veille, il n'avait pas été entre mes cuisses, ses yeux plantés dans les miens. Comme si je n'avais pas pleuré dans mon oreiller une partie de la nuit.

Je me versai un chocolat chaud et m'assis face à lui. Mon corps, lui, se souvenait de tout. Chaque fois que je posais les yeux sur ses mains, une chaleur me remontait le long du ventre, et je devais regarder ailleurs.

Sam débarqua en dernier, les cheveux en bataille, Levon sur les talons. Elle s'arrêta net sur le seuil de la cuisine, nous observa l'un après l'autre et haussa un sourcil tout en décrochant sa veste qu'elle passa par-dessus son pyjama.

— C'est l'heure du pipi ! Ben vous en faites des têtes ! Il y a une mauvaise nouvelle ?

— Non, pourquoi ? répondis-je un peu trop vite.

— Pour rien. Viens, Levon.

Elle referma la porte derrière elle, mais pas avant de nous avoir lancé un dernier regard, de ceux qui veulent dire «tu me raconteras». Lorsqu'elle revint, les joues rougies par le froid de février, elle attrapa un bol de céréales et s'installa entre nous, mâchant bruyamment, ses yeux faisant des allers-retours de Jake à moi. Jake ne releva pas. Moi, je fixai ma tasse.

Le trajet en voiture se fit en silence. Sam, à l'arrière, finit par mettre ses écouteurs. Je la déposai devant le lycée, où Virginie l'attendait comme chaque matin. Elle me lança un dernier regard par la vitre. Je ne lui raconterais rien.

Au *Hello World Café*, Aaron était en grande forme.

— Les amoureux ! chantonna-t-il en nous voyant entrer.

— On n'est pas…, commençai-je.

— Oui, oui, je sais, «*ce n'est pas ce que tu crois*». Je commence à connaître la chanson.

Il passa le petit-déjeuner à parler de ses modules enfin terminés, et à bombarder Jake de questions sur le lancement. Pour quand ? Combien d'utilisateurs au départ ? Quels serveurs ? Jake répondait par monosyllabes, Aaron ne se décourageait pas.

— Tu sauras le jour J, comme tout le monde, finit par trancher Jake.

— T'es vraiment pas drôle, mon pote.

Il haussa les épaules et se rabattit sur mon croissant.

Les jours suivants s'écoulèrent sur le même ton. Jake était là sans être là : poli, serviable, impeccable. Il faisait la vaisselle, sortait Levon le soir, me demandait si j'avais besoin de quelque chose avant d'enfiler son casque. Une parfaite colocation. Rien de plus. Chaque soir, je disais bonne nuit à vingt et une heures moins le quart,

et chaque soir, il répondait sans lever les yeux. Comme avant. Exactement comme avant. Je finis par me convaincre que j'avais rêvé la façon dont il m'avait regardée.

Le vendredi, la plateforme versa mes gains de la semaine. Je n'avais jamais vu une telle somme apparaître d'un coup sur mon compte. Je la contemplai longtemps sur l'écran de mon téléphone, assise au bord de mon lit. Une part de moi, celle qui comptait chaque dollar depuis deux ans, me souffla d'en garder un peu. Sur les mille dollars de la donatrice, la plateforme avait prélevé sa part. Je complétai avec mes propres gains de la semaine et transférai mille dollars tout rond à Jake sans hésiter davantage.

Son téléphone vibra dans le salon. Un silence, puis il apparut sur le seuil de ma chambre.

— Tu aurais pu en garder la moitié. Sans compter qu'il a dû y avoir des frais.

— On avait dit mille dollars pour ton projet. Les frais, c'est pour moi.

Il resta un moment immobile, la main sur le chambranle, comme s'il cherchait quelque chose à ajouter. Puis il hocha la tête.

— Merci, Blake.

C'était la première fois depuis ce soir-là qu'il prononçait mon prénom. Je m'accrochai à ce petit rien plus que je ne l'aurais voulu.

Le soir même, il payait son créneau de calcul. Son algorithme commencerait à apprendre dans quatre jours. Je l'entendis taper plus vite que jamais, un léger sourire au coin des lèvres, et pour la première fois depuis des jours, je me sentis un peu moins mal. Au moins, ça avait servi à quelque chose.

Le mardi suivant, Kindermann retint Jake après les travaux pratiques.

— Monsieur Trevor, un instant, je vous prie.

Il avait déjà l'air peu sympathique, mais ses sourcils froncés plus que d'habitude ne me disaient rien qui vaille. Est-ce que Jake avait rendu un travail en retard ou reçu une mauvaise appréciation ? Cela semblait tellement improbable de sa part.

Les autres quittèrent la salle sans y prêter attention. Je rangeai mes affaires plus lentement que d'habitude, puis sortis à mon tour et m'adossai au mur du couloir, juste à côté de la porte restée entrouverte. Je n'étais pas fière de moi. Mais il y avait, qui plus est, dans la voix de Kindermann, quelque chose qui ne me plaisait pas.

— … simplement vous rappeler l'article 7 de votre contrat d'inscription. Tout projet développé pendant votre cursus, que ce soit dans nos locaux ou en dehors, doit être déclaré à la direction.

— Je le sais, monsieur.

— Bien. Alors vous comprendrez que certaines rumeurs me préoccupent.

— Quelles rumeurs ?

— Je n'ai pas à vous en dire plus. Je préfère penser qu'il ne s'agit que de rumeurs.

— Je n'ai aucun projet personnel en dehors de vos cours, monsieur. Je n'en ai pas le temps. Il m'arrive de coder pour des clients, en freelance, afin de régler une partie de mes frais, mais rien de plus. Et la direction, ainsi que vous-même, êtes au courant.

Sa voix était calme, posée, parfaitement maîtrisée. Il mentait sans ciller, et je le savais. Je l'avais vu commander ses serveurs de machine learning.

— Tant mieux. Vous êtes l'un de nos meilleurs éléments, monsieur Trevor. Je m'en voudrais de vous voir gâcher votre avenir pour une erreur de parcours.

J'entendis des pas approcher et filai vers les ascenseurs avant qu'il ne sorte. Lorsqu'il me rejoignit sur le parking, quelques minutes plus tard, il avait son visage habituel. Fermé. Indéchiffrable. Il ne dit pas un mot de tout le trajet.

Ce soir-là, pour la première fois depuis qu'il vivait chez nous, Jake ne travailla pas.

Je le trouvai assis sur le canapé, l'ordinateur fermé posé sur la table basse, Levon roulé contre sa cuisse. Il caressait distraitement la tête du chien, le regard perdu dans le vide. Sam était dans sa chambre. Il était à peine vingt heures, nous venions de terminer de dîner.

Je m'assis à l'autre bout du canapé, sans rien dire. Je savais attendre. Il finit par parler, sans me regarder.

— Kindermann est au courant pour le projet.

Je jouai la surprise du mieux que je pus.

— Comment ça ?

— Il m'a gentiment rappelé les clauses de mon contrat. Tout projet doit être déclaré à l'école. Il a parlé de « rumeurs ».

— Tu lui as dit quoi ?

— Que je n'avais aucun projet.

— Et il t'a cru ?

— Il a fait semblant.

Il passa une main sur son visage, longuement.

— Quelqu'un a parlé, Blake. Personne à part le club ne sait sur quoi je travaille. Et même eux ne savent pas grand-chose.

— Tu penses à qui ?

— À tout le monde. À personne.

Il énuméra les noms à voix basse, comme on fait des calculs. Bryan, qui ne savait pas tenir sa langue quand il avait bu. Justin, et sa copine qui fouillait dans son téléphone. Les autres, moins assidus. Aaron. Il ne s'attarda sur aucun. Il ne s'attarda pas non plus sur moi, et je lui en fus reconnaissante.

— Tu crois que l'école peut vraiment te prendre ton projet ?

— Si elle prouve que je l'ai développé pendant mon cursus, oui. Ou au moins m'empêcher de le lancer.

Il se tut un long moment. Levon soupira contre lui.

— Je vais trouver qui a parlé.

Il se leva, reprit son ordinateur et retourna à sa table. Mais il ne l'ouvrit pas tout de suite. Il resta assis devant l'écran en veille, longtemps.

Je ne savais pas ce qui le tracassait au point de le faire renoncer à coder, lui qui ne s'arrêtait jamais. Mais pour la première fois, c'était à moi qu'il s'était confié.

Deux jours plus tard, pendant mon show, je remarquai un pseudo dans la liste de mes spectateurs. Je le reconnus aussitôt. C'était elle. Notre donatrice. Je souris plus tendrement à la caméra, par réflexe, comme à une cliente fidèle. J'attendis qu'elle m'écrive, qu'elle propose un salon privé, qu'elle demande des nouvelles de mon «ami». Elle ne fit rien de tout ça. Pas un message. Pas un dollar. Elle resta là de longues minutes, silencieuse, à regarder.

Puis elle se déconnecta.

Je continuai mon show comme si de rien n'était, mais quelque chose s'était glacé en moi. Je n'aurais pas su dire pourquoi.

Chapitre 12



Février s'étirait sur Boston, gris et interminable, avec ses ciels bas et ses trottoirs gelés. Le club se réunissait désormais deux fois par semaine dans une salle d'étude de la bibliothèque municipale, entre les étudiants qui révisaient et les retraités qui lisaient le journal. Ce n'était pas l'idéal, mais ils n'avaient pas trouvé mieux.

Un soir, à l'appartement, Jake se mit à pester contre son ordinateur. J'étais pelotonnée dans le canapé avec un livre, Levon roulé à mes pieds.

— Il rame, grogna-t-il en tapotant le pavé tactile. Il ne rame jamais.

— Il est peut-être fatigué, comme toi, plaisantai-je.

Il ne sourit pas. Il ouvrit un terminal et lança un moniteur de processus, la liste de tout ce qui tournait sur sa machine défilait en petits caractères blancs dans une fenêtre noire. Puis un deuxième pour surveiller le trafic réseau, ce qui entrait et sortait de son ordinateur. Puis il se mit à éplucher les journaux système, ces fichiers où la machine note tout ce qu'elle fait. Je retournai à mon livre.

Lorsque je relevai la tête, une demi-heure plus tard, il fixait toujours son écran, immobile, le menton dans la main.

— Alors ?

— Rien.

— C'est plutôt une bonne nouvelle, non ?

— Je ne sais pas encore.

Il se figea soudainement, fixant le haut de son écran.

— Jake ?

Il sursauta à peine.

— Tu l'as vue ?

— Quoi ?

— La lumière. La webcam. Elle s'est allumée.

J'avoue que ma première pensée fut que son ordinateur devait tout simplement être surchargé, mais lui semblait bien plus inquiet. Il se replongea dans ses vérifications. Une heure plus tard, je lui apportai une tasse de café en jetant un œil à l'horloge. L'heure de mon travail approchait.

— Tu as trouvé ? demandai-je en posant la tasse devant lui.

— Rien. Aucune trace. Aucun programme qui ne devrait pas être là. Aucune connexion bizarre.

Il but une gorgée, le regard dans le vague.

— Le problème, c'est que c'est trop propre.

— Comment ça, trop propre ?

— Un amateur laisse toujours des traces. Toujours.

Il n'ajouta rien. Je n'osai pas lui demander qui, selon lui, n'en laissait pas.

Ce soir-là, avant de lancer mon show, je regardai longtemps la caméra de mon propre ordinateur. Puis je me trouvai ridicule. Avais-je rêvé ou le voyant de ma caméra intégrée avait lui aussi clignoté ? Je me connectai quand même avec une boule au ventre.

Le jour suivant, Sam rentra du lycée plus tard que d'habitude, les joues rouges de froid. Elle laissa tomber son sac dans l'entrée et retira son bonnet en fronçant les sourcils.

— Il y avait un type bizarre en bas.

— Bizarre comment ?

— Je sais pas. Il ne faisait rien. Il était juste là, sur le trottoir d'en face, les mains dans les poches. Pas au téléphone, pas en train d'attendre le bus. Juste là.

Elle s'accroupit pour caresser Levon, qui lui faisait la fête avant de récupérer sa laisse.

— Et quand je suis passée, il a levé la tête vers chez nous. Notre étage.

— Mon cœur manqua un battement. J'essayai de garder une voix normale.

— Il ressemblait à quoi ?

— Normal. La quarantaine, un manteau sombre, une casquette. Le genre de mec qu'on oublie en deux secondes. Je sors le chien.

— Non ! J'y vais, moi. Tu as l'air frigorifiée, reste au chaud, fis-je avec un sourire qui se voulait tout sauf forcé.

Elle haussa les épaules et fila dans sa chambre. Moi, je restai plantée dans l'entrée avec Levon qui sautait de joie autour de moi.

Les services sociaux. Ce fut ma première pensée, et elle me glaça le sang. Je savais bien que ça ne se passait pas comme ça. Ils prévenaient, ils sonnaient, ils posaient des questions avec leurs dossiers et leur voix douce. Ils n'envoyaient pas d'hommes en manteau sombre observer les fenêtres. Mais la peur n'écoutait pas la raison. Et si quelqu'un avait signalé quelque chose ? Un voisin, un professeur, quelqu'un qui aurait vu Jake s'installer chez nous ? Une tutrice de vingt ans qui héberge un garçon

de vingt-quatre ans avec sa sœur mineure, il n'en fallait pas tant pour remplir un dossier.

Je jetai un œil vers Jake. Il avait cessé de taper. Il fixait la fenêtre.

— Tu crois que c'est quoi ? murmurai-je.

— Sûrement rien.

Mais il se leva, alla jusqu'à la fenêtre, écarta le rideau du bout des doigts et resta là un long moment à observer la rue déserte. Il demeura là jusqu'à ce que je revienne de la promenade du chien et bien entendu, je ne croisai aucun homme en bas.

Le lundi suivant, à la sortie de la bibliothèque, il neigeait. Cela faisait des jours que Jake interrogeait les gars du club, l'air de rien, sans rien obtenir qui le mette sur la piste d'un éventuel cafteur. Il m'avait confié ne pas croire une seconde à la culpabilité d'Aaron, vu son enthousiasme pour le projet. Mais c'était aussi le seul qu'il n'avait pas encore interrogé.

— On te ramène ? proposa Jake à Aaron, qui remontait le col de sa veste en grelottant.

Je lui lançai un regard surpris. Jake ne proposait jamais rien à personne. Aaron hésita une seconde de trop.

— Ouais, carrément. Déposez-moi juste à Alewife, je prendrai le bus pour Arlington.

Il s'installa à l'arrière. Je démarrai. Les essuie-glaces chassaient les flocons, le chauffage soufflait, et pendant les premières minutes, personne ne dit rien. Puis Jake se tourna à moitié sur son siège.

— Kindermann m'a convoqué.

— Ah ouais ? Pour quoi ?

— Pour me rappeler l'article 7 de mon contrat. Il a parlé de rumeurs sur un projet.

Dans le rétroviseur, je vis Aaron se figer. Une seconde, à peine.

— Merde. Et tu lui as dit quoi ?

— Rien. La question, c'est qui lui a dit, à lui.

— Tu penses pas que c'est moi, quand même ?

— Je n'ai rien dit de tel.

— Non mais tu le penses.

— Je pense à tout le monde.

Le ton montait. Aaron se pencha entre les sièges.

— Mon pote, je bosse sur ton appli depuis des mois. Pourquoi j'irais tout balancer ? J'ai des parts, je te rappelle.

— Je sais.

— Alors quoi ?

— Alors mon ordinateur rame, ma webcam s'allume toute seule, et un type surveille l'immeuble de Blake.

Le silence qui suivit fut si épais que j'entendis le cliquetis du clignotant.

— Arrête-toi, Blake, s'il te plaît.

Je me garai sur le parking presque vide d'une supérette, à une centaine de mètres de la station. Jake descendit sans un mot. Aaron l'imita. J'hésitai, puis je coupai le moteur et baissai la vitre, de quoi les entendre. La neige tombait plus fort, en gros flocons silencieux qui collaient à leurs cheveux.

— Aaron. Regarde-moi.

Aaron leva les yeux. Et pendant une fraction de seconde, je vis son visage changer. Plus de sourire de gamin, plus de clown de service. Ses traits se durcirent, puis se défirent, comme s'il retenait quelque chose de trop lourd. Je ne lui avais jamais vu cette expression. Je crois que Jake non plus.

— Tu sais quelque chose, dit Jake. Ce n'était pas une question.

Aaron ouvrit la bouche. La referma. Il passa une main sur sa nuque, ce geste qu'il avait quand il était intimidé, et pourtant ce n'était pas de l'intimidation, cette fois. C'était autre chose. Il avait l'air de quelqu'un qui se tient au bord d'un précipice.

— Tu sauras bientôt, souffla-t-il.

— Je saurai quoi ?

— Jake… Je…

Il regarda Jake, puis moi, puis le sol. Pendant un instant, je crus qu'il allait tout dire, quoi que ce «tout» puisse être. Puis il recula d'un pas.

— Faut que j'y aille. Je suis désolé, mon pote. Vraiment.

— Aaron !

Mais il courait déjà. Nous le vîmes traverser le parking, slalomer entre les voitures et s'engouffrer dans la bouche du métro d'Alewife. Jake fit deux pas pour le suivre, puis s'arrêta. Il resta là, sous la neige, les poings serrés au fond de ses poches.

— Désolé de quoi ? murmurai-je.

Il ne répondit pas.

Il remonta en voiture. Je remontai la vitre et mis le chauffage à fond, mais je tremblais quand même. Jake fixait la station à travers le pare-brise couvert de flocons.

— On rentre ? proposai-je doucement.

— Tout cela n'est pas clair, Kindermann, mon ordi, la webcam, ce type en bas…

— Moi aussi, j'ai eu l'impression que… que ma caméra s'était allumée toute seule. Je ne savais pas trop comment te le dire.

Il se tourna lentement vers moi. Je vis sa mâchoire se crisper.

— Ta caméra aussi.

Ce n'était pas une question. Il resta silencieux un instant, puis :

— J'en ai assez de ces conneries. Emmène-moi chez lui.

— Chez Aaron ? Mais ses parents…

— Tant pis pour ses parents. Tant pis pour son père qui déteste les ordinateurs. J'ignore ce qu'il fabrique, mais je veux savoir.

Il sortit son téléphone, chercha un instant et me tendit l'écran. Une adresse à Arlington.

— Il me l'a donnée à la rentrée de l'an dernier. Au cas où.

Je démarrai. Le GPS nous guida à travers des rues résidentielles bordées de maisons cossues, de pelouses enneigées et de boîtes aux lettres alignées. Plus nous approchions, plus mon estomac se nouait. Je ne savais pas ce que je redoutais le plus : que le père d'Aaron nous claque la porte au nez, ou qu'Aaron lui-même nous ouvre.

— Vous êtes arrivés, annonça la voix du GPS.

Je freinai. Jake ne bougea pas.

À l'adresse indiquée, il n'y avait pas de maison. Il y avait une palissade de chantier, couverte d'affiches délavées, et derrière, la carcasse d'un immeuble en construction, ses poutres d'acier dressées vers le ciel noir. Un panneau annonçait des appartements de standing, livraison prévue dans dix-huit mois. Pas de lumière. Pas de boîte aux lettres. Personne.

— Tu t'es peut-être trompé de numéro, hasardai-je.

Jake vérifia. Puis il rangea son téléphone et resta longtemps silencieux, les yeux fixés sur les poutres noires.

— Il n'a jamais habité ici, dit-il enfin.

— Mais alors… il habite où ?

— Je ne sais pas.

Il tourna la tête vers moi, et ce que je lus dans ses yeux me fit plus peur que la palissade, l'homme sous nos fenêtres et la webcam réunis.

— Je ne sais rien de lui, Blake. Je crois que je n'ai jamais rien su.

Chapitre 13



Aaron ne revint pas en cours.

Ni le lendemain, ni le jour suivant. Sa place restait vide au cours de Kindermann, qui ne fit aucun commentaire, et le matin, au *Hello World Café*, sa chaise demeurait poussée sous la table. Bryan et Justin s'interrogeaient à voix haute. Malade ? Viré ? Parti en vacances sans prévenir, ce serait bien son genre. Jake ne disait rien. Il buvait son café en silence, le regard fixé sur la porte, comme s'il s'attendait à le voir entrer d'une minute à l'autre avec une excuse foireuse et un croissant volé.

Il lui envoya des messages. Je le vis faire, le soir, les sourcils froncés. Aucun ne fut lu. Il l'appela. Le téléphone sonna dans le vide, puis plus du tout. Le troisième jour, une voix synthétique annonça que le numéro n'était plus attribué.

— Il a résilié sa ligne, murmura Jake en posant son portable sur la table. Ou quelqu'un l'a fait pour lui.

Le jeudi matin, en sortant de l'immeuble, je remarquai la voiture.

Une berline grise, banale, garée sur le trottoir d'en face, le moteur tournant au ralenti. Des volutes de gaz d'échappement montaient dans l'air glacé. Il y avait quelqu'un au volant, je distinguai une silhouette derrière le pare-brise embué, rien de plus. Je n'y aurais pas prêté attention si Sam ne m'avait pas parlé de l'homme en bas, quelques jours plus tôt. Je serrai les clés de ma voiture si fort qu'elles me rentrèrent dans la paume.

— Dépêche-toi, on va être en retard, lança Sam derrière moi.

Je ne dis rien. Je ne voulais pas qu'elle se retourne.

Le lendemain, la berline était encore là. Même place, même moteur allumé, même silhouette immobile. Cette fois, Jake la vit aussi. Il ralentit à peine le pas en passant devant, sans tourner la tête, et lorsque nous fûmes installés dans ma voiture, il sortit son téléphone et nota quelque chose.

— Qu'est-ce que tu fais ? chuchotai-je pendant que Sam bouclait sa ceinture à l'arrière.

— La plaque.

Il n'ajouta rien. Dans le rétroviseur, je vis Sam lever les yeux de son téléphone et nous observer, l'un après l'autre.

Elle attendit le dîner pour attaquer.

— Bon. Vous allez me dire ce qui se passe ?

Je reposai ma fourchette.

— Il ne se passe rien.

— Arrête. Ça fait une semaine que vous tirez des têtes d'enterrement. Jake ne bosse plus, il regarde par la fenêtre toutes les cinq minutes. Toi, tu sursautes dès que ton téléphone vibre. Et ce matin, vous avez fixé une voiture comme si c'était une bombe.

Jake posa son verre sans un mot. Je cherchai désespérément une réponse qui tienne debout.

— C'est l'école, finis-je par dire. Jake a des soucis avec un prof, à cause de son projet. Ça nous stresse un peu, c'est tout.

— Et la voiture ?

— Une voiture, Sam. Il y en a des milliers dans la rue.

Elle me fixa longtemps. Elle ne me croyait pas, je le savais. Mais elle n'insista pas. Elle termina son assiette en silence, débarrassa et fila dans sa chambre avec Levon. Au moment de refermer sa porte, elle s'arrêta.

— Tu me dirais, s'il y avait un problème ? Un vrai ?

— Bien sûr, mentis-je.

La porte se ferma. Je sentis le regard de Jake sur moi, lourd, désolé. Je n'avais jamais menti à Sam. Pas comme ça.

Plus tard dans la soirée, je ne me connectai pas. Pour la première fois depuis des mois, je n'en eus pas le courage. Je restai assise sur le canapé, à côté de Jake, à écouter la neige crisser sous les pneus des voitures qui passaient. Il avait sorti une feuille et un stylo, ce qui ne lui ressemblait pas du tout, lui qui notait tout sur son ordinateur. Il écrivait des mots, les reliait par des flèches, les raturait.

— Kindermann, énuméra-t-il à voix basse. Les rumeurs sur le projet. Mon ordinateur qui rame. La webcam. La tienne aussi. Le type sous vos fenêtres. Aaron et son « tu sauras bientôt ». La fausse adresse. Son numéro qui n'existe plus. La voiture.

Il posa le stylo.

— Rien de tout ça n'est un hasard.

— Tu crois que l'école va vraiment jusque-là ? Pour un projet ?

Il secoua lentement la tête. Il fixait la feuille, mais je crois qu'il ne la voyait plus.

— Ce n'est pas l'école qui m'inquiète.

Je sentis mon cœur ralentir, puis s'emballer.

— Alors quoi ?

Il ouvrit la bouche, la referma. Ce fut mon téléphone qui répondit à sa place.

Une vibration. Un message.

Pas sur la plateforme, pas sur une application. Sur mon numéro personnel, celui que seules Sam, Virginie, l'école et une poignée de personnes connaissaient. Un numéro inconnu. Je l'ouvris sans réfléchir.

Deux images.

Sur la première, côte à côte : moi, masquée, allongée sur mon lit dans la lumière bleue de ma chambre. Et moi, sans masque, ma photo de carte d'étudiante de Campus 33, lunettes sur le nez, cheveux tirés en arrière.

Sur la seconde, la même chose. Jake, masqué, torse nu, assis au bord de mon lit. Et Jake, tel qu'il était sur le site de l'école, l'air sérieux, en chemise.

En dessous, une seule phrase.

Votre ami a de vieux amis qui aimeraient beaucoup le revoir.

Je n'arrivais plus à respirer. Mes mains tremblaient tellement que le téléphone faillit m'échapper. Jake me le prit doucement des doigts. Il regarda les images. Je le vis pâlir, puis son visage se ferma complètement, comme une porte qu'on claque.

— C'est elle, soufflai-je. La donatrice. Elle nous a filmés. Elle va… elle va envoyer ça à qui ? À l'école ? Au juge ? Jake, si le juge voit ça, ils me prennent Sam, tu comprends ? Ils me la prennent…

— Ce n'est pas la donatrice.

— Quoi ?

— Enfin si. Mais elle n'est pas seule.

Il reposa le téléphone sur la table, écran contre le bois, comme pour ne plus le voir.

— Je les connais, Blake.

Je le fixai sans comprendre.

— Qui ça ?

— Ceux qui ont envoyé ça. J'ai travaillé pour eux. Il y a longtemps. Avant Campus 33. Une seule mission. Et je suis parti.

— Travaillé ? Pour qui ? Pour faire quoi ?

— Du code.

— Jake…

— Je ne peux pas t'en dire plus. Moins tu en sais, mieux c'est.

— Moins j'en sais ? Ils ont ma photo ! Ils ont mon numéro ! Ils savent où j'habite, ils ont des vidéos de moi en train de… Tu crois vraiment que moins j'en sais, mieux c'est ?

Ma voix s'était brisée sur la fin. Je me mordis la lèvre en jetant un regard vers la porte de Sam. Rien ne bougea. Jake se leva. Il fit quelques pas dans le salon, s'arrêta devant la fenêtre et écarta le rideau. La rue était vide. Plus de berline.

— Ils m'avaient prévenu, dit-il sans se retourner. Le jour où je suis parti, ils m'ont dit qu'ils me recontacteraient sûrement un jour. Je savais qu'ils reviendraient. C'est pour ça que je ne voulais personne dans ma vie. Personne.

Il se retourna. Il avait les yeux rouges.

— Et toi, je t'ai laissée entrer.

Il fit son sac en moins de dix minutes.

Je le regardai faire, plantée au milieu du salon, incapable de bouger. Ses vêtements, son ordinateur, ses chargeurs. Il travaillait vite, méthodiquement, comme s'il avait répété ce moment mille fois dans sa tête. Peut-être que c'était le cas.

— Tu vas où ?

— Je ne sais pas.

— Tu n'as nulle part où aller. Il neige, Jake. Il fait moins dix dehors.

— Ce n'est pas la première fois que je dors dehors.

— Ce n'est pas une réponse !

Il remonta la fermeture de son sac et se redressa.

— C'est moi qu'ils veulent, Blake. Pas toi. Toi, tu n'es qu'un moyen de m'atteindre. Si je ne suis plus là, tu ne leur sers plus à rien. Ils te laisseront tranquille. Ils laisseront Sam tranquille.

— Tu n'en sais rien.

— Non. Mais c'est la seule chance que j'ai de vous protéger.

Levon était sorti de la chambre de Sam. Il s'assit devant la porte d'entrée et leva vers Jake ses grands yeux tristes, comme s'il avait compris. Jake s'accroupit et le gratta derrière les oreilles.

— Prends soin d'elles, mon vieux.

Il se releva, ouvrit la porte et s'arrêta sur le seuil. Je crus un instant qu'il allait se retourner, dire quelque chose de rassurant. N'importe quoi. Il ne le fit pas.

— Ne cherche pas à me joindre. J'éteins mon téléphone.

La porte se referma doucement derrière lui.

Je restai longtemps debout dans le salon, à fixer cette porte. Puis je m'assis sur le canapé, là où il dormait depuis des semaines. Son oreiller sentait encore son odeur. Je ne pleurai pas. Je crois que j'étais trop choquée pour ça.

Je repris mon téléphone. Les deux images étaient toujours là. Je les regardai une dernière fois, mon visage masqué, mon visage nu, cette fille que j'avais si

soigneusement séparée en deux depuis deux ans et que quelqu'un venait de recoller en une seconde. Mon pouce se posa sur la touche pour effacer la conversation.

Le téléphone vibra une seconde fois.

Demain, 9 h. Soyez prête.

Je composai le numéro de Jake. Une fois. Deux fois. Dix fois.

Messagerie. Messagerie. Messagerie.

Il avait tenu parole.

Chapitre 14



Je ne dormis pratiquement pas de la nuit, scrutant régulièrement l'heure sur mon téléphone.

Je relus le message cent fois. « *Soyez prête.* » Pas une menace, mais presque un ordre. Une simple information, polie, presque courtoise. C'était peut-être ce qui me terrifiait le plus.

Vers trois heures du matin, je pensai à la police. Je pris mon téléphone, composai le 911 et restai le pouce suspendu au-dessus de l'écran. Qu'est-ce que je leur dirais ? Qu'un inconnu m'avait envoyé des photos de moi en pleine séance de webcam ? Que je m'exhibais tous les soirs dans la chambre voisine de celle de ma sœur mineure, dont j'étais la tutrice ? Ils m'écouteraient poliment, prendraient ma déposition, et quelque part, dans un bureau, quelqu'un ouvrirait un dossier à mon nom. J'effaçai les trois chiffres.

Et puis il y avait autre chose. Les services sociaux ne surveillaient pas les gens depuis des berlines grises. Ils n'allumaient pas les webcams à distance. Ils ne faisaient pas disparaître un garçon comme Aaron du jour au lendemain. Et Jake parlait d'autres choses, de gens pour qui il avait travaillé. Qui ? Une mafia ? Ce qui se passait était pire que tout ce que j'avais redouté depuis deux ans. Je ne savais pas quoi exactement. Mais Jake avait eu peur. Et Jake n'avait jamais peur.

Au matin, je fis comme d'habitude. Le petit-déjeuner, le chocolat chaud, le bol de céréales de Sam. Je souris, je plaisantai, je lui demandai si elle avait fini son devoir d'histoire. Elle remarqua le canapé vide, l'oreiller plié, le sac de Jake disparu.

— Il est où, Jake ?

— Il est parti tôt. Un truc pour son projet.

— Avec toutes ses affaires ?

— Il a trouvé un logement. Enfin, provisoire.

Elle me dévisagea, la cuillère à mi-chemin de sa bouche.

— Vous vous êtes disputés ?

— Non. Mange, on va être en retard.

Je la déposai devant le lycée à huit heures moins le quart. Virginie l'attendait sous le porche, emmitouflée dans une écharpe énorme. Sam ouvrit la portière, hésita, puis se pencha et m'embrassa sur la joue, ce qu'elle ne faisait plus depuis des années. Je la regardai rejoindre son amie, rire à quelque chose qu'elle lui disait, disparaître dans le bâtiment. Je restai là jusqu'à ce que la grande porte se referme.

De retour à l'appartement, je m'assis à la table de la cuisine et pris une feuille. Je mis longtemps à trouver les mots.

Sam,

J'ai un rendez-vous important aujourd'hui, je ne sais pas à quelle heure je rentrerai. Ne t'inquiète pas, tout va bien se passer. Je te laisse ma carte, le code, tu le connais. Si je ne suis pas rentrée ce soir, va dormir chez Virginie et appelle-moi. Je t'aime.

Blake

Je relus le mot trois fois, posai ma carte de crédit dessus et calai le tout contre la boîte de céréales, là où elle ne pourrait pas le manquer. Levon vint poser sa tête sur mes genoux. Je le caressai longtemps.

À neuf heures précises, on sonna.

Ils étaient deux. Deux hommes d'une quarantaine d'années, rasés de près, en manteaux sombres de bonne coupe, avec cet air poli et ennuyé de représentants en assurances. L'un d'eux, je le reconnus aussitôt à sa casquette : c'était l'homme que Sam avait vu sur le trottoir.

— Mademoiselle. Si vous voulez bien nous suivre.

— Et si je refuse ?

Il eut un petit sourire, presque désolé.

— Vous ne refuserez pas.

Il avait raison. J'enfilai mon manteau, attrapai mon sac. Levon gronda, pour la première fois depuis qu'il vivait chez nous. L'homme à la casquette le regarda sans s'émouvoir.

— Bon chien.

En bas, la berline grise attendait. Ils m'ouvrirent la portière arrière, comme un chauffeur à un mariage. Je m'installai. Le cuir sentait le neuf. Aucun des deux ne dit un mot pendant le trajet, et je ne posai pas de questions. Je fixais la nuque du conducteur en essayant de ne pas trembler.

Lorsque la voiture tourna vers Cambridge, mon estomac se noua. Je connaissais cette route par cœur. Lorsqu'elle s'arrêta sur le parking de Campus 33, je compris.

— Nous allons chercher votre ami, annonça simplement l'homme à la casquette.

— Il n'est pas là. Il est parti, il…

— Il est là.

Ils m'escortèrent à travers la cour enneigée, chacun d'un côté, sans me toucher. Des étudiants nous croisèrent sans nous voir. Personne ne fait attention à une fille qui marche entre deux hommes en manteau. Je compris à cet instant à quel point il était facile de faire disparaître quelqu'un en plein jour.

Un troisième homme nous attendait devant le *Hello World Café*. Plus âgé, la cinquantaine, les tempes grises, un long manteau camel ouvert sur un costume impeccable et une cravate bordeaux. Il avait un visage aimable, presque paternel, de ceux qui vous inspirent confiance au premier regard. Il me sourit.

— Mademoiselle. Ravi de faire enfin votre connaissance. Entrons, voulez-vous ? Il fait un froid de loup.

Il me tint la porte.

Jake était là. Assis à la table habituelle avec Bryan et Justin, il leur parlait à voix basse, penché en avant. Il avait une mine épouvantable : les cheveux en bataille, les yeux rouges, les vêtements froissés de quelqu'un qui a passé la nuit sur une banquette. Il n'était pas parti loin. Il n'avait nulle part où aller, à part ici.

Il leva les yeux.

Il me vit d'abord, moi, entre les deux hommes. Je vis son visage se décomposer. Puis son regard glissa sur l'homme au manteau camel, et quelque chose changea. Plus de peur, plus de surprise. Juste une immense lassitude, et une colère froide.

Il se renversa contre le dossier de sa chaise.

— Bonjour, Marcus.

— Bonjour, Jake.

— Toujours la même cravate, à ce que je vois.

— Toujours le même sens de l'humour. Ça m'avait manqué, figure-toi.

Bryan et Justin les regardaient tour à tour, bouche bée. Marcus leur adressa un sourire chaleureux.

— Messieurs, pardonnez-moi d'interrompre. Je suis recruteur pour une entreprise de cybersécurité. Votre ami a passé un entretien chez nous il y a quelques années, et nous aimerions beaucoup le revoir. Vous savez ce que c'est, les génies sont rares.

— Un recruteur ? répéta Bryan, ébahi. La vache, Jake, et tu disais rien !

— Je ne savais pas qu'ils viendraient aujourd'hui, répondit Jake sans quitter Marcus des yeux.

— Nous aimons les surprises, sourit Marcus. Tu viens ? Ta charmante amie nous accompagne.

Jake se leva lentement. Il ramassa son sac, son ordinateur, et passa devant Marcus sans le regarder. En arrivant à ma hauteur, il frôla ma main du bout des doigts. Un contact infime, d'une seconde à peine. *Pardon*, disait ce geste. *Je suis là*.

Cette fois, je montai à l'arrière avec Jake. Marcus s'installa à l'avant, côté passager. Nous quittâmes Cambridge, puis la ville, et nous engageâmes sur l'autoroute qui la contourne par l'ouest. Les zones résidentielles cédèrent la place aux zones d'activité, aux parkings immenses, aux immeubles de bureaux tous semblables, en verre fumé et en béton clair. Des centaines d'entreprises de technologie avaient installé leurs sièges le long de cette route. Personne ne remarquerait une de plus.

Jake ne disait rien. Il fixait la vitre. Je cherchai sa main sur la banquette et la trouvai. Il ne la retira pas. Ses doigts étaient glacés.

— Tu as dormi où ? murmurai-je.

— Dans un diner, à Porter Square. La serveuse m'a laissé rester jusqu'à six heures.

— Tu aurais pu rentrer.

— Non, je ne pouvais pas.

Marcus tourna légèrement la tête.

— Il a toujours été têtu. Ne lui en voulez pas, mademoiselle. C'est l'une de ses grandes qualités.

L'immeuble n'avait pas d'enseigne. Juste un numéro en chiffres métalliques sur la façade, et un parking à moitié vide. Le hall était lumineux, moderne, impersonnel, avec de fausses plantes vertes et un comptoir d'accueil.

Un vigile vérifia nos noms sur une tablette, comme si nous étions attendus pour une réunion ordinaire. On nous remit des badges visiteurs. On me demanda de laisser mon téléphone dans un petit casier fermé à clé. Jake déposa le sien sans un mot. Il connaissait la procédure.

Nous prîmes l'ascenseur jusqu'au quatrième étage. Les portes s'ouvrirent sur un open space silencieux, des rangées de bureaux, des écrans, des gens penchés sur leur clavier qui ne levèrent pas la tête à notre passage. On aurait dit n'importe quelle start-up de Boston. C'était peut-être ce qu'il y avait de plus effrayant.

Au détour d'un couloir, une femme sortit d'un bureau, une pile de dossiers dans les bras. Trentenaire, de longs cheveux blonds, un chemisier gris. Elle releva les yeux, nous vit, et s'arrêta net. Je vis le rouge lui monter aux joues, puis jusqu'aux oreilles. Elle baissa aussitôt la tête et fila dans la direction opposée, si vite qu'elle faillit laisser tomber ses dossiers.

Je n'avais jamais vu son visage. Mais je connaissais cette voix douce qui murmura un « pardon » en passant. Je l'avais entendue me dire d'écarter les cuisses.

Jake se tourna vers Marcus.

— Elle est nouvelle ?

— Elle est arrivée après ton départ. Très loyale. Un peu trop impliquée dans son travail, peut-être.

Marcus poussa une porte vitrée au bout du couloir.

— Entrez, je vous en prie. Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

C'était une salle de réunion. Une longue table blanche, des chaises de cuir, un grand écran éteint au mur, une carafe d'eau et des verres. Et assis au bout de la table, dans un costume sombre qui lui allait trop bien, les cheveux coiffés, l'air grave et parfaitement réveillé, il y avait Aaron.

Il leva les yeux vers nous. Ce n'était plus le gamin qui chantonnait des chansons d'amour au *Hello World Café*. Ce n'était plus le clown qui volait mon croissant. Il avait l'air plus vieux, plus dur. Un inconnu.

Jake s'arrêta sur le seuil. Je sentis sa main se crisper dans la mienne, si fort qu'il me fit mal.

— Salut, Jake, dit Aaron.

Jake ne répondit pas. Il le regarda longtemps, comme on regarde quelqu'un qu'on a enterré et qui vous ouvre la porte.

— Tu sauras bientôt, murmura-t-il enfin. C'est ça que tu voulais dire ?

Aaron soutint son regard. Une seconde. Deux. Puis il baissa les yeux.

Chapitre 15



Marcus referma la porte derrière nous et nous invita à nous asseoir d'un geste de la main, comme un hôte reçoit ses invités. Je pris la chaise la plus proche. Jake resta debout.

— Assieds-toi, Mercury.

— Je préfère rester debout.

— Comme tu voudras.

Marcus prit place en face de nous, croisa les jambes et se servit un verre d'eau. Aaron n'avait pas bougé. Il fixait la table.

— Je vais être honnête avec vous, commença Marcus. C'est rare dans notre métier, profitez-en. Nous n'avions pas prévu de revenir vers toi, Jake. Pas si tôt. Nous t'avions promis du temps, et je tiens généralement mes promesses.

— Généralement, répéta Jake.

— Généralement. Mais il s'est passé quelque chose.

Il prit une télécommande et alluma le grand écran. Des lignes de code apparurent, denses, colorées, incompréhensibles pour moi au premier regard. Jake, lui, se figea.

— Tu le reconnais.

Ce n'était pas une question. Jake s'approcha de l'écran, lentement. Ses yeux parcouraient les lignes à une vitesse folle.

— C'est le mien, souffla-t-il. Le module d'infiltration. Celui que je vous ai livré.

— Celui que tu nous as livré, et qui nous a été volé il y a quatre mois.

Jake se retourna.

— Volé ? Par qui ?

— C'est toute la question. Un groupe que nous suivons depuis deux ans. Pas de nom, pas de nationalité, pas de revendication. Des gens partout, et nulle part. Nous ignorons ce qu'ils cherchent exactement. Détourner de l'argent, faire chanter des gouvernements, déstabiliser des marchés, allumer une guerre quelque part, ou en éteindre une. Peut-être tout à la fois. Ce que nous savons, en revanche, c'est qu'ils préparent quelque chose de gros. Et qu'ils se servent de ton travail pour le faire.

Il laissa le silence s'installer, puis reprit, d'une voix plus douce.

— Tu es le seul à pouvoir reconnaître ton propre code. Le seul à savoir comment il pense, comment il se cache, par où il est passé. Tu es le seul à pouvoir remonter jusqu'à eux.

— Engagez quelqu'un d'autre.

— Il n'y a personne d'autre. Et il y a pire.

Marcus appuya sur la télécommande. L'écran changea. Je reconnus aussitôt l'interface : c'était le projet de Jake. Son appli. Les écrans que j'avais moi-même dessinés.

— Ils s'intéressent à ce que tu développes maintenant. Ton algorithme d'appariement. Un outil capable de croiser des millions de données pour trouver la personne qui correspond exactement à une autre. Tu as pensé à l'amour, Jake. C'est touchant. Eux pensent à autre chose. Avec ton module d'infiltration pour aller chercher les données, et ton algorithme pour les relier, on peut retrouver n'importe qui. Un opposant, un témoin, un journaliste. N'importe qui, n'importe où.

Je sentis mon sang se glacer. L'amour ? Un site de rencontre ? Depuis des mois, je m'imaginais un site pour adultes, et lui, pendant tout ce temps, construisait un outil pour que les gens se trouvent.

Jake fixait l'écran, les mâchoires si serrées que je voyais les muscles tressaillir.

— Que ce soit clair, dit-il enfin. Mon projet, c'est bien un site de rencontre. Une vitrine, pour prouver ce que vaut mon algorithme, et ensuite en louer l'accès à d'autres entreprises. Pas pour traquer des gens.

— Je le sais. Eux, ils s'en moquent. De plus, tu leur as facilité la tâche, sans le vouloir. On ne réserve pas des jours entiers de calcul sur des machines pareilles sans laisser de traces. Ton créneau, Jake. Ces gens-là surveillent qui loue quoi, et pour quoi faire. Un étudiant inconnu qui s'offre la puissance d'un laboratoire, ça se remarque.

Jake blêmit. Je pensai aux mille dollars, à ma chambre, à la donatrice. Sans le savoir, nous leur avions ouvert la porte.

— Et vous, vos méthodes sont ignobles.

Il se tourna vers Marcus. Sa voix restait basse, mais elle tremblait de colère.

— Vous avez envoyé cette femme pour nous filmer. Et ça ne vous suffisait pas ? Il fallait aussi pirater l'ordinateur de Blake pour la mater le soir, dans sa chambre ? Vous n'avez vraiment rien de mieux à faire ?

Marcus ne se départit pas de son calme.

— Ta webcam et celle de mademoiselle. Ce n'était pas nous.

— Pardon ? lâchai-je malgré moi.

— Nous n'allumons pas les webcams, mademoiselle. C'est vulgaire, nous préférons un minimum de consentement. Ce sont eux. Ils sont déjà dans vos ordinateurs. Ils vous observent, tous les deux, depuis des semaines.

— Et l'homme sous mes fenêtres ? La voiture grise ?

— Ça, c'était nous.

Il dit cela avec un petit sourire, comme on avoue une faiblesse attendrissante.

— Nous vous surveillions, je ne vais pas vous mentir. Mais nous vous protégions aussi. À votre insu, certes. Ils savent où vous habitez. Nous voulions savoir s'ils viendraient.

Jake se retourna vers lui. Sa voix était basse, contenue, terrible.

— Et Aaron ? Lui aussi, il me protégeait ?

Aaron releva enfin les yeux. Marcus ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Aaron fait son travail. Il le fait bien, d'ailleurs. Il a su gagner ta confiance, ce qui n'est pas une mince affaire. Nous en reparlerons. Pour l'instant, j'ai besoin de ta réponse.

— Ma réponse, c'est non.

— Je m'en doutais.

Marcus soupira, comme un père déçu. Il ouvrit un dossier cartonné posé devant lui et en sortit une pile de photos qu'il étala lentement sur la table, une à une, comme on distribue des cartes.

— Je regrette d'en arriver là. Sincèrement.

Je baissai les yeux.

Un garçon de quatorze ans, maigre, un œil tuméfié, assis sur une chaise en plastique dans un bureau administratif. Un rapport des services de l'enfance, avec un nom, une date, un tampon. Placement en famille d'accueil. Un permis de conduire au nom d'un certain Jake Trevor, âge : vingt et un ans. Sur la photo, il en avait à peine dix-sept. Une vieille voiture, sur un parking désert, des couvertures empilées sur la banquette arrière. Des captures d'écran de faux messages d'alerte informatique, des numéros de téléphone surlignés, des montants. Et puis d'autres photos. Jake, plus

jeune, en costume, dans le hall d'un grand hôtel. Jake qui tient la portière d'une voiture de luxe à une femme élégante de cinquante ans. Jake qui entre dans un ascenseur avec une autre femme, puis une autre. Des relevés de virements. Des annonces discrètes sur des sites que je ne connaissais que trop bien.

Je relevai lentement les yeux vers lui.

Il ne me regardait pas. Il fixait un point quelque part au-dessus de la table, le visage parfaitement vide, comme s'il n'était plus là. Comme moi, devant ma caméra, les soirs où un client demandait quelque chose de trop.

Et soudain, je compris. Ses mots du premier soir, ses gestes qui savaient exactement où me toucher, sa voix « bien rodée » de l'autre nuit, la façon dont il avait négocié avec la donatrice comme on négocie un contrat. Le plan à trois. Le bonbon croqué sans un mot. « *On ne s'habitue pas à tout, on se fait une raison.* » Il ne parlait pas de moi, ce soir-là. Il parlait de lui.

— Escroquerie, faux papiers, prostitution, énuméra Marcus d'une voix neutre. Rien de bien grave, au fond, quand on connaît l'histoire. Un gamin livré à lui-même qui a fait ce qu'il fallait pour survivre. Un juge compréhensif lui accorderait peut-être des circonstances atténuantes. Un juge moins compréhensif, cinq ans. Et Campus 33 serait certainement ravi d'apprendre qu'il a confié ses étudiants de première année à un ancien escroc.

— Vous saviez tout ça, la dernière fois, dit Jake d'une voix blanche. Vous ne l'avez jamais utilisé.

— Parce que tu as accepté. C'est toujours plus agréable quand les gens acceptent.

Il fit glisser une autre série de photos vers moi.

— Et puis, il y a mademoiselle.

Moi. Masquée, sous mes lumières bleues le jour où était apparue la donatrice. Puis le relevé de mes revenus de « développeuse web indépendante », un document que je reconnus aussitôt, avec le sceau du tribunal : l'ordonnance de tutelle de Samantha.

Je cessai de respirer.

Et enfin, une dernière photo.

Sam et Virginie. À la terrasse chauffée d'un café, à Brookline, emmitouflées dans leurs écharpes. Elles riaient. Elles se tenaient la main par-dessus la table.

— Une très jolie jeune fille, votre sœur, dit doucement Marcus. Et son amie aussi. Elles ont l'air de beaucoup tenir l'une à l'autre. Il paraît que ce n'est pas facile à vivre, au lycée. Les gens sont si étroits d'esprit.

Je me levai si brusquement que ma chaise bascula en arrière.

— Ne la touchez pas.

Ma voix tremblait de rage. Je ne me reconnaissais pas.

— Personne ne touchera à qui que ce soit, mademoiselle. Mieux encore, garder votre sœur sous étroite surveillance nous permet justement de nous assurer que personne ne la touchera. Nous ne savons pas jusqu'où iront ces gens qui espionnent vos webcams. Alors asseyez-vous, je vous en prie.

Je ne savais pas si je devais le remercier ou le gifler.

Je ne m'assis pas. Jake fit le tour de la table et vint se placer à côté de moi, épaule contre épaule. Il ramassa la photo de Sam et Virginie, la retourna face contre la table, puis posa sa main à plat dessus.

— Elles n'ont rien à voir là-dedans, dit-il à Marcus. Blake non plus.

— Blake a tout à voir là-dedans, au contraire. D'abord parce qu'elle est le seul moyen que j'ai trouvé pour que tu me dises oui. Ensuite parce qu'elle est douée. Très

douée. Quatre-vingt-dix-neuf au test de M. Kindermann, ce n'est pas rien. Nous aurons besoin d'elle.

Jake se figea. Je le vis encaisser ce nom comme un coup de poing.

— Kindermann, répéta-t-il lentement.

Marcus haussa les épaules.

— Il faut bien que quelqu'un repère les talents.

Jake ferma les yeux. Une seconde. Lorsqu'il les rouvrit, il y avait dans son regard quelque chose de brisé.

— Le test du premier jour. Celui qui ne comptait pas.

— Il comptait pour nous.

Puis Marcus se tourna vers moi, avec ce sourire aimable qui me glaçait le sang.

— Nous nous intéressions à vous bien avant tout ça, mademoiselle. Aaron avait essayé de vous présenter à moi, à l'automne. Une petite soirée, un samedi. Vous n'aviez pas la tête à sortir, je crois. Nous avons préféré attendre.

Je revis Aaron sous la bruine, sa main frottant sa nuque, son air de petit garçon perdu quand j'avais refusé. Je m'étais sentie désolée pour lui, ce soir-là. Je jetai un regard vers le bout de la table. Aaron ne leva pas les yeux.

Le silence qui suivit fut le plus long de ma vie. Aaron fixait toujours la table. Marcus buvait son eau à petites gorgées. Jake avait toujours la main posée sur la photo retournée.

— Une mission, finit par dire Marcus. Une seule. Tu remontes jusqu'à eux, tu récupères ce qu'ils t'ont volé, tu les empêches d'aller plus loin. Après ça, toutes ces photos disparaissent. Les originaux, les copies, tout. Mademoiselle continue sa vie,

sa sœur aussi. Tu lances ton appli. Personne n'en saura jamais rien. Pas l'école, pas la police, pas le juge. Je vous en donne ma parole.

— Votre parole, ricana Jake.

— C'est tout ce que je peux t'offrir.

— La dernière fois aussi, c'était « une seule mission ». Et vous voilà.

— La dernière fois, tu m'as quitté en me disant que tu préférais vivre comme un fantôme plutôt que de retravailler pour moi. Je l'ai respecté. Tu as vécu comme un fantôme. Je t'ai laissé tranquille presque trois ans. Je ne serais pas revenu si je n'avais pas eu le choix.

Jake tourna la tête vers moi. Je lus dans ses yeux la question qu'il ne poserait pas à voix haute.

Je pensai à Sam. À son rire, à cette main qu'elle tenait par-dessus la table d'un café. À l'ordonnance de tutelle, au sceau du tribunal. Je pensai aussi à ces gens sans nom qui avaient allumé ma caméra la nuit, qui connaissaient mon adresse, qui préparaient quelque chose de si énorme que même des hommes comme Marcus avaient peur. Qui feraient de l'appli de Jake, son rêve, celle qui devait aider les gens à se trouver, une arme pour les traquer.

Je hochai la tête. Une fois.

— OK, murmurai-je.

Jake ferma les yeux.

— Une mission, dit-il à Marcus. Une seule. Et après, vous disparaissez de nos vies. Tous. Lui aussi.

Il désigna Aaron du menton sans le regarder. Aaron tressaillit.

— Marché conclu, sourit Marcus en se levant. Nous commencerons demain matin. Rentrez chez vous, reposez-vous. Mademoiselle, votre sœur sort du lycée à

quinze heures, je crois. Vous avez le temps d'être là pour elle. Et ne vous inquiétez plus de voir notre voiture en bas de chez vous.

Il nous tendit la main. Ni Jake ni moi ne la serrâmes.

Une voiture nous ramena à Somerville. Personne ne parla pendant le trajet. Lorsqu'elle nous déposa devant l'immeuble, Jake resta un instant sur le trottoir, son sac à l'épaule, à regarder la façade.

— Tu ne repars pas, dis-je.

Ce n'était pas une question.

— Non, répondit-il doucement. Partir ne sert plus à rien. Ils savent tout.

Il leva les yeux vers moi.

— Et je ne veux plus partir.

Nous montâmes ensemble. Levon nous fit une fête énorme, sautant de l'un à l'autre en gémissant de joie. Sur la table de la cuisine, mon mot était toujours là, calé contre la boîte de céréales, avec ma carte de crédit posée dessus. Je le pris, le froissai en boule et le jetai à la poubelle.

Il était onze heures du matin. Il me semblait avoir vécu dix ans depuis que j'avais déposé Sam devant le lycée.

Chapitre 16



Sam rentra à quinze heures vingt, les joues rouges, le bonnet de travers. Elle laissa tomber son sac dans l'entrée et s'arrêta net en voyant Jake assis sur le canapé, son ordinateur fermé sur les genoux, Levon couché contre lui.

— Tiens. Le logement provisoire n'a pas duré longtemps.

— C'était un mauvais plan, répondit Jake.

— J'aurais pu te le dire.

Elle passa devant lui, lui tapota l'épaule au passage, comme on salue un vieux copain, et fila dans sa chambre. Avant de refermer la porte, elle me lança un regard. Je lui souris. Elle ne me demanda rien. Je crois qu'elle était simplement soulagée de le voir revenu, et qu'elle avait décidé que ça lui suffisait.

Moi, ça ne me suffisait pas.

L'après-midi s'étira, interminable. Jake prit une douche qui dura une demi-heure, puis s'endormit sur le canapé, d'un coup, comme on tombe. Je le regardai dormir un long moment. Il avait les traits tirés, une ride entre les sourcils qui ne s'effaçait pas, même dans le sommeil. Je repensais aux photos étalées sur la table blanche. Le gamin à l'œil tuméfié. La voiture aux couvertures empilées. Les halls d'hôtel. Les femmes.

J'aurais dû être choquée, peut-être. Dégoûtée. Je ne l'étais pas. J'étais en colère, oui. Mais pas contre lui.

Je préparai le dîner. Nous mangeâmes tous les trois en parlant de tout et de rien. Sam raconta une dispute absurde entre deux profs, Jake rit au bon moment, je fis

semblant que tout était normal. Puis Sam disparut dans sa chambre avec Levon, comme chaque soir.

À vingt et une heures moins le quart, je ne dis pas bonne nuit.

Je n'allumerais pas mon ordinateur ce soir. Ni ce soir, ni tant que ces gens seraient quelque part derrière ma caméra. Le Papillon pouvait bien attendre. Pour la première fois depuis deux ans, cette idée ne me fit pas peur.

Jake le remarqua. Il releva les yeux vers moi, et je vis qu'il avait compris.

Il se leva, alla chercher son rouleau de scotch noir dans son sac, entra dans ma chambre sans un mot, et je le suivis. Il colla un petit carré sur la caméra de mon ordinateur portable, posé au pied du lit. Puis sur celle de mon téléphone. Puis sur celle du sien. Il fit le tour de la pièce du regard, comme pour s'assurer qu'il n'y en avait pas d'autre.

— Voilà, dit-il doucement. Ici, personne ne nous regarde.

Je m'assis au bord du lit. Il resta debout, les mains dans les poches, adossé au mur. Il y eut un long silence.

— Tu as vu les photos, finit-il par dire.

— Oui.

— Tu veux que je t'explique ?

— Je veux que tu me racontes. Pas que tu m'expliques.

Il hocha la tête. Puis il vint s'asseoir par terre, le dos contre le lit, à côté de mes pieds. Comme s'il lui était plus facile de parler sans me regarder.

— Ma mère travaillait tout le temps. Deux boulots, parfois trois. Je ne la voyais presque jamais. Mon père, lui, ne travaillait pas. Il buvait. Quand il buvait, il cognait. Sur elle, au début. Puis sur moi, quand j'ai été assez grand pour m'interposer.

Il parlait d'une voix plate, sans émotion, comme on récite une leçon apprise par cœur.

— Un jour, j'avais quatorze ans, elle n'est pas rentrée. Pas de mot, pas d'appel. Rien. Je ne sais toujours pas si elle est partie ou s'il lui est arrivé quelque chose. Je l'ai cherchée, plus tard. Je n'ai jamais rien trouvé. Six mois après, une prof a remarqué mes bleus et elle a appelé les services sociaux. On m'a placé.

— En famille d'accueil, murmurai-je.

— Oui. Je suis passé d'un ivrogne à un autre. C'est drôle, non ? Le système est bien fait.

Il eut un petit rire sans joie.

— Je suis resté un an et demi. À seize ans, je suis parti. J'avais déjà compris que j'étais plus doué que les autres avec un ordinateur. Je me suis fabriqué de faux papiers, un permis qui me vieillissait de cinq ans. Ça m'a permis de travailler, d'acheter une vieille voiture. J'ai dormi dedans pendant un mois, l'hiver où il a fait moins vingt. J'ai fait du freelance, de l'arnaque au dépannage, et d'autres trucs. Je ne suis pas fier de tout.

Il marqua une pause.

— Plus tard, j'ai trouvé une colocation. Le type était sympa. Il était escort. Un soir, une de ses clientes l'attendait chez nous. Lui était bloqué aux urgences à attendre son tour pour un orteil cassé. Elle a commencé à me parler. Puis elle m'a fait des avances. J'avais dix-huit ans, Blake. Elle était belle, elle était gentille, et elle m'a laissé quatre cents dollars sur la table en partant. Quatre cents dollars, pour une soirée. Je gagnais ça en une semaine avec les arnaques.

Il passa une main sur son visage.

— Alors j'ai continué. Au début, c'était presque amusant. Facile. Puis ça ne l'a plus été. Je faisais ce qu'on me demandait, je disais ce qu'il fallait dire, je savais exactement où toucher et comment. Comme une machine. Je ne ressentais plus rien. Je payais mon loyer, mes factures, c'est tout.

Je pensai à ma caméra. À mes nuits. À mes yeux fixant le plafond pendant qu'un inconnu me demandait de gémir plus fort.

— Et Marcus ?

— En parallèle, je faisais des missions de freelance. Du code, sur des plateformes en ligne. Un jour, je suis tombé sur des missions bizarres. Difficiles, à terminer dans les temps, très bien payées. Je les ai réussies. On m'en a proposé d'autres, encore plus difficiles. Puis un jour, Marcus m'a donné rendez-vous dans un café. Il savait déjà tout. L'arnaque, les faux papiers, le reste. Il m'a proposé un marché. Une mission pour eux, en échange de son silence. Et beaucoup d'argent.

— Tu as accepté.

— C'était tentant et je n'avais pas le choix. J'ai travaillé six mois dans leurs bureaux. Le module que tu as vu tout à l'heure, sur l'écran, c'est moi qui l'ai écrit. Je ne savais pas exactement à quoi il servirait. Je l'ai compris trop tard. Le jour où je l'ai livré, j'ai dit à Marcus que c'était fini. Que je reprenais ma vie là où je l'avais laissée, mais proprement. Que je préférais vivre comme un fantôme plutôt que de retravailler pour lui. Il m'a souri et il m'a dit : « *Nous te recontacterons sûrement un jour.* »

Il se tut. Levon gratta à la porte, puis renonça.

— Avec l'argent de l'agence et ce qui me restait des… des soirées, je me suis payé Campus 33. Je pensais que c'était ma chance de recommencer à zéro. Et c'est Kindermann qui m'a fait passer le test d'entrée.

Il rit encore, de ce même rire sans joie.

— Je n'ai jamais recommencé à zéro. Ils ne m'ont jamais lâché.

— Et ton ex ? Aaron m'avait dit que c'est toi qui l'avais quittée.

— Le jour où j'ai cru voir quelqu'un nous suivre dans la rue, je l'ai quittée. Sans explication. Elle a pleuré, elle m'a traité de salaud. Elle avait raison. Mais au moins, elle était en sécurité.

Il tourna enfin la tête vers moi.

— C'est pour ça que je ne voulais personne. Pas seulement parce que je n'avais pas le temps. Parce que je savais qu'ils reviendraient, et que la personne à côté de moi paierait pour moi. Et c'est exactement ce qui est arrivé.

Je glissai du lit pour m'asseoir par terre, à côté de lui, épaule contre épaule.

— Tu sais ce que je me suis dit, en voyant les photos ?

Il secoua la tête.

— Que nous étions pareils.

Il me dévisagea sans comprendre.

— Tu sais, avant tout ça, j'avais une vie de famille normale. Mon père m'avait appris le COBOL le soir, dans la cuisine. Ma mère disait qu'on parlait une langue morte, tous les deux. J'ai attrapé le virus, j'ai appris d'autres langages. Et puis il y a eu ce soir de Noël, l'accident.

Je pris une inspiration, passant à autre chose, à la suite.

— Mon premier show, j'ai gagné dix dollars. Ils m'ont insultée, ils se sont moqués de moi, j'ai pleuré toute la nuit. Le lendemain, la facture d'électricité est arrivée. J'ai recommencé. Pour Sam. Pour qu'ils ne me la prennent pas. Elle a passé des semaines dans une famille d'accueil, elle aussi, tu sais. Elle en est revenue avec un œil au beurre noir. Depuis, elle n'a plus jamais pleuré.

Je sentis mes yeux me piquer. Je continuai quand même.

— Tu t'es vendu pour survivre. Moi aussi. Tu as appris à ne plus rien ressentir. Moi aussi. Tu as menti à tout le monde. Moi aussi. Tu crois vraiment que je vais te juger ?

Il ne répondit pas. Ses yeux brillaient.

— Ce soir-là, celui de notre show ensemble, murmurai-je, j'ai joui pour de vrai. Pour la première fois. Et avec la donatrice… tu disais tout ce qu'il fallait. Avec ta voix bien rodée. Mais tes yeux, eux, ne jouaient pas.

Il ferma les paupières.

— Avec toi, je n'ai jamais joué, Blake. Jamais. Même quand j'aurais voulu.

Je ne sais pas qui embrassa l'autre en premier. Je crois que c'était moi. Ou peut-être que nous l'avons fait en même temps, comme deux personnes qui attendent ce moment depuis si longtemps qu'elles ne savent plus le retenir.

Ce n'était pas un baiser de film. C'était maladroit, hésitant, ses lèvres froides, les miennes tremblantes. Puis il passa une main sur ma nuque, m'attira contre lui, et tout devint plus simple.

Il n'y avait pas de lumière bleue. Pas de caméra. Pas de donatrice pour donner des ordres, pas de client, pas de rôle. Juste lui et moi, sur le parquet de ma chambre, puis sur mon lit. Ses mains sur ma peau, lentes, presque timides, comme s'il découvrait pour la première fois ce qu'il connaissait déjà. Ses yeux qui ne me quittaient pas. Ma main sur son cœur, qui battait aussi vite que le mien.

Nous fîmes l'amour en silence, à cause de Sam, à cause des murs trop fins. Ses gémissements étouffés dans mon cou, les miens dans son épaule. Il n'y avait rien de rodé dans ses gestes, rien de mécanique. Il tremblait. Moi aussi. Pour la première fois de ma vie, je ne pensais à rien d'autre qu'à l'homme contre moi. Et quand le plaisir

me submergea, ce fut son prénom que je murmurai, pas celui d'un acteur de cinéma ou d'un héros de roman. Le sien.

Plus tard, il s'endormit contre moi, un bras posé sur ma taille. Je restai longtemps éveillée, à écouter sa respiration.

Demain, nous retournerions là-bas. Demain, il redeviendrait Mercury. Demain, il y aurait Marcus, Aaron, et ces gens sans visage qui avaient allumé nos caméras.

Mais cette nuit-là, pour la première fois depuis deux ans, je n'avais pas de masque.

Chapitre 17



À huit heures, la berline grise nous attendait au pied de l'immeuble. Cette fois, je ne tremblais pas. J'avais déposé Sam au lycée en lui disant que je passerais la journée en stage d'entreprise, ce qui n'était pas tout à fait un mensonge. Et que le gars dans la voiture en bas était un détective privé qui surveillait un voisin pour une arnaque à l'assurance maladie afin qu'elle ne s'inquiète plus.

Jake s'installa à côté de moi sur la banquette arrière et posa sa main sur la mienne, sans un mot. L'homme à la casquette, au volant, nous jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et fit mine de ne rien voir.

On nous installa dans une pièce sans fenêtre, au quatrième étage, au bout d'un couloir que je n'avais pas vu la veille. Trois bureaux, des écrans en pagaille, des machines qui ronronnaient, un tableau blanc couvert de schémas effacés à la hâte. Et une machine à café, ce qui fit lever les yeux au ciel à Jake.

— Ils ne l'ont pas changée, marmonna-t-il. Toujours la même machine pourrie.

Aaron était déjà là. Il nous attendait, debout, les mains dans les poches de son costume. Il avait l'air de ne pas avoir dormi.

— Salut.

Jake passa devant lui sans répondre et s'installa au bureau du milieu. Je pris celui de gauche. Aaron resta planté là un moment, puis s'assit au troisième.

Marcus entra quelques minutes plus tard, une tasse à la main, et nous exposa la situation en quelques phrases, comme on présente un dossier en réunion.

Le module d'infiltration de Jake circulait depuis quatre mois. Il était apparu sur des dizaines de réseaux, dans plusieurs pays : des banques, une entreprise d'énergie, un ministère quelque part en Europe de l'Est. Il entrait, il fouillait, il ressortait sans laisser de traces. Personne ne savait où partaient les données.

— Retrouvez-les, conclut-il. Prenez le temps qu'il faudra. Mais pas trop.

Il sortit. Jake ouvrit son ordinateur, celui de l'agence, et se mit au travail.

Je n'avais jamais vu Jake travailler comme ce jour-là. Même chez Mme Smith, même la nuit dans mon salon, il ne codait pas ainsi. Il ne parlait plus. Il ne buvait plus son café. Ses doigts couraient sur le clavier, s'arrêtaient, repartaient. Il marmonnait des choses incompréhensibles, des noms de fichiers, des adresses. Il était ailleurs, entièrement. Mercury.

— C'est comme chez Mme Smith, chuchota Aaron en me voyant le fixer. Quand il était sur un truc, on aurait pu mettre le feu à la pièce, il n'aurait pas levé la tête.

Il eut un petit sourire, puis sembla se rappeler où il était, et le sourire s'effaça. Je ne répondis pas. Il n'insista pas.

On m'avait confié une tâche à moi aussi : analyser mon propre ordinateur, que Marcus m'avait demandé d'apporter. Je l'avais glissé dans mon sac le matin même, avant de réveiller Sam. Ils voulaient comprendre comment le groupe était entré dans ma machine. Je passai la matinée à éplucher ses entrailles, les journaux système, les connexions, les fichiers cachés que je ne savais même pas avoir. Rien. Aucune trace. Exactement comme l'avait dit Jake.

Vers midi, il se redressa d'un coup.

— Là.

Aaron et moi nous approchâmes de son écran. Des lignes de code, encore. Je ne voyais rien de particulier.

— Quand j'ai écrit ce module, expliqua-t-il sans quitter l'écran des yeux, j'ai laissé une signature. Rien de visible. Une façon de chiffrer les données, une petite subtilité dans l'ordre des opérations. Personne ne la remarquerait. Sauf moi.

Il pointa une ligne.

— Ils ont modifié mon code. Ils l'ont amélioré, même, sur certains points. Mais la signature est toujours là. Et grâce à elle, je peux suivre son chemin. Elle revient à chaque fois sur les mêmes relais.

— Les mêmes relais ? demandai-je.

— Des serveurs intermédiaires. Les données volées transitent par eux avant de partir ailleurs. Il y en a une dizaine, partout dans le monde. Singapour, Francfort, São Paulo…

Il fit défiler une liste. S'arrêta. Fronça les sourcils.

— Et Boston.

L'après-midi, nous nous heurtâmes à un mur. Le relais de Boston était protégé comme une forteresse. Jake essaya tout, des heures durant. Aaron l'aida, de loin d'abord, puis de plus près, lorsque Jake, à bout de patience, finit par lui demander d'essayer quelque chose sur sa propre machine. Ils travaillèrent ensemble sans se regarder, se lançant des bouts de phrases techniques comme autrefois, chez Mme Smith, quand Aaron râlait contre ses codes et que Jake levait les yeux au ciel. Pendant un instant, j'eus l'impression de revoir les deux amis qu'ils avaient été. Puis Jake se rappela qui était assis à côté de lui, et son visage se referma.

En fin de journée, Aaron se leva pour aller chercher des cafés. Jake attendit qu'il soit sorti, puis se tourna vers moi.

— Je n'y arrive pas, avoua-t-il à voix basse. C'est trop bien protégé. Ce qu'ils ont construit autour de mon module, je ne le connais pas.

— Montre-moi.

Il hésita, puis me laissa sa place. Je fis défiler ce qu'il avait trouvé. Et c'est alors que je la vis.

Au fond du relais de Boston, entre deux couches de code moderne, il y avait autre chose. Un vieux programme, écrit en lettres capitales, avec des colonnes alignées au caractère près et des noms de variables à rallonge. La passerelle par laquelle le groupe parlait aux systèmes des banques qu'il pillait.

— C'est quoi, ce truc ? marmonna Jake. On dirait du code des années soixante.

— C'en est, presque. C'est du COBOL.

Il me regarda comme si je venais de parler chinois. Je souris. Je connaissais ce langage. C'était celui que m'avait appris mon père, les soirs d'hiver, sur la table de la cuisine.

Je mis une demi-heure à trouver la faille. Un champ de données trop court, une erreur dans la façon dont le programme découpait ce qu'il recevait. Le genre de défaut qu'aucun jeune développeur ne pouvait voir, parce qu'aucun jeune développeur ne lisait plus ce langage-là. Une petite porte entrouverte dans un mur de forteresse.

— Là, dis-je. Tu peux entrer par là.

Jake me regarda longtemps. Puis il sourit, ce sourire en coin que je ne lui avais pas vu depuis des jours.

— Quatre-vingt-dix-neuf murmura-t-il. Kindermann ne s'était pas trompé.

— Et toi ? Comment as-tu fait ce score, alors, si tu ne connaissais pas le COBOL ?

— C'est la seule question sur laquelle je m'étais planté.

Aaron revint avec trois gobelets et s'arrêta net en voyant nos têtes. Jake lui fit signe d'approcher.

— Blake a trouvé une entrée. On y va.

Il passa une heure à progresser à l'intérieur du relais. Il avançait prudemment, comme dans une maison obscure, sans toucher à rien, sans rien déplacer. Et il trouva. Le relais de Boston ne gardait rien. Il servait seulement de passerelle. Chaque nuit, il se connectait à une autre machine. Une seule. Toujours la même. Il lui envoyait tout ce qu'il avait récupéré, puis coupait la connexion.

— Le serveur central, souffla Jake. Celui où ils stockent tout. Mon module, mon code, ce qu'ils ont volé. Il ne se connecte à Internet que quelques minutes par nuit. Le reste du temps, il est coupé de tout.

— On peut l'atteindre pendant ces quelques minutes ? demandai-je.

— Pas sans qu'ils s'en rendent compte. Et s'ils s'en rendent compte, ils effacent tout et disparaissent. Ils déménagent, ils recommencent ailleurs. On les perd.

— Alors quoi ?

Jake se tourna vers Aaron. Aaron avait déjà compris.

— Il faut y aller physiquement, dit-il. Brancher quelque chose directement sur la machine.

— Et on sait où elle est ?

Jake tapa encore quelques lignes. Une adresse apparut à l'écran. Pas une adresse précise, une zone. Un quartier industriel, au bord du port, quelque part au nord de Boston. Des entrepôts, des hangars, des terrains vagues.

— Quelque part par là, dit-il. Je peux trouver le bâtiment exact. Il me faut juste un peu de temps.

Marcus vint en personne écouter nos conclusions. Il ne posa presque pas de questions. Il hochait la tête, satisfait, comme un professeur devant un exposé bien mené.

— Bon travail, conclut-il. Mademoiselle, je vous félicite. Kindermann ne m'avait pas menti.

Je ne répondis pas.

— Nous irons demain soir, poursuivit-il. Une équipe d'intervention vous accompagnera. Aaron aussi. Jake, tu seras le seul capable de reconnaître ton code et de faire ce qu'il faut sur place. Mademoiselle restera dans le véhicule, en soutien. Si quelque chose doit être modifié à la dernière minute, c'est elle qui connaît la faille.

— Non, dit Jake. Elle ne vient pas.

— Ce n'est pas négociable.

— Je viens, coupai-je.

Jake se tourna vers moi. Je soutins son regard.

— Je reste dans le véhicule, c'est tout. Je ne vais nulle part sauf si tu as besoin de moi.

Il voulut protester. Il n'en fit rien.

Marcus sortit. Jake se remit à son écran pour localiser le bâtiment. Aaron rassemblait ses affaires en silence. Lorsqu'il passa près de moi pour rejoindre la porte, il s'arrêta.

— Blake.

Je levai les yeux. Il hésita, puis jeta un regard vers Jake, qui ne bougea pas, mais dont les doigts s'étaient immobilisés sur le clavier.

— Je voulais vous dire. À tous les deux. Je…

Il prit une grande inspiration.

— Mon père n'est pas technophobe. Il vit à Portland, il vend des voitures, il ne sait même pas où je suis. J'ai inventé tout ça. Le père qui interdit les ordinateurs, c'était l'excuse parfaite pour passer mes journées chez toi, Jake. Devant ta machine.

Jake ne se retourna pas.

— J'avais dix-neuf ans quand ils m'ont attrapé. J'avais piraté une banque, pour m'amuser. Pour voir si j'en étais capable. Marcus m'a donné le choix : la prison, ou eux. Depuis, je repère les génies pour lui. Toi, c'était une mission. Blake aussi. C'est moi qui l'ai fait entrer dans le club. Kindermann m'avait signalé son score. J'ai retardé mes modules exprès. Pour avoir le temps d'y cacher un accès. C'est moi qui ai prévenu Kindermann pour ton projet, pour te mettre la pression.

Il se tourna vers moi.

— Je suis désolé, Blake. Je suis vraiment désolé.

Je n'arrivais pas à parler. Jake s'était retourné. Il fixait Aaron, le visage de pierre.

— Pourquoi tu me dis tout ça maintenant ?

Aaron eut un sourire triste, celui du gamin du *Hello World Café*, pour la dernière fois peut-être.

— Parce que demain soir, on va peut-être tous y laisser notre peau. Et parce que c'était pas du flan, tu sais. Les cafés, les vannes, le club, Noël. Je t'aime bien, mon pote. C'est ça, le problème. Je t'ai toujours bien aimé.

Il sortit sans attendre de réponse.

Jake resta longtemps immobile. Puis il se retourna vers son écran et se remit à taper. Plus vite qu'avant. Plus fort.

Je posai ma main sur son épaule. Ses doigts s'immobilisèrent une seconde sur le clavier. Il inclina la tête et appuya sa joue contre ma main, juste un instant. Puis il se remit à taper.

Chapitre 18



L'entrepôt se trouvait au bout d'une rue sans nom, coincée entre une casse automobile et un terrain vague où le vent faisait danser des sacs plastique. Au-delà, on devinait les eaux noires du port et, plus loin encore, les lumières de Boston qui tremblaient dans le froid. Il était une heure et quart du matin. Il faisait moins douze.

Notre camionnette était garée deux rues plus loin, sous un lampadaire éteint. De l'extérieur, on aurait dit un vieil utilitaire de plombier, avec une échelle sur le toit et un logo délavé sur les flancs. À l'intérieur, il y avait des écrans, des câbles, deux sièges vissés au plancher, et moi.

L'équipe d'intervention était partie à pied quelques minutes plus tôt. Quatre hommes en noir, silencieux, qui ne m'avaient pas adressé la parole de toute la soirée. Et avec eux, Aaron et Jake.

Aaron portait un gilet pare-balles sous sa veste et une arme à la ceinture. Il l'avait vérifiée devant moi, d'un geste rapide et précis, celui de quelqu'un qui l'avait fait mille fois. Je ne l'avais pas reconnu. Jake, lui, avait enfilé le sien en grimaçant, avant d'enfiler par-dessus son sac à dos, qui contenait un ordinateur portable et deux petites clés électroniques à peine plus grosses qu'un briquet. Tout ce qu'il fallait pour se brancher directement sur le serveur.

Avant de descendre de la camionnette, il m'avait tendu une oreillette.

— Tu sais t'en servir ?

J'avais failli rire. J'en portais une presque tous les soirs depuis deux ans. Celle de mes shows, celle qui me soufflait les désirs des inconnus derrière l'écran.

— Je sais m'en servir.

Il avait hoché la tête, m'avait regardée une seconde de trop, puis il était parti.

Sur les écrans, je voyais ce que voyaient les hommes de l'équipe, grâce aux petites caméras fixées sur leurs épaules. Des images vertes, granuleuses, qui tressautaient au rythme de leurs pas. La clôture, qu'ils franchirent en coupant le grillage. La cour, encombrée de palettes et de conteneurs rouillés. La porte de service, qui céda en quelques secondes dans un silence presque absolu.

— On est dedans, souffla une voix dans mon oreillette.

L'intérieur ressemblait à n'importe quel entrepôt abandonné. Des étagères vides, des flaques gelées sur le béton, une passerelle métallique qui courait à mi-hauteur le long des murs. Mais au fond, il y avait une porte blindée, toute neuve, et derrière elle, d'après les plans que Jake avait trouvés, la salle du serveur.

— Dix-sept minutes avant la fenêtre, annonça Jake.

Sa voix était calme, posée, presque froide. Mercury.

Le plan était simple. Chaque nuit, à une heure trente-deux précises, le serveur se connectait au relais de Boston pendant quatre secondes. Le reste du temps, il était coupé de tout. Il fallait être à l'intérieur avant qu'il ne se reconnecte, brancher les clés, et faire en sorte que, cette nuit-là, ce soit lui qui reçoive quelque chose de notre part. De quoi effacer tout ce qu'il contenait. Le module volé. Le code de Jake. Tout.

Sur l'écran, je vis l'un des hommes s'agenouiller devant la porte blindée et sortir des outils. Jake se tenait derrière lui, son ordinateur ouvert sur les bras. Aaron couvrait l'arrière, l'arme à la main.

— Ça va me prendre trente secondes pour la porte, dit quelqu'un.

Je retins mon souffle.

Et c'est alors que l'image de la troisième caméra bascula.

Tout se passa si vite que je ne compris rien. Un éclat de lumière blanche. Un bruit sec, puis un autre, qui saturèrent mon oreillette. Des cris. Une caméra tomba au sol et ne me montra plus qu'un bout de béton gelé et une chaussure. Une autre filmait le plafond. Je vis des silhouettes bouger sur la passerelle, en hauteur. Ils n'étaient pas seuls. Ils ne l'avaient jamais été.

— Contact ! Contact sur la passerelle !

— Repliez-vous !

— Jake ! criai-je. Jake !

Rien. Juste des coups de feu, des voix hachées, des bruits de course.

Puis, au milieu du chaos, la voix d'Aaron, très proche, très claire.

— Jake, à terre !

Sur l'une des images, je le vis. Aaron. Il s'était jeté devant Jake, l'avait poussé derrière une rangée d'étagères, et tirait vers la passerelle. Il ne ressemblait plus du tout au gamin du *Hello World Café*. Il ressemblait à ce qu'il avait toujours été.

Puis il se plia en deux. Lentement, comme au ralenti. La balle l'avait touché sur le côté, là où le gilet ne protège pas, juste sous le bras. Il porta la main à son flanc et s'effondra contre le béton.

— Aaron !

Je n'entendis plus que mon propre cri.

Les coups de feu s'espacèrent, puis cessèrent. Il y eut des pas précipités qui s'éloignaient, une porte qui claquait quelque part, un moteur qui démarrait dans la nuit. Sur l'écran, une silhouette de l'équipe se redressa, puis une deuxième. L'une boitait.

— Ils se sont enfuis par l'arrière, haleta une voix. On a des blessés. On doit sortir.

— Et le serveur ? demandai-je. Le serveur ?

Silence.

Puis une voix, faible, essoufflée, dans mon oreillette. La sienne.

— Blake.

— Jake ! Jake, tu es blessé ?

— Ma jambe. Je suis tombé de… il y avait une grille. Je crois qu'elle est cassée. Je ne peux pas me lever.

Il parlait entre ses dents, la respiration courte. J'entendais la douleur dans chaque mot.

— Et Aaron ?

— Il est touché. Il respire. Il est inconscient.

Je fermai les yeux.

— L'équipe va vous sortir de là.

— L'équipe n'a plus le temps. Blake, écoute-moi.

Sa voix changea. Plus ferme. Plus calme.

— Ils savent qu'on est là. Ils vont tout effacer à distance, ou revenir finir le travail. Il reste moins de dix minutes avant la fenêtre. Si personne ne branche les clés maintenant, on aura fait tout ça pour rien. Ils recommenceront ailleurs, avec mon code.

Je compris avant même qu'il le dise.

— Il n'y a que toi.

Je ne me souviens pas d'avoir ouvert la porte de la camionnette. Je me souviens du froid, d'abord, qui me coupa le souffle comme une gifle. De mes pieds qui

glissaient sur le verglas. Des deux rues que je traversai sans m'arrêter, mes poumons en feu, mon cœur battant si fort que je n'entendais plus rien d'autre.

— Tu es où ? haleta Jake dans mon oreille.

— La clôture.

— Le trou dans le grillage, à gauche. Passe par la cour. La porte de service est ouverte.

Je me glissai dans le trou, écorchai ma joue sur le métal, ne sentis rien. La cour. Les palettes. La porte. Je poussai.

L'odeur me frappa d'abord. Une odeur âcre, métallique, de poudre et de quelque chose d'autre que je ne voulus pas identifier. Il faisait sombre. Les lampes torches de l'équipe dessinaient des cercles de lumière tremblante sur le sol. Deux hommes soutenaient un troisième vers une autre sortie. L'un d'eux me vit, ouvrit la bouche pour crier quelque chose, puis se ravisa et continua son chemin.

Je vis Aaron. Allongé sur le béton, un homme de l'équipe penché sur lui, appuyant des deux mains sur son flanc. Ses yeux étaient fermés. Son visage était très pâle.

Et je vis Jake.

Assis contre une étagère, la jambe gauche tendue devant lui dans un angle qui me retourna l'estomac. Son ordinateur sur les genoux. Il leva les yeux vers moi, et malgré la douleur, malgré la pâleur, il me sourit.

Je voulus courir vers lui.

— Non, dit-il dans l'oreillette. La porte, Blake. Quatre minutes.

Il me lança les deux clés électroniques. Je les rattrapai de justesse.

La porte blindée était ouverte. L'équipe avait eu le temps de la forcer avant l'attaque. Derrière, une petite pièce glaciale, éclairée par la seule lueur d'une rangée

de diodes vertes et bleues. Une armoire métallique pleine de machines qui ronronnaient. Le serveur.

— Je suis devant.

— Il y a un boîtier à hauteur de ta poitrine, avec une rangée de ports. Tu vois ?

— Oui.

— La clé noire d'abord. Dans le troisième port en partant de la gauche.

Je l'enfonçai. Mes mains tremblaient tellement que je dus m'y reprendre à deux fois. Une petite lumière orange s'alluma sur la clé.

— C'est fait.

— Bien. Maintenant, la clé grise, juste à côté. Elle contient un ver. Quand le serveur se connectera, il ne se contentera pas de tout effacer ici. Il va utiliser leurs propres canaux pour remonter vers tous leurs relais. Singapour, Francfort, São Paulo, partout. Toutes leurs copies. Trois minutes dix.

Je la branchai. Une lumière rouge clignota, puis s'éteignit.

— Jake, il y a un problème. La lumière est rouge.

Un silence. J'entendis son souffle s'accélérer.

— Il y a un écran de contrôle sur le côté de l'armoire. Allume-le.

Je trouvai l'écran, un petit moniteur encastré, et appuyai sur le bouton. Des lignes de texte vertes apparurent. Je les reconnus aussitôt. Des lettres capitales, des colonnes alignées au caractère près.

— C'est la passerelle, soufflai-je. Celle des banques. Le programme en COBOL. Ils l'ont modifié depuis qu'on l'a trouvé. Ils ont refermé la faille.

— Trois minutes.

— Je sais !

Je fis défiler les lignes. Mes yeux couraient sur l'écran, mes mains glacées sur le petit clavier. La fatigue, la peur, le froid, tout disparut. Il n'y avait plus que ces lignes. La façon d'écrire de mon père, ses manies, sa logique. Les soirs d'hiver, sur la table de la cuisine. « *Regarde, Blake. Quand tu ne comprends pas un programme, cherche l'endroit où il fait confiance à quelqu'un. C'est toujours là qu'il est faible.* »

— Deux minutes trente, Blake.

Je le trouvai.

Un compte de maintenance, laissé ouvert par quelqu'un de pressé, pour pouvoir revenir corriger le programme sans tout redémarrer. Un endroit où le programme faisait confiance.

— Deux minutes.

Je tapai. Trois lignes. Une quatrième. Une faute de frappe. Je l'effaçai et lançai la compilation afin que mon code soit pris en compte. La lumière de la clé grise passa au vert.

— Ça y est ! Elle est verte !

— Ne touche plus à rien. Dix secondes.

Je reculai d'un pas, les mains levées, comme devant une bête sauvage. Les diodes de l'armoire clignotaient de plus en plus vite.

— Cinq. Quatre. Trois…

Les diodes s'arrêtèrent toutes en même temps. Une demi-seconde de silence total. Puis elles se rallumèrent une à une, rouges, et le ronronnement des machines s'éteignit d'un coup.

— C'est fini, souffla Jake. Il se propage. Leurs relais tombent les uns après les autres. Toutes leurs copies, partout. Mon code n'existe plus nulle part.

Je sentis mes jambes se dérober sous moi.

— Blake, il y a encore une chose.

Sa voix était plus faible.

— La clé noire. Retire-la et garde-la. Ne la donne à personne. Pas même à Marcus.

— Pourquoi ?

— Parce que pendant que tu effaçais tout, elle a copié ce qu'ils avaient volé à l'agence. Les dossiers de Marcus, ses opérations, ses méthodes. Tout ce qu'il ne voudrait jamais voir sortir. Notre assurance-vie.

Je retirai la clé noire et la glissai dans mon soutien-gorge, contre mon cœur. Le seul endroit où je savais que personne n'irait la chercher.

Lorsque je ressortis de la pièce, l'entrepôt était presque vide. Au loin, j'entendis des sirènes de police. Quelqu'un avait dû entendre les coups de feu.

— On a quatre minutes, lança un homme de l'équipe. Vite.

L'homme qui s'occupait d'Aaron le chargeait avec un autre sur une civière pliante. Aaron avait les yeux entrouverts. Il me vit passer et ses lèvres bougèrent. Je crus deviner un « pardon ». Ou peut-être un « merci ». Je ne le saurais jamais.

Je tombai à genoux à côté de Jake.

Il était très pâle, couvert de sueur malgré le froid, les lèvres bleuies. Sa jambe gauche, sous la toile déchirée de son jean, était tordue d'une façon qui n'avait rien de normal. Il avait refermé son ordinateur et le serrait contre lui comme un enfant serre un doudou.

— Tu l'as fait, murmura-t-il.

— C'est toi qui m'as guidée.

— Non. Moi, je ne pouvais pas lire ce truc-là. C'est toi qui l'as fait.

Il leva une main tremblante et effleura ma joue écorchée.

— Ton père serait fier.

Je ne pus retenir mes larmes plus longtemps. Je posai mon front contre le sien, et je restai là, à genoux sur le béton gelé, à le tenir contre moi en écoutant les sirènes approcher, jusqu'à ce que les hommes de l'agence viennent nous séparer.

CHAPITRE 19



Ce n'était pas un hôpital. Pas tout à fait.

La clinique se trouvait au bout d'une allée privée, quelque part dans la banlieue ouest, entre deux bosquets de pins chargés de neige. Pas d'enseigne, pas de service d'urgences ouvert au public, pas de policier en faction devant la porte comme il y en aurait eu dans n'importe quel hôpital de Boston pour un blessé par balle. Juste un bâtiment moderne et silencieux, des couloirs blancs, des infirmières qui ne posaient aucune question. J'avais compris en arrivant que l'agence avait ses propres médecins. Et qu'ici, il n'y aurait pas de rapport de police.

On m'avait soigné la joue, donné une couverture et un café, puis on m'avait laissée attendre dans un petit salon aux fauteuils trop confortables. J'avais attendu. Toute la fin de la nuit. La clé noire était toujours contre ma poitrine. Je n'avais pas osé la toucher, de peur qu'on remarque mon geste.

À six heures, j'envoyai un message à Sam. La veille, je lui avais demandé de dormir chez Virginie, prétextant une soirée de travail qui finirait tard. Elle ne s'était pas fait prier.

Tout va bien. Jake a eu un accident, il s'est cassé la jambe.
Je reste avec lui à l'hôpital. Je t'appelle plus tard. Je t'aime.

Sa réponse arriva trente secondes plus tard. Elle ne dormait pas non plus.

Je savais que ce n'était pas un stage. Je ne te demande rien.

Rentre vite. Je t'aime aussi.

Je restai longtemps à regarder ces mots, le téléphone serré contre moi.

À sept heures, un médecin vint me chercher. Aaron était sorti du bloc. La balle était passée sous les côtes, sans toucher d'organe vital. Il avait perdu beaucoup de sang, mais il s'en sortirait. Jake, lui, avait une double fracture du tibia et du péroné. On l'avait opéré dans la nuit. Une plaque, des vis, et trois mois de béquilles au minimum.

— Vous pouvez le voir, si vous voulez.

Il dormait encore lorsque j'entrai dans sa chambre. Sa jambe reposait, énorme, dans une attelle sur une pile de coussins. Il avait l'air plus jeune, comme ça. Presque paisible. Je tirai une chaise près du lit et pris sa main. Elle était tiède. Je n'avais jamais été aussi heureuse de sentir la chaleur d'une main.

Il ouvrit les yeux une heure plus tard. Il lui fallut quelques secondes pour me reconnaître. Puis il sourit.

— Tu es toujours là.

— Où voudrais-tu que je sois ?

— Et Aaron ?

— Il va s'en sortir.

Il ferma les yeux, et je vis ses épaules se relâcher, comme s'il avait retenu son souffle depuis la nuit.

— Tu as la clé ? murmura-t-il.

Je posai la main sur ma poitrine.

— Bien. Garde-la. Il va venir.

Il vint vers dix heures.

Marcus entra sans frapper, en costume impeccable, un bouquet de fleurs à la main, comme n'importe quel visiteur. Il posa les fleurs sur la table de chevet, approcha un fauteuil et s'assit, les jambes croisées.

— Félicitations, dit-il. À tous les deux. Les serveurs ont été complètement vidés. Nos équipes ont fait des analyses. Le module a disparu. Nous avons perdu leur trace pour le moment, mais ils ont perdu quatre mois de travail, et leur meilleure arme. Je ne vous cache pas que mes supérieurs sont ravis.

Il se tourna vers moi.

— Et vous, mademoiselle. Le COBOL. Je dois avouer que personne ici ne l'avait vu venir. Moi le premier.

Je ne répondis rien.

— Bien, reprit-il. Venons-en à notre accord. Une mission, c'était le marché. La mission est accomplie. Toutes les photos que je vous ai montrées seront détruites aujourd'hui même. Les originaux, les copies, tout. Personne n'en entendra jamais parler.

— Et vous ne reviendrez pas, dit Jake.

Marcus eut ce petit sourire indulgent que je commençais à détester.

— Tu sais bien que je ne peux pas promettre «jamais», Mercury. Le monde change, les menaces aussi. Un jour, peut-être…

— Si.

Jake se redressa péniblement contre ses oreillers. Sa voix était faible, mais parfaitement claire.

— Vous allez me le promettre. Blake ?

Je sortis la clé noire et la posai sur la couverture, entre eux. Marcus la regarda. Pendant une fraction de seconde, son masque de courtoisie se fendilla. Je vis passer dans ses yeux quelque chose que je n'y avais jamais vu. De l'inquiétude.

— Le groupe vous avait volé bien plus que mon module, dit Jake. Vos dossiers. Vos opérations. Vos méthodes. Les noms de vos agents, de vos rabatteurs, de vos clients. Tout était sur leurs serveurs, n'est-ce pas ? Et pendant que Blake effaçait tout, cette clé en a fait une copie.

Marcus ne bougea pas.

— Il y en a une autre copie, poursuivit Jake. Ailleurs. Je ne vous dirai pas où. S'il nous arrive quoi que ce soit, à Blake, à Sam, à moi, à Aaron, elle partira chez trois journalistes que j'ai choisis avec soin, et dans deux ou trois bureaux du gouvernement qui seraient ravis de savoir ce que vous faites de vos journées. Si personne ne vient plus jamais frapper à notre porte, elle dormira tranquillement jusqu'à la fin des temps.

Un long silence.

Je ne savais pas s'il bluffait pour la deuxième copie. Je ne l'ai jamais su. Je crois que Marcus non plus.

Puis Marcus se mit à rire. Un vrai rire, doux, presque admiratif.

— Tu sais pourquoi je t'avais choisi, il y a des années ? Pas pour ton code. Pour ça. Cette façon de toujours avoir un coup d'avance.

Il prit la clé, la fit tourner entre ses doigts, puis la reposa sur la couverture.

— Garde-la. Tu as ma parole. Personne ne viendra plus vous chercher. Ni toi, ni elle. Sauf si c'est toi qui viens frapper à ma porte un jour.

— Ça n'arrivera pas.

— On verra.

Il se tourna vers moi.

— Une dernière chose, mademoiselle. Je ne suis pas un monstre, quoi que vous pensiez. Je sais ce que vous risquez avec votre tutelle, et je sais comment vous gagnez votre vie. Je vous propose un emploi. Développeuse web à temps partiel dans l'une de nos sociétés. Une vraie société, avec de vrais clients, qui fait de vrais sites internet et ne sait rien du reste. Un vrai contrat, de vraies fiches de paie, que vous pourrez présenter à n'importe quel juge. Un salaire décent. Assez pour que vous n'ayez plus besoin de… vos soirées.

Je restai sans voix.

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez sauvé beaucoup plus de gens cette nuit que vous ne l'imaginez. Et parce que je préfère vous savoir de notre côté que de l'autre.

— Je ne serai jamais de votre côté.

— Je sais. Mais vous serez payée, et vous serez libre. C'est déjà beaucoup.

Je regardai Jake. Il haussa légèrement les épaules. C'est toi qui décides, disait son regard.

Je pensai à mes lumières bleues, à mon kimono, à mes nuits. Aux inconnus qui me demandaient de gémir plus fort. Au premier show, et aux dix dollars. Au juge, au sceau du tribunal. À Sam.

— D'accord, dis-je. Un contrat. Rien d'autre.

— Rien d'autre, promit Marcus.

Il se leva et reboutonna son veston.

— Ah, et pour M. Kindermann, ne vous inquiétez pas. Ton projet ne l'intéresse plus, Jake. Déclare-le à la direction comme le prévoit ton contrat. Je pense que tu trouveras l'école très compréhensive. Elle se contentera sans doute d'une modeste participation en échange de son soutien.

Il ouvrit la porte, puis se retourna une dernière fois.

— Au revoir, Mercury. Au revoir, Papillon.

Il sortit avant que j'aie pu répondre.

Dans l'après-midi, une infirmière poussa Jake en fauteuil roulant jusqu'à la chambre d'Aaron. Il avait insisté. Je les suivis.

Aaron était réveillé, livide, un tuyau dans le bras, mais il réussit à sourire en nous voyant entrer.

— Ben dis donc, la tronche que vous avez.

— Et toi, tu t'es vu ? répliqua Jake.

Ils se regardèrent un moment sans rien dire. Puis Aaron détourna les yeux.

— T'étais pas obligé de venir.

— Tu t'es pris une balle pour moi.

— C'était mon boulot.

— Non. Ton boulot, c'était de me surveiller. Pas de te mettre devant moi.

Aaron ne répondit pas. Jake approcha son fauteuil du lit.

— Je ne te pardonne pas, dit-il. Pas encore. Mais je n'oublierai pas.

— C'est déjà ça.

— Et tu me dois toujours des modules corrects. Les tiens étaient pleins de portes dérobées.

Aaron éclata de rire, puis grimaça en se tenant le flanc.

— Arrête, ça fait mal.

— Tant mieux.

Je les laissai seuls. Dans le couloir, adossée au mur, je souriais toute seule comme une idiote.

Le soir tombait lorsque je revins dans la chambre de Jake. On l'avait recouché, sa jambe de nouveau surélevée sur sa pile de coussins. Les fleurs de Marcus étaient toujours sur la table de chevet. Je les jetai à la poubelle. Il rit.

— Tu vas rentrer ? Sam doit t'attendre.

— Dans un moment.

Je m'assis au bord du lit. Il prit ma main, la retourna, en caressa la paume du bout du pouce.

— Blake.

— Hm ?

— Le premier soir, je t'ai dit que je ne pouvais pas envisager quoi que ce soit. Que c'était trop compliqué de mon côté. Tu te souviens ?

— Je me souviens de tout ce soir-là.

— Ce n'était pas le temps qui me manquait, ni l'envie. C'était eux. J'avais peur qu'ils reviennent et que tu paies à ma place. Et c'est ce qui s'est passé.

— Et je suis toujours là.

— Oui.

Il leva les yeux vers moi. Il n'y avait plus rien de Mercury dans son regard, plus rien du prince des glaces des cours de Kindermann. Juste le garçon du premier soir, celui qui avait tendu la main vers son écran pour caresser mon visage.

— Ils ne reviendront plus. Je n'ai plus d'excuse. Alors je vais te le dire, maintenant, pendant que j'ai encore le courage et assez de morphine pour ne pas avoir honte.

Je ris malgré moi.

— Tu sais ce que fait mon algorithme ? Il cherche, parmi des millions de gens, la seule personne qui correspond à une autre. J'ai passé deux ans à le construire. Je n'en ai jamais eu besoin. Je l'ai su le premier soir. Derrière un masque, à travers un écran.

— Et s'il s'était trompé ?

— Il ne se trompe jamais. C'est moi qui l'ai codé.

Chapitre 20



Juin arriva sur Boston comme une promesse tenue.

Les arbres de Cambridge avaient retrouvé leurs feuilles, les terrasses du *Hello World Café* débordaient d'étudiants en t-shirt, et le soleil restait si tard dans le ciel que j'en oubliais parfois l'heure. Il y avait des soirs où je levais les yeux vers l'horloge, à vingt et une heures moins le quart, par réflexe, le cœur un peu serré. Puis je me souvenais que je n'avais plus nulle part où aller. Et je souriais.

Mon dernier show avait eu lieu en mars.

Je n'avais rien prévu de spécial. Pas de lingerie, pas de maquillage, pas de lumières bleues. J'avais allumé mon ordinateur un soir, avec le scotch noir toujours collé sur l'ancienne caméra et une webcam neuve, juste pour une heure. Il y avait eu quelques habitués. Je leur avais dit au revoir. Certains avaient insisté, d'autres m'avaient souhaité bonne chance. Un seul était resté jusqu'au bout.

— Alors tu arrêtes tout, ma petite, avait écrit Monsieur Simon.

— Oui. J'ai trouvé un vrai travail.

— Je suis content pour toi. Sincèrement. Tu méritais mieux que de tenir compagnie à un vieux bonhomme comme moi.

— J'ai aimé vous tenir compagnie, Monsieur Simon. Vous allez me manquer.

Il y avait eu un long silence. Puis :

— J'ai appelé mon fils, la semaine dernière. Il ne m'a pas raccroché au nez. Dimanche, je vais déjeuner chez eux. Je vais enfin voir mes petits-enfants de près.

J'avais pleuré devant mon écran, ce soir-là. Pour la première fois, ce n'était pas de honte.

J'avais refermé l'ordinateur et rangé le loup de satin au fond d'un tiroir. Le Papillon de nuit était sorti de sa chrysalide une dernière fois. Désormais, il volait en plein jour.

Je travaillais trois après-midis par semaine pour une petite société de création de sites internet, dans un bureau lumineux de Kendall Square, à deux pas de Campus 33. Mes collègues étaient gentils, un peu geeks, totalement ignorants de ce que faisait la maison mère. Je faisais de vrais sites pour de vrais clients : une boulangerie de Brookline, un cabinet de dentistes, une association de protection des animaux. Le premier jour de paie, j'avais imprimé ma fiche de salaire et l'avais regardée longtemps, assise dans ma voiture. Un vrai papier, avec un vrai nom, le mien. J'avais envoyé une photo à Sam. Elle m'avait répondu par une rangée d'émojis qui pleuraient de joie.

Mais je n'oubliais pas pourquoi j'étais entrée à Campus 33. Ce poste n'était qu'un tremplin. De l'argent propre, de l'expérience, des clients à qui serrer la main. Le reste du temps, je le gardais pour moi.

Le soir, à vingt et une heures, au lieu d'allumer mes lumières bleues, j'ouvrais un autre dossier. Un document que personne d'autre n'avait le droit de lire, pas même Jake. Un plan d'affaires, des chiffres, des listes de clients potentiels, des croquis d'interfaces. Ma future agence. Des sites et des applications pour les petits commerces, ceux qui n'avaient pas les moyens des grandes agences et à qui personne ne prenait le temps d'expliquer comment fonctionnait Internet. La boulangerie de Brookline m'avait déjà dit qu'elle me suivrait.

Je lui avais même trouvé un nom. Chrysalide.

Jake avait proposé, plus d'une fois, de m'embaucher dans sa société dès qu'elle tournerait. J'avais refusé, plus d'une fois. J'avais mes parts, c'était déjà beaucoup. Mais je ne voulais plus jamais dépendre de personne. Pas d'un client derrière un écran, pas d'un homme comme Marcus. Même pas de lui.

— Tu es têtue, avait-il soupiré.

— Tu t'en plains ?

— Jamais.

J'avais terminé ma première année avec les meilleurs résultats de ma promotion. Il m'en restait deux. Et cette fois, je savais exactement où j'allais.

Jake avait gardé ses béquilles jusqu'en mai. Il avait passé les examens de fin de cycle assis, la jambe tendue sous la table, et les avait réussis haut la main. Sans surprise. Il avait déclaré son projet à la direction de Campus 33 dès son retour, dossier complet à l'appui. Contre toute attente, l'école ne lui avait rien pris. Elle lui avait proposé de l'accompagner, de lui ouvrir son réseau d'entreprises partenaires, en échange d'une toute petite part de la société et du droit de citer son nom dans ses brochures. Kindermann avait signé l'accord sans un mot, sans un regard, et avait demandé à être remplacé comme professeur principal à la rentrée suivante. Personne ne savait pourquoi. Nous, si.

Il n'était jamais reparti. Le canapé était redevenu un canapé. Ses affaires avaient migré, petit à petit, de la table du salon jusqu'à ma chambre, ses livres sur mes étagères, ses t-shirts dans mon armoire, son chargeur à côté du mien. Levon dormait au pied de notre lit, à moins que Sam ne le kidnappe pour la nuit.

Le lancement eut lieu un mardi, à minuit.

Nous étions tous dans le salon : Jake, son ordinateur sur les genoux, moi à côté de lui, Sam et Virginie serrées dans le fauteuil, Levon couché sur nos pieds. Bryan et Justin, qui étaient venus avec des pizzas. Et Aaron.

Aaron était revenu à Campus 33 en avril, avec une cicatrice sous les côtes et le même sourire de gamin qu'avant. Il avait repris sa place au *Hello World Café* comme si rien ne s'était passé, volé un croissant dans mon assiette et demandé à Jake s'il avait enfin fini ses modules. Bryan et Justin avaient cru à son histoire d'appendicite. Jake avait levé les yeux au ciel et lui avait tendu son café.

Nous savions tous les trois pourquoi il était revenu. Il lui restait encore un an d'études à Campus 33, et quelque part, dans un immeuble sans enseigne le long de l'autoroute, quelqu'un comptait sur lui pour continuer à repérer les génies. Nous faisions semblant de ne rien savoir. Lui aussi. C'était un pacte, comme celui qui me liait à Sam. Et ça marchait.

— Prêts ? demanda Jake.

— Envoie, s'impatienta Aaron. Je veux devenir riche.

Jake appuya sur une touche. Sur l'écran, un compteur apparut. Zéro inscrit. Il ne se passa rien pendant une minute, puis deux. Sam se mit à ronger ses ongles. Bryan ouvrit une deuxième pizza.

Puis le compteur passa à un. Puis à quatre. Puis à dix-sept.

À deux heures du matin, l'appli comptait quarante-trois inscrits. Quarante-trois inconnus de Boston qui avaient décidé de faire confiance à un algorithme. Jake les regardait défiler comme s'il y en avait des millions. Les filles s'étaient endormies dans le fauteuil, Bryan et Justin étaient partis, Aaron ronflait sur le tapis, Levon contre son dos.

À trois heures, Jake me secoua doucement l'épaule. Je m'étais assoupie contre lui.

— Regarde.

Une notification. Le premier rendez-vous confirmé entre deux utilisateurs. Deux inconnus de Somerville et de Cambridge, qui ne se seraient sans doute jamais croisés autrement, et qui avaient décidé de se rencontrer, le samedi suivant, dans un café du centre-ville.

Jake fixait l'écran. Il avait les yeux brillants.

— Ça marche, souffla-t-il. Ça marche vraiment.

Je l'embrassai.

Je ne le savais pas encore, mais cette nuit-là, nous assistions à la naissance de quelque chose de bien plus grand que nous.

En une seule année, ce si précieux algorithme réunit plus de deux millions d'inscrits à travers tout le pays. Des chiffres que seuls les géants du secteur avaient atteints avant lui. Selon les études, un couple sur cinq se formait désormais en ligne. Parmi ceux qui se rencontraient sur Ninety-Nine, trois fois plus que sur les autres applis devenaient des couples durables.

Il y eut d'abord les mariages, annoncés sur les réseaux sociaux avec le nom de l'appli en légende, ce qui accrut encore sa popularité. Puis, l'année suivante, vinrent les premières naissances.

Trois ans plus tard, fort du *Grand Prix de l'innovation de Campus 33* et du prix que lui avait décerné *MassChallenge*, l'accélérateur de start-up de Boston, Jake put enfin réaliser son plan de départ : vendre des licences de son algorithme à d'autres entreprises. Des sites de recrutement, des agences de colocation, des associations de parrainage. Partout où il fallait trouver la bonne personne.

Le samedi suivant, Sam reçut son diplôme de fin de lycée.

La cérémonie avait lieu dans le gymnase, avec des centaines de chaises pliantes, des familles en tenue du dimanche et des toges bleues partout. Je la cherchai des yeux dans la marée d'élèves. Elle était au troisième rang, et elle tenait la main de Virginie. Pas en cachette, pas sous les chaises. Devant tout le monde.

Quand on appela son nom, elle monta sur l'estrade, serra la main du directeur, prit son diplôme et se tourna vers les gradins. Elle me chercha, me trouva, et brandit son diplôme vers moi. Je hurlai comme une folle. Jake, à côté de moi, siffla entre ses doigts. Levon aboya si fort que toute la rangée se retourna.

Elle avait eu dix-huit ans quatre jours plus tôt.

Ce soir-là, après le dîner, elle frappa à ma porte. Elle s'assit au bord de mon lit, comme quand elle était petite.

— Tu sais que t'es plus ma tutrice, maintenant ?

— Je sais.

— Ça fait bizarre.

— Un peu.

Elle resta silencieuse un long moment, puis elle se pencha et me serra dans ses bras, très fort.

— Merci, Blake. Pour tout. Je sais pas tout ce que t'as fait. Je veux pas le savoir. Mais je sais que tu l'as fait.

Je ne pus rien répondre. Elle me lâcha, essuya ses yeux du revers de sa manche, et quitta la chambre en lançant par-dessus son épaule :

— Et dis à ton génie de ne plus toucher à mes placards.

Elle pleurait. Pour la première fois depuis deux ans et demi. Et c'était de joie.

Cette nuit-là, je ne trouvai pas le sommeil. Je me levai sans bruit, laissai Jake endormi et allai jusqu'à la fenêtre du salon. La rue était calme, éclairée par la lueur orangée des réverbères. Plus d'homme en manteau sombre. Plus de berline grise. Juste une rue de Somerville, un soir de juin, et le bruit lointain d'une moto.

Je sentis une présence derrière moi. Jake. Il passa ses bras autour de ma taille et posa son menton sur mon épaule.

— Tu ne dors pas ?

— Je réfléchissais.

— À quoi ?

— À ce premier soir. Juste quelques heures, et reprendre le cours de nos vies ensuite. C'était le marché.

— Je me souviens.

Il resta silencieux un instant. Puis il sortit son téléphone de sa poche et me le tendit. Sur l'écran, il y avait l'appli. Et deux profils, côte à côte. Le sien. Et le mien, que je ne me souvenais pas avoir créé.

— Jake…

— Je voulais vérifier que mon algorithme fonctionnait vraiment. Il fallait bien un cas test.

En dessous des deux photos, un chiffre s'affichait, en grandes lettres bleues.

Compatibilité : 99 %.

Je me retournai dans ses bras.

— Quatre-vingt-dix-neuf ?

— Il n'a pas su calculer le centième, sourit-il. Il faut croire que même mon algorithme ne pouvait pas tout prévoir.

Il effleura ma joue du bout des doigts, exactement comme ce premier soir, quand il avait tendu la main vers son écran pour toucher un visage qu'il ne pouvait pas atteindre.

Cette fois, il n'y avait plus d'écran entre nous. Plus de masque. Plus rien. Plus jamais.